



LE VISIR.

LE VISIR,

OU

HISTOIRE

DU PREMIER MINISTRE,

FAVORI DU ROI DE KABOUL;

CONTENANT des Détails sur ses Ancêtres, sa Naissance, ses Voyages, ses Aventures, ses Amours; et sur les moyens qu'il a employés pour parvenir au plus haut degré de faveur et de puissance.

PAR J... K...t P. R.

Audaces fortuna juvat.



A BASSORA,

Chez OUZOUN-HAROU, Imprimeur-Libraire.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1820.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

Cette histoire, nous en sommes certains, fournira un aliment à la malignité, à la critique : on y trouvera des allusions, on fera des rapprochemens, on dira que notre héros est le *Sosie* de tel ou tel homme qui fut, qui est en place, ou qui peut-être y sera : on ajoutera que les événemens dont on rend compte se sont passés aussi chez nous. À cela nous répondrons : Pourquoi pas ? Les hommes sont partout les mêmes ; ils aiment les honneurs, les dignités, les faveurs de la fortune ; ils cherchent à les obtenir. L'ambition tourne les têtes, tourmente toutes les âmes, que l'on soit coiffé d'un turban ou d'un chapeau, vêtu d'un habit ou d'une robe, chaussé d'une pantoufle ou d'un soulier, armé d'une épée à son côté, ou d'un poignard à sa ceinture.

Quant aux événemens, partout on fait la guerre et la paix; on aime ou l'on hait; on calomnie ou l'on dit la vérité: il n'est donc pas étonnant que sur les bords de la mer Caspienne, près des montagnes qui avoisinent la grande et belle ville de Kaboul, ou sur les rives de la Seine et près la butte Montmartre, qui domine l'antique Lutèce ou le nouveau Paris, il se passe des choses qui n'étonneraient nullement les habitans de l'Indostan, quoiqu'il y ait des observateurs, des frondeurs, des curieux et même des badauds répandus sur toutes les parties du globe.

Nous ferons cependant notre profession de foi; nous n'avons eu l'intention d'attaquer personne directement, ni indirectement : notre héros est Français, voilà tout; et avant d'en parler, nous allons dire à nos lecteurs comment ce manuscrit, que nous avons traduit, tant bien que mal, de la langue *kaboulaise*, nous est tombé entre les mains.

Il y a quelque temps, nous nous trou-

vions à Dieppe, où la curiosité et la gourmandise nous avaient conduits : la première, pour y acheter des petits ouvrages en os, afin de faire des cadeaux aux enfans de notre village ; la seconde, pour manger des huîtres à bon marché. Nous étions donc sur le bord de la mer, près d'un parc, où nous disputions d'agilité avec une assez jolie écailleuse, qui nous ouvrait des huîtres que nous faisions disparaître avec une prestesse extraordinaire, lorsque nous vîmes un bâtiment qui louvoyait afin d'entrer dans le port. Notre appétit étant satisfait, nous retournâmes à la ville, afin d'être témoins de l'arrivée de ce vaisseau ; et à peine fûmes-nous sur la jetée, qu'il était déjà à l'ancre. On mit la chaloupe à la mer, et deux ou trois passagers y entrèrent avec le capitaine et deux matelots, qui, en se servant de leurs avirons, les eurent bientôt approchés du rivage, et ils descendirent à terre.

L'un de ces passagers avait un costume

assez singulier, et je reconnus qu'il était Chinois. Cette langue m'était étrangère, et, sans trop savoir pourquoi, je lui parlai latin. Quel fut mon étonnement, lorsqu'il me répondit dans le même idiôme! Il s'approcha de moi, me prit affectueusement la main, me donna le nom d'ami, toujours en latin. Je me dispenserai de faire des citations, d'abord parce qu'il est inutile de chercher à paraître érudit; ensuite, à quoi bon larder un ouvrage d'une langue que tout le monde ne comprend pas?

Je reviens à mon Chinois. Je ne sais si ce fut la nécessité ou la sympathie qui lui dirent de se lier avec moi; mais nous fûmes bientôt amis, et par suite inséparables. On déchargea la cargaison du bâtiment; il avait plusieurs caisses remplies de marchandises et de productions de son pays; du thé, de l'encre, et, entre autres, 453,699 pièces de nankin, dont on ne pouvait suspecter l'origine. Je fus curieux d'en admirer la qualité, et j'en ouvris une caisse. Le nankin était

par paquets de douze pièces, et enveloppé avec du papier imprimé. Je jetai les yeux sur ces feuilles, et je reconnus qu'à Pékin, comme à Paris, il y avait des écrivains, des auteurs, dont les ouvrages mort-nés se vendaient à la rame. L'ouvrage était écrit dans la langue du pays, que je ne comprenais pas; mais mon Chinois, qui voyait mon embarras, me dit : *Hic liber est historia Galli.* Ce livre est l'*Histoire d'un Français.* Ma curiosité redoubla, et je lui dis, tant bien que mal, toujours en latin, en faisant quelques fautes contre la syntaxe, la règle *liber Petri*, et celle du *que* retranché, que je désirais conserver toutes ces feuilles, et que je comptais assez sur son amitié pour qu'il y consentît; qu'il me traduirait le chinois en latin, et que je le mettrais ensuite en français. Nous fûmes bientôt d'accord, et c'est cette traduction que j'offre au Public : on y trouvera certaines tournures de phrases un peu chinoises, un goût de terroir qui pourra me valoir quelques épigrammes,

quelques ruades de nos aristarques modernes. Que faire à tout cela? Rien : dès qu'on fait gémir la presse, on doit s'attendre à la censure. Je me résigne donc, et je soumets à l'indulgence ou à la sévérité des lecteurs l'Histoire de M. le marquis de la Rousque-Taillade, gascon d'origine, et devenu grand-visir, ou, si l'on veut, premier ministre d'un des plus puissans rois de l'Indostan.

LE VISIR.

CHAPITRE PREMIER.

Avant-propos devenu nécessaire. — Naissance de M. le Marquis. — Ce qu'étaient ses parens. — Son portrait physique et moral. — Son éducation. — Ses progrès dans les sciences, dans les arts. — Développement des plus heureuses dispositions, etc.



Henri IV, de glorieuse et bienfaisante mémoire, se promenant dans le jardin du palais de Fontainebleau avec le duc d'Epernon, y trouva son jardinier qui s'occupait dans un des carrés; et avec cette bonhomie si touchante dont l'histoire nous a retracé le souvenir, il lui demanda s'il était content de ses travaux, et si la terre qu'il cultivait répondait à ses désirs. — Ma fine, Sire, lui répondit le jardinier, dans son langage simple et expressif, j'ai beau planter dans ce maudit jardin, il n'y vient rien. — Le bon roi, en souriant, lui répliqua : plantes-y des Gascons, ils prennent partout. Cette

réflexion s'adressait indirectement au duc d'Epernon qui, d'abord mal vu à la cour, en était devenu un des seigneurs les plus influens. Cette observation d'Henri IV vient à l'appui de ce que nous avons à dire de notre héros, et il en sera la preuve. Nous dirons à nos lecteurs que cette réflexion est de nous, et non traduite du chinois; ce qui ne la rend pas meilleure.

Monsieur le marquis, notre héros, était le fils du comte de la Rousque-Taillade, l'un des plus nobles Gascons qui aient jamais existé. Ses ancêtres avaient combattu avec Renaud de Montauban, et l'un d'eux avait l'estomac si fortement constitué, qu'il mangeait des pointes d'épées en salade! mais comme les races dégénèrent en se croisant, principalement l'espèce humaine, M. le comte ne pouvait même digérer les arêtes des poissons que l'on pêchait dans la Garonne, car de son château on..... la voyait serpenter pour aller se perdre ensuite dans l'Océan. M. le comte, sans être très-fortuné, faisait, avec madame la comtesse, les honneurs de sa maison avec une grâce toute particulière; aussi recevait-il la meilleure compagnie, et trois fois par mois tous les seigneurs des environs venaient chercher à s'instruire dans le grand art des gasconnades qu'il possédait au plus haut degré, et ce fut la

partie la plus essentielle et la plus riche du précieux héritage qu'il légua à M. le marquis son fils. Madame la comtesse n'était pas sans attraits, avait beaucoup d'agrément dans l'esprit, de la grâce dans les manières, du penchant pour les gasconnades ; et comme elle aimait beaucoup son mari, elle cherchait à l'imiter en tout. Ces époux étaient donc parfaitement assortis, et M. le marquis, notre héros, fut le fruit de l'union et des amours de M. le comte et de madame la comtesse de la Rousque-Taillade. Nous ne le peindrons point dans son berceau, ni dans son enfance; ces détails de famille n'offriraient aucun intérêt à des lecteurs toujours impatiens, et qui vous crient au milieu des récits les plus importans et les plus indispensables, *ad finem propera*, comme on dit à un homme de loi qui bavarde et divague à l'audience, Au fait, avocat. Ainsi, pour amuser ou distraire les nôtres, nous ajouterons que M. le marquis, à l'âge de quinze ans, donnait, au physique ainsi qu'au moral, les plus belles espérances : il était grand, bien fait, avait de l'esprit, et à cette vivacité naturelle à messieurs les Gascons il unissait une pénétration, une sagacité peu communes, et paraissait déjà destiné à de grandes choses : il reçut une éducation soignée, il en profita ; des maîtres habiles développèrent en

lui les plus heureuses dispositions. Il était cité comme un modèle d'amabilité. Les comtesses, les baronnes, les marquises qui venaient au château de la Rousque-Taillade, félicitaient les heureux parens du marquis; quelques-unes d'entre elles lui témoignaient même un intérêt qui semblait prendre sa source dans un sentiment plus chaud de quelques degrés que la simple amitié; mais les choses n'allèrent pas plus loin. Il semblait que notre héros pressentait déjà ses hautes destinées, et que ses inclinations, ses penchans, ses passions ne trouveraient un aliment et ne prendraient leur essor qu'auprès des objets que la nature a formés d'un sang auguste et dans une classe sur laquelle on ne peut arrêter ses regards sans une audace extrême. Notre héros devait être un autre Ixion, sans que sa témérité l'exposât au même châtiment; c'était un être privilégié qui devait tout asservir, en un mot, un enfant gâté de l'amour et de la fortune. On lui donna quelques talens agréables: il possédait encore l'art de dire des riens avec esprit, de flatter les grands, de caresser leurs passions, d'ériger leurs vices en vertus; enfin, tous ces moyens d'arriver à la fortune et d'oublier qu'il faut quelquefois rougir. Mais on peut souvent s'en passer, quand on est parvenu à un certain degré d'élévation; et ce qui serait

pris pour de l'impudence chez le commun des hommes, est regardé chez les grands, ou soi-disant tels, comme un beau caractère et de l'énergie. Il en est ainsi de ces qualités parasites, admises, reçues et même honorées chez les courtisans et par ceux qui se mettent sur les rangs pour le devenir.

On voit que M. le marquis était pourvu de tout ce qu'il fallait pour figurer avec avantage dans le monde, lorsque le savoir faire tient lieu de vertu. Il ne s'agissait plus que de lui donner un emploi, un état digne de lui et de ses talens, il devait nécessairement être un aigle dans la carrière qu'il consentirait à parcourir. Militaire : la réputation des plus grands héros eût pâli devant la sienne. Jurisconsulte ou législateur : Lycurgue, Minos, Solon, n'eussent été que des écoliers auprès de lui. Ministre! il eût laissé bien loin derrière lui tous ses devanciers; et ses successeurs, jusqu'à la centième génération, l'eussent pris pour modèle. Mais était-il bien sur le théâtre où il devait briller? dans un pays surtout où les ambitieux, les hommes présomptueux, fourmillent de tous les côtés, où l'ignorance l'emporte souvent sur le savoir, la nullité sur le vrai mérite, où la modestie et la vertu restent dans l'oubli, tandis que l'intrigue vous conduit

à tout et usurpe la voix de la renommée? Telles sont les réflexions aussi sages que prudentes qui échappaient à la tendre sollicitude de M. le comte et de madame la comtesse, lorsqu'ils songeaient à M. le marquis leur cher fils.

Quant à lui, il continuait à s'instruire, à orner son esprit, à lui donner du brillant, à parler de tout avec aisance, facilité; à traiter des bagatelles avec cette importance que l'on attache aux grandes affaires, *et vice versâ*, la morale, la philosophie, la politique, le droit des nations, en plaisantant, et sur le ton du papillotage, en faisant une pirouette sur le talon, ou en parlant de la pièce nouvelle, en fredonnant l'ariette à la mode, ou bien en lançant quelque épigramme, ou racontant l'anecdote scandaleuse du jour, et le tout afin de prouver que l'on savait joindre l'agréable à l'utile, et passer du grave au doux, du plaisant au sévère. M. le marquis était, comme on le voit, un homme charmant, unique, accompli; c'était donc un meurtre, une indignité que de le laisser s'ensevelir, s'enterrer sur les bords de la Garonne; il fut décidé qu'il prendrait son vol. Nous verrons le parti qu'adoptèrent ses nobles parens, et qu'il suivit lui-même avec cette docilité digne d'un fils tendre et soumis.

CHAPITRE II.

M. le Comte et madame la Comtesse décident que leur fils ira tenter la fortune au-delà des mers. — Ils l'embarquent à Bordeaux sur le vaisseau *l'Espérance*, qui faisait voile pour Bassora.

On n'est jamais prophète dans son pays, dit un vieux proverbe aussi juste que sage; l'envie et la calomnie vous poursuivent sans cesse. Avez-vous de l'esprit, des talens? les sots, cette espèce si nombreuse qui pullule avec une rare fécondité, s'acharnent après vous pour vous sucer, vous déchiqueter, comme le dit Figaro; on vous tourmente, on vous vexe de toutes les manières. Que faire donc pour échapper à cette inquisition, non moins cruelle que celle des enfans de saint Dominique? que faire? abandonner sa patrie pour en trouver une ailleurs. Avec de la philosophie, l'amour de l'humanité, et assez de force dans le caractère pour ne point se laisser abattre par l'adversité, ni trop gonfler par les faveurs de la fortune, l'homme qui sait se

conduire ainsi peut arriver à tout. Le comte de la Rousque-Taillade était pénétré de ces principes; madame la comtesse, qui ne ressemblait pas à la presque majorité des femmes, qui, pour le malheur et le tourment de leurs maris, sont contrariantes, acariâtres, et quelquefois pis; madame la comtesse partageait l'opinion de son mari; et, quoique leur tendresse pour le marquis fût extrême, comme il ne faut pas aimer les gens pour soi, et qu'ils ne voulaient pas que le nom si illustre des la Rousque-Taillade rentrât dans le néant, ils se décidèrent à laisser partir leur fils, s'il voulait seconder leurs intentions. Ils lui en firent part, et le marquis se rendit aux raisons qu'ils lui donnèrent. Il arrêta avec eux qu'il partirait sous peu. Ils ne ressemblèrent point à beaucoup de parens qui se contentent de donner à leurs enfans force bénédictions lorsqu'ils quittent le toît paternel; ils lui remirent entre les mains trois années du revenu de la terre de la Rousque-Taillade, sans parler de tout ce qui lui était nécessaire pour briller dans la société, et paraître avec avantage même à la cour des rois. Le comte, ayant appris qu'un vaisseau devait incessamment mettre à la voile pour Bassora, ville située au fond du golfe Persique, sur les bords du Tigre, résolut de se rendre à Bordeaux avec son fils. La comtesse voulut l'ac-

compagner, et le père dit au marquis : « Si j'en » crois certain pressentiment qui ne me trompera pas et qui n'est point une gasconnade, » va, mon fils, tu accompliras de grandes destinées sur les rivages lointains; et, si tu ne » montes pas sur le trône, si ton front n'est » pas ceint du bandeau des rois, tu seras le » bras droit, l'ami, le favori d'un grand prince. » Voilà ton horoscope tiré. L'avenir semble se » dérouler à mes regards, et tu verras se réaliser » ces vœux de mon cœur et de l'amour paternel.

Le ton inspiré et demi-prophétique avec lequel il parlait, en imposèrent à la comtesse et au marquis. Il prit cela pour de la conviction, il crut aussi qu'il avait rencontré juste, et que son fils deviendrait, avant qu'il fût deux ans, un grand, un puissant et illustre personnage. Le pays des Chimères est un continent qui fut exploité de temps immémorial par les Gascons. Les revenus et le rang de ces messieurs, leurs dignités, leurs titres, sont pour la plupart hypothéqués sur des brouillards. Il n'est donc pas étonnant que M. le comte parcourût ses domaines; cependant il croyait à la réalité de ses espérances. La suite nous apprendra s'il avait tort ou raison.

Ils arrivèrent à Bordeaux, et le lendemain, dès le matin, le comte et son fils se rendirent

sur le port ; ils demandèrent le capitaine du vaisseau l'*Espérance*. Ils s'étaient adressés précisément à un matelot de l'équipage, qui leur indiqua son logement ; ils y furent. Ils trouvèrent un homme dont la physionomie ouverte et l'air franc les prévinrent d'abord en sa faveur. Ils lui firent part du motif de leur voyage, sans lui dire quels résultats ils en espéraient. Ils furent bientôt d'accord ; les affaires avec les marins se traitent lestement. Le prix du passage fut arrêté, payé d'avance par le comte, qui voulut encore faire ce cadeau à son fils, pour qu'il ne touchât pas à la somme qui lui était destinée. Le capitaine dit qu'il comptait mettre à la voile sous deux ou trois jours ; il témoigna beaucoup d'égards et une grande considération pour le comte et le marquis, qu'il ne regardait pas comme des gens ordinaires, ils l'invitèrent à dîner, afin de le faire connaître à madame la comtesse, qui serait bien aise de voir celui qui allait être chargé de conduire son cher fils dans les lieux où il deviendrait à coup sûr un grand personnage. Le capitaine accepta l'invitation sans cérémonie : il leur montra le vaisseau qui était à l'ancre dans le port, et ils se quittèrent avec promesse de se revoir à l'heure indiquée.

Le comte et le marquis furent trouver la comtesse à l'hôtel où ils étaient descendus. On

lui rendit compte de l'entrevue : elle parut satisfaite, quoique cette séparation lui fût douloureuse ; on n'est pas mère impunément. Il fut question de parcourir la ville et d'en connaître les beautés. On se décida à sortir après avoir donné les ordres nécessaires pour le dîner ; car il ne fallait pas que le capitaine conçût une mauvaise opinion de ses hôtes. L'amour-propre est encore une des vertus de messieurs les Gascons, et M. le comte de la Rousque-Taillade en avait une dose complète. Le repas se ressentit donc du caractère de l'Amphytrion. On fut à la promenade ; on visita le cours, les allées de Tourny, les principales rues, les édifices les plus recommandables ; et lorsqu'on rentra à l'hôtel, le capitaine y était déjà. On se fit des excuses de part et d'autre, des complimens, etc. Je ne rendrai point compte de tous ces lieux communs, de tous ces propos oiseux, sots enfans de ce qu'on appelle la politesse et le bon ton ; je placerai sur-le-champ mes quatre convives à table. Rien n'était épargné, et ils en firent les honneurs comme des gens qui avaient autant d'appétit que de connaissances gastronomiques. Historien fidèle et trop exact, je ne ferai point l'énumération des mets et le détail des différens services ; ce serait, comme on dit,

manger son pain à la fumée du rôt, et mes lecteurs me sauraient peut-être mauvais gré de leur faire venir l'eau à la bouche sans les satisfaire convenablement : c'est bien assez pour eux d'avoir à lire mon histoire traduite du chinois, et j'ai besoin de toute leur indulgence.

Je reviens à mes Gascons et au capitaine. Le dîner fini, le capitaine proposa de conduire le comte, la comtesse et le marquis, au spectacle. Après un refus exigé, commandé par la politesse, on accepta, et l'on partit sur-le-champ.

Je me dispenserai encore de rendre compte de la pièce, des acteurs ; s'ils étaient bons ou mauvais, peu m'importe, ainsi qu'à mes lecteurs ; je leur dirai seulement que le capitaine invita mon héros et ses parens à déjeuner le lendemain à bord, afin qu'il connût le vaisseau qui devait lui servir d'asile jusqu'à Bassora. On se sépara avec promesse de se revoir, et chacun reprit le chemin de sa demeure.

Dès que le jour parut, le capitaine se rendit à son bord, et donna des ordres pour que tout fût disposé convenablement afin de bien recevoir ses amis. Il était aimé de son équipage. Chacun redoubla de zèle : les uns furent chargés de l'achat des comestibles ; d'autres, d'ouvrir les caisses de vin, de rhum, afin d'en tirer

les flacons. Rien ne fut épargné ; et lorsque les convives arrivèrent, tout était prêt. En entrant dans le lieu du festin, les yeux et le goût trouvaient de quoi se satisfaire. On se mit à table, *et l'on fit, en mangeant, l'éloge des morceaux.* On avait jusqu'à ce moment gardé le silence, et il n'était interrompu que par quelques mots sans suite : Voulez-vous de ceci ? Oui, non.... c'est délicieux ! Le vin recevait le nom d'ambroisie, de nectar. Enfin, le dessert arriva, et la conversation devint plus animée. Ce fut madame la comtesse qui commença : — Vous avez beaucoup voyagé, monsieur le capitaine ? — Madame, j'ai fait cinq à six fois le tour du monde. — Que de tempêtes vous avez essuyées ! — Ma foi, Madame, j'ai fini par ne plus les compter. — Que de dangers vous avez courus ! — Sans cela, Madame, on ne connaîtrait pas tout le prix du beau temps. — Voilà ce qui m'empêchera toujours de voyager sur mer ; quelle terrible chose qu'un naufrage ! — Eh ! Madame, ne sommes-nous pas exposés à en faire de même sur la terre ? Mourir dans son lit d'une fluxion de poitrine, ou bien être englouti dans les flots de l'océan, et suffoqué par quelques verres d'eau salée, n'est-ce pas la même chose ? Il faut toujours mourir ; il n'y a

de différence que dans le mode, et ce n'est pas la peine de s'en occuper.

Vous avez là une philosophie qui tient du stoïcisme, monsieur le capitaine, dit M. le comte de la Rousque-Taillade; au reste, vous avez raison, il faut toujours se soumettre aux événemens; car à quoi bon se tourmenter, on ne peut rien changer à la destinée, et, sans être fataliste, j'y crois. — Et moi aussi, répondit le capitaine.— Tenez, ajouta le comte, on ne m'ôterait pas de l'idée que le marquis, mon fils, est né pour de grandes choses : il est douloureux, pénible pour nous, de nous en séparer; mais ce voyage qu'il va entreprendre me sourit, et je suis assuré qu'avant peu nous aurons de ses nouvelles et que nous serons aussi enchantés que surpris de son bonheur. — Le capitaine s'empressa de dire : Monsieur le marquis paraît né sous la plus heureuse étoile, tout prévient en sa faveur, et je suis persuadé que vos espérances se réaliseront.

Le marquis, qui jusqu'à ce moment n'avait rien dit, répondit à ce que ce discours avait d'obligeant, en ajoutant qu'il ferait son possible pour justifier la bonne opinion qu'on avait de lui.

Je le crois (c'est le capitaine qui parle), M. le

Marquis, je vais vous tenir lieu de père pendant le voyage; je vous donnerai des conseils, suivez-les, et vous vous en trouverez bien : je connais les hommes, je les ai étudiés, et je n'ignore pas comment il faut se conduire avec eux. Quand on veut faire son chemin dans le monde, il ne faut pas être un vil flatteur, un fade adulateur; mais il faut aussi se garder de fronder d'une manière trop ouverte l'opinion des autres. C'est surtout auprès des grands qu'on doit être en garde contre soi-même, interroger rarement, ne répondre qu'après avoir bien saisi le sens des paroles qu'on vous adresse, et tâcher de lire dans les yeux de son interlocuteur, afin de se taire ou de continuer à propos. C'est une science qui ne s'acquiert pas dans un instant; mais avec du tact et de l'intelligence on est bientôt au courant; et tel qui n'est qu'un écolier, devient un maître passé au bout de quinze jours. — Savez-vous bien, M. le capitaine, dit le marquis, que vous venez de faire le portrait d'un courtisan et que cela contraste un peu avec le caractère d'un marin ?

— M. le marquis, je suis marin à mon bord, j'en ai toute la franchise et la rudesse; mais à terre je prends aussi le vent, je louvoye lorsque cela est nécessaire, je mets plus ou moins de

voiles dehors, suivant le temps ou l'occurrence, et je m'en suis toujours bien trouvé. Dans tous les pays où j'ai voyagé, j'ai su me soumettre aux coutumes, aux usages, respecter ce qu'on adore, dédaigner ce qu'on méprise. En Asie, Mahomet fut mon dieu ; Brama reçut mon hommage sur les bords du Gange ; je m'inclinai devant le soleil au Pérou, et chez les sauvages je me suis prosterné devant leur Fétiche. Habitant de l'univers, j'en cultive, j'en pratique les vertus, je tâche de me prémunir contre les erreurs. Bon avec tout le monde, indulgent pour les faibles, sévère pour les méchans, tel est le rôle que je joue depuis à-peu-près cinquante ans : j'ignore combien il me reste encore de temps à parcourir cet univers ; mais, enfin, quand il faudra solder mon compte et additionner le bas de la page, si l'on ne retourne pas le feuillet, je saurai prendre mon parti, et je verrai venir la mort sans la désirer ni la craindre. — On se leva de table après ces réflexions du capitaine, et l'on visita très en détail les différentes parties du bâtiment. Il expliqua à ses convives tout ce qui paraissait exciter leur curiosité, il commanda ensuite la manœuvre, l'équipage la fit avec une rare précision ; ensuite il fit entrer la compagnie dans sa chambre. C'est là où nous couche-

rons ensemble, dit-il au marquis, nous ne nous quitterons plus. Le roulis du vaisseau pourra vous incommoder pendant quelques jours; vous aurez aussi le mal de mer, mais c'est un petit tribut qu'il faut payer, nous n'aurons pas fait deux cents lieues que vous serez aussi bon marin que moi.

— Vous me flattez, M. le capitaine; au reste, nous verrons, répliqua notre héros. — Quand comptez-vous mettre à la voile? lui demanda la comtesse.—Mais, madame, dans deux ou trois jours au plus tard, peut-être même plus tôt, je n'attends plus que quelques ballots pour compléter ma cargaison, ensuite nous cinglerons pour l'Inde; le vent est favorable, j'espère qu'il se maintiendra, et, puisqu'il faut partir, le plus tôt sera le mieux.

— Permettez que je vous recommande encore mon fils, M. le capitaine. — Je me ferai un devoir de vous remplacer, madame. Enfin, les jours dont on avait parlé s'écoulèrent, et il fut décidé que l'on mettrait à la voile au lever de l'aurore. Il faisait le plus beau temps du monde; on s'embrassa, on pleura, on répéta mille fois la même chose, il fallut cependant se séparer. Le marquis monta sur le vaisseau, baigné des larmes de ses tendres parens; le capitaine

promit de leur donner, le plus tôt possible, des nouvelles de leur fils. Les voiles s'étendent, le vent souffle, le vaisseau sillone la plaine liquide; on se fait de la main un dernier adieu, et bientôt on se perd de vue. M. le comte et madame la comtesse de la Rousque-Taillade retournèrent à leur château, et nous, suivons notre héros.

CHAPITRE III.

Traversée heureuse. — On double le Cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à Bassora. — Début du marquis.

Après la navigation la plus heureuse, pendant laquelle notre jeune marquis n'éprouva rien qui mérite d'être rapporté, et sut se concilier l'estime, l'amitié du capitaine et celles de tout l'équipage, on doubla le cap de Bonne-Espérance ; on entra bientôt dans la mer des Indes, dans le golfe Persique, et le port de Bassora reçut le vaisseau qui portait M. le marquis de la Rousque-Taillade, ou, si vous l'aimez mieux, *César et sa fortune*.

Le capitaine, qui, pendant toute la route, n'avait cessé de lui donner d'excellens conseils, lui dit : Mon ami, nous voici au terme de notre voyage, dans peu nous allons nous quitter ; mais jusqu'au moment de cette séparation je continuerai à vous éclairer, à vous guider de mon expérience et de mon amitié. Dès que nous

serons descendus à terre, nous verrons quel parti il faudra prendre, ce sont les circonstances qui en ordonneront, car les événemens sont presque toujours ce qui règle la destinée des hommes. Lorsque l'on prévoit quelques chances favorables, il ne faut jamais avoir à se reprocher de les avoir laissé échapper : c'est un principe que j'ai constamment suivi, il m'a toujours réussi; pourquoi ce qui m'a été heureux ne le serait-il pas également pour vous? Au reste, nous prendrons langue, comptez sur moi, certain pressentiment me dit que tout ira bien.

Je n'ai point, historien trop fidèle, rendu compte du voyage jour par jour; ces détails sont fastidieux; l'écrivain qui s'y livre a l'air de ces pauvres diables qui travaillent à tant la feuille. Je me hâte d'arriver aux faits, afin de satisfaire l'impatience qui, je crois, tourmente mes lecteurs.

Le capitaine fit mettre la chaloupe à la mer dès que le vaisseau fut à l'ancre dans le port; il y descendit avec le marquis, six matelots s'emparèrent des avirons, et, dans un instant, ils touchèrent le rivage. Plusieurs habitans de la ville y étaient rassemblés; et, dès que le capitaine fut à terre avec le marquis, il fut bientôt reconnu par plusieurs négocians de Bassora qui

l'avaient déjà vu. On lui fit accueil, ainsi qu'à son compagnon de voyage dont la physionomie et la taille prévenaient en sa faveur.

On lui demanda si c'était son fils. Il répondit que non, que c'était un Français, d'une famille distinguée, que ses parens lui avaient confié, et qui venait chercher fortune dans ce pays. Il ne pouvait arriver plus à propos, dit un des habitans ; il y a ici un bacha de l'empire des Afghans, qui vient pour y chercher des hommes à talent dans tous les genres ; dès qu'il saura que monsieur est Français, il sera enchanté de l'heureuse rencontre, et il s'empressera, j'en suis certain, de lui faire les propositions les plus avantageuses, afin de l'emmener à Kaboul ; c'est la capitale de l'empire des Afghans. Les Français y jouissent d'ailleurs d'une grande réputation ; il y en a déjà plusieurs à la cour, et ils ont obtenu les premiers emplois. Monsieur ne sera pas moins heureux.

Voilà justement notre affaire, dit le capitaine. Où loge ce bacha? On lui montra le palais qu'il habitait. Eh bien! mon ami, avant la fin du jour nous l'aurons vu, et je pense que notre affaire se terminera promptement ; je vous vois déjà un des premiers conseillers, un des généraux, peut-être même un des visirs de l'empe-

reur des Afghans. Qu'en pensez-vous? Je n'élève pas mes prétentions si haut, dit le marquis ; mais j'ai quelque espoir que notre visite à l'envoyé de l'empereur des Afghans aura de l'influence sur mon sort. Comme ils achevaient de parler, on aperçut plusieurs hommes à cheval qui s'avançaient au galop, ils paraissaient escorter l'un d'entre eux qui se faisait remarquer par un costume beaucoup plus riche. Tenez, dit l'habitant qui avait déjà parlé au capitaine, voilà précisément celui dont il était question tout-à-l'heure; il vient de ce côté. Il est facile à aborder; et, si vous le désirez, vous pourrez de suite avoir une audience.

Effectivement, il s'avança vers le port; il avait un interprète avec lui. Bientôt il fut près de nos voyageurs, et il demanda de quelle nation était le vaisseau qui venait de jeter l'ancre. On lui répondit : Français. Il le redit au bacha, qui parut satisfait, et qui s'informa sur-le-champ s'il y avait là quelques personnes de l'équipage. Le capitaine se fit connaître. Le bacha lui tendit affectueusement la main, en lui faisant annoncer par l'interprète qu'il serait bien aise d'avoir un entretien avec lui. Il voulut savoir encore quel était ce jeune homme qui se trouvait près de lui; et, lorsqu'il l'eut appris, il le regarda avec

beaucoup d'attention; et, prononçant quelques mots qui furent de suite traduits en français par l'interprète, il fit recommander au capitaine de l'amener avec lui; qu'il se rendait à son palais, et qu'ils ne se fissent pas attendre. Il partit au galop avec sa suite. Le capitaine, se retournant vers le marquis, lui dit: — Eh bien! mon ami, qu'en pensez-vous? ce début n'est pas d'un mauvais augure; vous avez le vent en poupe et vous arriverez à bon port. M. votre père avait raison : vous êtes né pour de grandes choses, et nous allons en avoir une preuve dans l'instant. J'examinais ce bacha tandis que l'interprète vous faisait part de ses intentions; ses yeux étaient fixés sur vous, il vous regardait avec une attention qui avait quelque chose d'extraordinaire. Vous lui avez plu, mon ami, vous lui avez plu! Auprès des grands c'est beaucoup: ils jugent presque toujours les hommes par les dehors, et il paraît que, dans l'Inde comme ailleurs, un physique intéressant est une excellente recommandation. Mais ne perdons point de temps à discourir. N'oubliez pas, lorsqu'il vous fera interroger par son interprète, de répondre avec une certaine assurance; mettez-y de la noblesse, de la dignité, qu'on y reconnaisse un homme qui est sûr de lui, qui sait ce

qu'il dit. Si même l'occasion se présente de faire quelque réflexion piquante, saisissez-la pour en profiter. Au reste, vous êtes né sur les bords de la Garonne : à vos talens acquis se joignent les dons naturels que vous tenez du sol, et je suis sans inquiétude. Marchons, volons à la fortune.

CHAPITRE IV.

Notre héros arrive au palais du Bacha. — Première entrevue, et ce qui s'ensuivit.

Le marquis et le capitaine arrivèrent bientôt à la porte du palais. A peine furent-ils entrés dans la première cour, qu'ils aperçurent une foule de guerriers et d'esclaves Afghans richement vêtus. Il paraît qu'ils étaient déjà annoncés, et que des ordres avaient été donnés en conséquenee. Un guerrier, qui semblait avoir une certaine autorité sur les autres, s'avança vers eux, les salua en portant la main à son turban, et leur fit signe de le suivre. Ils passèrent sous un vestibule, parcoururent plusieurs appartemens élégamment décorés, des esclaves bordèrent la haie à leur passage, et bientôt ils parvinrent à la porte du salon où se trouvait le bacha. Ils furent introduits sur-le-champ. Il était assis sur un sopha; l'interprète était debout à ses côtés. Dès qu'ils entrèrent, il se leva,

leur sourit en leur faisant un geste amical, et l'interprète leur dit de prendre place sur un sopha qui se trouvait en face du bacha. Ils le firent. Aussitôt l'interprète, qui avait sans doute déjà reçu ses instructions sur ce qu'il avait à dire, demanda à notre héros quelle était son origine, dans quelle contrée de la France il était né, quelles étaient ses connaissances, et dans quelle partie du gouvernement ou de l'administration il désirait être employé; si c'était dans le civil ou le militaire?

Le marquis se leva et salua le bacha; il répondit avec calme, précision, et une noble assurance, qu'il était Français, né sur les bords de la Garonne, d'une famille distinguée; qu'il avait reçu une éducation digne de sa naissance; qu'il pouvait également servir l'état dans les armées ou dans les conseils; mais qu'il avait fait une étude particulière des lois, et que peut-être il obtiendrait plus de succès dans cette partie; que les droits et les intérêts des nations ne lui étaient pas inconnus, qu'il croyait également pouvoir espérer de s'y distinguer; au reste, que si on voulait l'employer, il serait peut-être assez heureux pour justifier la bonne opinion qu'on paraissait avoir de lui. Il cessa de parler, et l'interprète rendit textuellement au bacha le discours du marquis. Il l'écoutait avec une extrême

attention, l'on voyait sur sa figure que chaque parole ajoutait à l'impression favorable que le marquis avait faite sur lui, et que ces bonnes dispositions s'augmentaient encore. Dès que l'interprète eut fini, il lui répondit, les yeux toujours fixés sur le marquis; on pouvait y remarquer une extrême bienveillance. Il parla assez long-temps, et l'interprète se hâta de leur annoncer la nouvelle la plus favorable. Le bacha était enchanté de connaître le marquis : il ne doutait nullement de ses talens, et, pour le lui prouver, il allait lui faire expédier sur-le-champ une patente de membre du conseil d'un des rois, frère de l'empereur des Afghans; il devait donc prendre tous les arrangemens pour se rendre à Kaboul, capitale de l'empire, et se procurer promptement le costume kaboulais. Le bacha ne doutait pas qu'il ne pût lui-même pourvoir à cette dépense; mais il croyait prévoir les intentions de son maître en lui donnant, en son nom, une bourse de dix mille sequins pour prendre les habits convenables à son rang et à la dignité dont il était revêtu; si ces propositions lui convenaient, il pouvait le faire connaître.

Le marquis témoigna sa reconnaissance au bacha, et accepta sans difficulté. Le bacha dit un

mot à l'un de ses officiers, la bourse de dix mille sequins fut apportée; il fit approcher le marquis, et la lui remit, en l'assurant de nouveau, par l'interprête, de son amitié et de tout l'intérêt qu'il lui portait; il ajouta qu'il pouvait sortir pour se munir de tout ce qui lui était nécessaire; qu'il le trouverait facilement à Bassora, et le pria de revenir promptement avec son compagnon de voyage, dès qu'il aurait son nouveau costume.

Le marquis ne perdit pas la tête, il dit quelque chose de flatteur et de spirituel, qui, rendu au bacha, lui causa un plaisir, une sensation qu'il ne chercha pas même à dissimuler. Il se leva, embrassa le marquis de la manière la plus affectueuse, en l'invitant de remplir ses intentions. Le marquis sortit avec le capitaine, escorté par un des premiers officiers du bacha. En passant dans les divers appartemens du palais, cet officier parlait aux esclaves; ils témoignaient par leurs saluts un respect profond à nos voyageurs. Arrivés à la première porte, l'officier les quitta, et ils continuèrent leur route.

Le capitaine, qui n'avait pas dit un mot pendant tout le temps, mais dont la figure était rayonnante, s'adressa au marquis, et lui parla ainsi:

— Eh bien ! mon cher ami, que pensez-vous de ceci ? En vérité, vous êtes né coiffé; si vos premiers pas dans la carrière des honneurs et de la fortune sont aussi heureux, que sera-ce donc par la suite ? Ne perdons pas de temps, allons promptement chez un marchand faire nos emplettes : honorez votre nouveau maître : que le costume le plus riche et le plus élégant lui prouve que vous êtes digne du rang auquel il vous élève. Il faut éblouir, mon ami, il faut éblouir, jeter de la poudre aux yeux ; que le clinquant de l'habit se joigne au brillant de l'esprit ; on parle toujours bien lorsqu'on a des dehors séduisans. Mon raisonnement pourrait manquer de justesse ; mais, à la cour, on n'y regarde pas de si près, le grand art est celui de plaire ; dès qu'on y réussit, on sait tout. Si je ne me trompe, vous serez bientôt maître passé, et vous donnerez des leçons aux plus rusés, aux plus adroits. C'est le cas de le dire : *Gaudeant benè nati.*

— En vérité, répondit le marquis, je suis un peu étourdi de tout ce qui m'arrive : je comptais bien sur quelque chose, mais je ne pensais pas à un succès aussi complet. Ce qui m'afflige maintenant, mon cher capitaine, et croyez que c'est mon cœur qui parle, c'est que bientôt nous

allons nous quitter. La séparation avec mes parens n'a pas été plus douloureuse, plus pénible. Vous m'en avez tenu lieu depuis que je les ai quittés, et, si je suis aussi heureux, je ne crains pas de le dire, c'est à vous que je dois ce bonheur, et il me semble plus précieux.

— Bien, très-bien, dit le capitaine, j'aime à vous voir penser ainsi, mon jeune et intéressant ami : vous avez donné à la reconnaissance ce que vous lui deviez ; ce premier mouvement vous honore, il prouve que vous avez une belle âme. Conservez-la pure et sans tache le plus long-temps que vous pourrez : que la contagion des cours l'effleure seulement, mais sans y pénétrer, car il vous sera impossible de ne pas être frappé de quelques mauvaises impressions; mais que cela glisse sur vous, comme une faible poussière qui s'attache à nos vêtemens et que l'on fait aisément disparaître. N'oubliez pas, mon ami, que la faveur dont vous commencez à jouir, et qui s'accroîtra sans doute, vous suscitera des ennemis, des envieux; que vous serez en butte aux calomnies, aux noirceurs, aux perfidies de ceux même qui paraîtront suivre votre char et vous être les plus dévoués. Il vous sera très-difficile de vous en apercevoir... Mais ces réflexions nous mene-

raient trop loin, nous reprendrons la suite plus tard. Allons d'abord faire nos emplettes, et nous retournerons vers le bacha. Que notre empressement lui prouve notre zèle, car c'est tout auprès des grands.

CHAPITRE V.

Ils font leurs emplettes. — Le marquis prend le costume kaboulais. — Il retourne ensuite vers le bacha avec le capitaine.

Le marquis et le capitaine se rendirent sur la grande place de Bassora ; ils entrèrent dans le magasin le plus apparent, où ils trouvèrent les vêtemens les plus riches et les plus somptueux ; le marquis en choisit d'une rare élégance. Le prix en fut bientôt fait. Un turban, une aigrette, un sabre et un poignard enrichis de pierreries, complétèrent le costume. Il le paya sur-le-champ ; un esclave apporta tout cela dans un bazar où ils se rendirent, et que connaissait le capitaine. Il suffit de quelques instans pour que M. le marquis de la Rousque-Taillade fût métamorphosé en Afghan. Ce brillant costume rehaussait sa bonne mine ; le capitaine le regardait avec complaisance, et lui disait en riant : — « En vérité, mon cher ami, vous êtes

au mieux ; quand vous serez à Kaboul, gare le sérail de l'Empereur, vous deviendrez la *coqueluche* de toutes les sultanes ! Mais n'allez pas faire de folies ; ne vous exposez pas à certaine opération usitée dans l'Orient, car, selon moi, ce ne serait pas gai à votre âge d'être réduit à zéro ! Au reste, je vous crois de la prudence ; tâchez de plaire aux dames : avec elles, on va loin ; c'est le canal le plus sûr pour arriver à la faveur, et c'est, sans contredit, la route la plus agréable pour y parvenir, puisqu'elle nous mène au plaisir. »

Pendant ce temps, le marquis achevait sa toilette, et lorsqu'il fut prêt, il fut le premier à dire au capitaine : — « Si vous voulez, nous nous rendrons près du Bacha. » — Je ne demande pas mieux, répondit-il, et ils partirent. Sur leur route tout le monde regardait notre marquis, devenu tout-à-coup musulman. Il souriait avec satisfaction, et le capitaine lui disait : — « On vous prend pour un descendant du Prophète ; il vous faudrait étudier de suite la langue du pays et l'alcoran. — Qu'à cela ne tienne, j'y parviendrai facilement. Ils arrivèrent bientôt au palais du bacha : dès qu'ils furent entrés, on leur rendit bien d'autres honneurs : les esclaves se prosternaient, les soldats se tenaient sous les armes, les officiers saluaient avec leurs cimeterres ;

l'orgueil du marquis en était flatté, et il en avait une certaine dose ! Le capitaine jouissait des distinctions accordées à son jeune ami. Ils entrèrent dans le salon où ils avaient laissé le Bacha ; il n'y était plus, mais il y avait beaucoup d'officiers de sa maison, qui se rangèrent à l'extrémité de l'appartement en voyant le marquis.

Le Bacha avait, sans doute, donné l'ordre qu'on l'avertît, car un de ses officiers sortit, et, l'instant d'après, il parut avec son interprète. Il jeta les yeux sur le marquis, et ne put retenir une exclamation qui peignait la surprise et l'admiration. Il parla à l'interprète, qui annonça au marquis que le Bacha était enchanté de sa tournure, de sa bonne mine et de l'élégance de son costume. Ensuite il le fit approcher, examina tout avec une extrême attention, et fit répéter qu'il était très-satisfait. Il lui dit de le suivre, et ils entrèrent dans l'appartement d'où ils étaient sortis. Le capitaine ne l'avait pas quitté. Ils prirent place sur un sopha, et le Bacha fit dire par son interprète que le marquis pouvait compter sur sa protection immédiate : son auguste maître l'honorait de toute sa confiance ; il avait déjà pu s'en convaincre, puisqu'il l'avait pourvu d'un emploi éminent ; et, s'il répondait à la haute opinion qu'il avait

conçue de lui, il n'en resterait pas là ; il était donc important qu'il prît, sans différer, quelques notions de la langue kaboulaise. Il dit à l'interprète de lui donner des livres, afin qu'ils pussent s'entretenir ensemble, et d'après l'intelligence qu'il lui supposait, il était persuadé qu'il serait bientôt en état de comprendre tout ce qu'on lui dirait, et d'y répondre.

Il le prévint, en outre, qu'il allait bientôt quitter Bassora ; qu'il voyagerait avec lui ; que ses progrès seraient plus rapides, et qu'à leur arrivée à Kaboul il serait assez versé dans la langue du pays pour entrer sur-le-champ en fonctions. Il lui observa encore que, dès ce moment, il devenait commensal du palais ; il pouvait y venir loger avec son ami, dont il ne voulait pas le séparer ; il aurait des esclaves à ses ordres, et l'argent nécessaire pour soutenir son rang, sa dignité et celle de son auguste et invincible maître. Il lui remit, en même temps, une nouvelle bourse bien garnie de sequins. Tout cela se disait par le moyen de l'interprète.

Il lui fit annoncer encore qu'il pouvait sortir et visiter Bassora ; que, lui-même, il avait à s'occuper des affaires de son maître. Il se leva : le marquis et le capitaine en firent autant ; ils

se séparèrent après avoir reçu les témoignages les plus vifs de l'amitié du Bacha, qui ne se lassait pas de considérer son nouveau mahométan. On observa le même cérémonial à leur sortie du palais, et ils furent dans la ville.

CHAPITRE VI.

Notre héros et le capitaine visitent Bassora ; ce qu'ils y observent. — Ils rentrent au palais du bacha. — Entretien qu'ils ont avec lui. — Le marquis se concilie de plus en plus son amitié. — Départ de Bassora.

Nos deux voyageurs se promenèrent dans Bassora ; en parcourant les différens quartiers, ils y virent, comme dans leur pays, des palais et des chaumières, le luxe et la misère, l'amour du travail et l'oisiveté. Des maris trompés et des femmes coquettes. Le vrai mérite à pied, l'ignorance en voiture. Des enfans ingrats, de faux amis, des marchands qui vous assuraient de leur bonne foi en vous trompant sur l'aunage. Des journalistes écrivant ce qu'ils ne pensaient pas, des gens de lettres à la solde des libraires. Des cadis qui ne prononçaient qu'après avoir consulté deux beaux yeux. Des usuriers et des emprunteurs, des prêteurs sur gage et des chevaliers d'industrie. Des derviches

prêchant l'abstinence pendant le jour, et l'oubliant le soir en vidant un flacon de vin de Schiras. Tout le monde se heurtant, se pressant pour arriver à la fortune, sans être bien scrupuleux sur les moyens d'y parvenir. — Et pourquoi se donner tant de peines, éprouver tant de contrariétés, s'exposer à tant de dangers? — Pourquoi? dit le capitaine au marquis qui avait commencé l'observation, pour se faire enterrer dans un trou de six pieds carrés. — Savez-vous, mon cher capitaine, répliqua le marquis, que votre observation serait faite pour me dégoûter d'entrer dans la carrière qui s'ouvre devant moi : que faut-il donc pour vivre, lorsqu'on sait borner ses désirs, et qu'ils ne s'élèvent pas au-delà de ce qu'on peut se procurer? J'ai déjà tout ce qu'il faut pour vivre dans un état bien au-dessus de la médiocrité. — Et vous ne renoncerez à rien, ni moi non plus, reprit vivement le marin; nous philosophons, nous moralisons, et nous n'en sommes pas moins les esclaves de l'aveugle fortune : suivons-la donc, mais n'employons, pour la captiver, que les moyens avoués par l'honneur et la probité.

A la Cour, il est très-difficile de se prémunir contre les piéges qu'on nous tend; souvent le plus honnête du monde passe pour un fourbe, un intrigant, et même pis, lorsque

celui qui mérite toutes ces épithètes paraît irréprochable ; c'est ce qui prouve que le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Il reste cependant une consolation à l'homme honnête : c'est la tranquillité de sa conscience, qui le laisse du moins en paix, et qui ne devient point pour lui le vautour de Prométhée. Mettez-vous en garde contre tout ce qui vous entourera, mon ami ; devenez plus obligeant et plus défiant en raison des degrés d'élévation qui vous écherront en partage, jouissez de la prospérité sans trop vous enorgueillir ; supportez le malheur avec calme et fermeté ; en un mot, soyez toujours supérieur aux événemens, et, après, vogue la galère ! Peu vous importe que la multitude ignorante et moutonnière crie après vous ; pourvu que quelques gens, à l'estime desquels vous attachez un peu de prix, vous rendent justice et vous voient toujours du même œil, vous n'avez plus rien à désirer. — Mon cher capitaine, dit le marquis, vous venez, en peu de mots, de me donner une règle de conduite dont je ne m'écarterai jamais ; je vous remercie : c'est encore un bienfait à ajouter à ce que je vous dois déjà.

— Oh ! je vous donnerai encore quelques bons conseils avant votre départ. Ce mot me fait mal à prononcer ; je vous quitterai à regret,

mais vous vous souviendrez de moi, et il me sera doux de penser, de dire parfois : j'ai dans l'univers un homme qui pense à moi, qui m'aime ; il est certain de la plus sincère réciprocité. Tenez, mon ami, soyons francs, cette idée console de l'absence et de l'éloignement. —

Tout en discourant, ils se trouvèrent à la porte du palais; ils entrèrent, pénétrèrent jusqu'à l'appartement du Bacha, qui parut satisfait de les revoir. L'interprète leur dit qu'il les attendait, et il annonça au marquis que son départ de Bassora serait plus prochain qu'il ne l'avait cru d'abord : il avait reçu un courrier qui le rappelait à la Cour; l'empereur des Afghans était sur le point de se mettre à la tête de ses armées, pour marcher contre les rois, ses voisins, qui paraissaient vouloir s'opposer à ses projets, il fallait qu'il se rendît le plus tôt possible à Kaboul.

— Je suis prêt à suivre le Bacha, dit le marquis, à exécuter les ordres de l'empereur et les siens. Quel que soit l'emploi que l'on me destine, on peut compter sur mon zèle et mon dévoûment. Ma vie, mon bras, tout mon être appartiennent à mon souverain, et je les lui consacre à jamais.

L'interprète rendit, mot pour mot, le discours du marquis. Tandis qu'il parlait, le Ba-

cha avait les yeux arrêtés sur notre héros; ils s'animaient sensiblement; lorsqu'il eut fini, il se leva, s'approcha du marquis, et, le serrant dans ses bras, il lui dit en *kaboulais :* vous serez toujours mon ami, et je vous protégerai dans toutes les circonstances. L'interprète le transmit au marquis, qui remercia le Bacha.

Notre héros, pour faire cesser le plus promptement possible la difficulté qu'il éprouvait de s'entretenir avec le Bacha, pria l'interprète de lui donner, à l'instant même, une leçon de grammaire. Il le dit au Bacha qui approuva cette idée, et ils passèrent dans un autre appartement, pour satisfaire aux désirs de notre héros : le capitaine les suivit. Pour nous, laissons-les, et voyons ce qui se passait dans le palais. Tous les esclaves étaient en mouvement afin de mettre en ordre les bagages et les équipages du Bacha. Il donna un coup-d'œil à ce qui se faisait, prescrivit ce que chacun aurait encore à exécuter, afin que tout fût disposé pour partir le lendemain, au lever de l'aurore. Il sortit ensuite pour parcourir les environs de Bassora, et monta à cheval, suivi de plusieurs de ses écuyers et de ses gardes.

La leçon finie, le marquis, le capitaine et l'interprète rentrèrent dans l'appartement. On rapporta au dernier les ordres que le Bacha

avait donnés avant que de sortir, et il les transmit au marquis.

—Allons, mon cher capitaine, dit notre héros, ce moment que je redoutais arrive trop promptement, il faut donc nous quitter. Quoique j'y fusse préparé, je n'y suis pas moins sensible. Je vais m'occuper ce soir d'écrire à mes parens, et si vous les revoyez, vous leur ferez part de tout ce qui m'arrive, en attendant que je leur annonce, ainsi qu'à vous, quels événemens succéderont à ceux-ci.

—Mon ami, c'est à vous maintenant, répondit le capitaine, à suivre la route qui s'ouvre devant vous. Jusqu'à ce moment je n'y vois que des roses, tâchez d'en écarter les épines. Vous allez entrer dans un monde tout nouveau : persuadez-vous bien que la cour est un lieu où le carnaval dure toute l'année, chacun y porte toujours un masque. Les plus adroits, les plus fins, les plus rusés, les plus habiles, sont ceux qui se déguisent de manière à ne jamais être reconnus ; celui qui peut y réussir possède le *nec plus ultrà* du talent, et c'est un être privilégié. Cependant il est bien rare que le plus savant n'éprouve pas quelquefois un échec ; mais il est plus léger en raison du génie ou des ressources de celui qui reçoit le coup. Tenez,

mon ami, le grand art de réussir à la cour, c'est de n'adopter aucun parti assez ouvertement pour ne pas s'en dégager à volonté. Vous me répondrez qu'il faut avoir une opinion à soi, et du caractère? D'accord; mais à la cour il ne faut pas que cela soit poussé jusqu'à se compromettre, ou ses intérêts; et tenez, je crois que sur terre on devrait suivre la même marche que sur mer. Quand on veut mettre à la voile, on attend le vent favorable : on ne s'avisera pas de sortir de la rade ou du port, lorsque le temps est orageux, que la mer est grosse, que le vent souffle avec force et soulève les flots. Eh bien, mon ami, dans toutes vos entreprises, dans toutes vos démarches, choisissez le moment opportun, saisissez-le à propos; gardez-vous de vous exposer à la tempête, ensuite au naufrage, pour vous perdre corps et biens. Avec toute la prudence humaine, on éprouve des revers; c'est donc une sottise de les chercher lorsqu'il est possible de les éviter.

— Voilà encore une leçon qui ne sera pas perdue, dit le marquis.

— Je pense que ce sera la dernière, ajouta le capitaine. — Au même instant on entendit le bruit que faisaient plusieurs chevaux; c'était le bacha qui rentrait. Il vint dans l'appartement, fit un accueil amical au marquis et au capitaine;

demanda à l'interprète s'il avait été content de son écolier : sur sa réponse affirmative, il en fit compliment à notre héros, et répéta que le lendemain, au point du jour, on se mettrait en route pour Kaboul. Un des esclaves entra portant une guitare ; le bacha la prit, la regarda et la présenta au marquis ; il lui demanda par un signe s'il savait en pincer ; notre héros fit entendre qu'il connaissait cet instrument : le bacha parut très-satisfait et l'invita à pincer un air. Le marquis, sans se faire prier, préluda agréablement et termina par un boléro. Le bacha fut dans un ravissement difficile à exprimer : quand il eut fini, il le pria de recommencer, et cet acte de complaisance le mit au mieux dans son esprit ; les grands effets ont presque toujours lieu par les petites causes. Le marquis ne se lassa point, afin de prolonger ses plaisirs. Le bacha lui fit demander par l'interprète s'il pouvait chanter? Oui, fut sa réponse ; mais il ajouta qu'il ne savait que des chansons françaises, et qu'il ne les comprendrait pas. Il n'importe, répliqua le bacha. Alors notre héros, qui avait de la voix, chanta des couplets qu'il avait faits pour une femme charmante qu'il avait aimée, dont le souvenir lui était toujours cher et précieux. Quoique le bacha n'y comprît rien, cependant l'air lui parut si agréable,

le marquis donna tant d'expression aux paroles, qu'il lui fit son compliment et le pria d'accepter un superbe brillant qu'il avait au doigt, comme un gage de son amitié.

La nuit vint, il fut question de se retirer afin de se livrer au repos; d'ailleurs, il fallait partir le lendemain de bonne heure. Le bacha entra dans ses appartemens, on conduisit notre héros et le capitaine dans celui qui leur était destiné. Des esclaves offrirent leurs services, on les renvoya; et dès qu'ils furent seuls, le capitaine dit au marquis: — Je ne puis vous exprimer ma satisfaction, mon cher ami: je vois que le bacha ne pourra bientôt plus se passer de vous: profitez, mon fils, profitez de cette heureuse circonstance; mais n'oubliez pas que vous avez des lettres à me remettre pour vos parens: que ne peuvent-ils déjà savoir combien leur fils est heureux! je vous promets de ne pas débarquer ailleurs qu'à Bordeaux, et je vais faire des vœux pour que le temps me soit favorable.

Le marquis écrivit à ses parens, leur rendit compte de tout ce qui lui était arrivé d'heureux, et des obligations qu'il avait au capitaine. Il promit de leur donner de ses nouvelles dès qu'il trouverait une occasion favorable; il ferma ses lettres, et nos deux amis s'abandon-

nèrent au sommeil. Bientôt le jour parut, le bruit que l'on fit dans le palais les réveilla. Un esclave vint frapper à la porte, leur annonça que le départ approchait et que le bacha les attendait : ils furent bientôt prêts et descendirent. Les chevaux étaient dans la cour du palais, ainsi que les équipages. Dès qu'ils furent entrés dans l'appartement du bacha, il vint au-devant du marquis, le pressa dans ses bras comme si c'eût été son fils ; et, s'approchant du capitaine, il lui fit dire par l'interprète qu'il était flatté de l'avoir connu ; puis prenant un cimeterre dont la monture et le fourreau étaient en or et garnis de pierreries, il le lui donna comme un gage de son amitié ; ensuite il détacha une émeraude qui était à son turban, et fit signe au marquis de la donner au capitaine : puis il donna l'ordre de monter à cheval. Il y en avait un richement harnaché qui était destiné au marquis. Le cortège était très-nombreux ; on voyait, outre les esclaves, une escorte de guerriers qui tous s'étaient distingués au champ d'honneur, et qui faisaient partie de la garde de l'empereur des Afghans : c'était l'élite de l'armée qui composait cette garde, et lorsqu'elle combattait, rien ne pouvait lui résister.

Le chef vint prendre les ordres du bacha. Il divisa sa troupe : une partie marcha en avant ;

le bacha, le marquis à ses côtés, se placèrent au centre; ensuite le reste de la troupe, les équipages et quelques guerriers qui les escortaient. On donna le signal du départ. Le capitaine embrassa le marquis, prit la main du bacha qui la lui tendait. Les trompettes se firent entendre, et l'on se mit en marche; tous les habitans de Bassora étaient réunis pour voir passer le cortège. Le bacha, qui s'était fait aimer par sa générosité, fut salué par des acclamations. Le capitaine dit un dernier adieu à son ami, lui souhaita bonheur et prospérité; bientôt la troupe sortit de la ville; elle entra dans une plaine fertile en suivant la route qui conduisait à Kaboul.

CHAPITRE VII.

Voyage de Bassora à Kaboul. — Détails sur la route. — Arrivée dans la capitale de l'empire des Afghans.

Voila donc notre héros livré à sa destinée, sans autre guide que lui-même et la naissante faveur dont il jouissait auprès du bacha; nous verrons quel parti il saura en tirer. Ils marchaient depuis quelque temps sans qu'il eût été dit un seul mot; le bacha regardait attentivement le marquis: celui-ci montait un cheval superbe, plein de feu et de vigueur, il le maniait avec adresse et savait maîtriser son ardeur. Enfin, le bacha rompit le premier le silence, et dit à l'interprète que son nouvel ami paraissait bon écuyer. L'interprète s'empressa de le répéter au marquis, qui chercha dès-lors à mériter de nouveaux éloges en faisant piaffer son cheval. La caravane arriva dans un village, à moitié chemin d'Ispahan; on fit halte pour rafraîchir les chevaux. Le bacha mit pied à terre, le marquis

en fit autant, et bientôt une tente fut dressée, où l'on servit des mets délicieux et des vins de diverses espèces. Le bacha entra dans la tente, le marquis et l'interprète l'y suivirent, et firent honneur à tout ce qui leur fut offert. Quant au reste des officiers, aux guerriers de l'escorte, aux esclaves, assis sur le gazon, ils se livrèrent au repos, ou attaquèrent les provisions, de manière à ce que les chevaux chargés du transport, trouvèrent le fardeau plus léger. Le bacha, pour se distraire, fit questionner, par l'interprète, le marquis sur les usages de l'Europe, sur les mœurs des Français, sur leur caractère. Ses réponses parurent le satisfaire; après une assez longue conversation, qui n'était pas sans difficulté pour eux, puisqu'il fallait avoir recours à un tiers, il le pria de prendre la guitare et de charmer encore ses oreilles. Ce furent ses expressions. Notre héros s'empressa de le satisfaire, et pinça différens airs, gais, sérieux, tendres; enfin, il épuisa son répertoire : il chanta, et ces instans paraissaient si agréables au bacha, qu'il oubliait qu'il fallait continuer sa route: on le lui rappela; bientôt tout fut prêt pour le départ; il fit de nouveaux complimens à son jeune ami, et l'on se mit en marche.

Le marquis prit le parti de s'entretenir avec l'interprète le plus souvent possible, et de lui de-

mander comment se traduisaient en kaboulais tels ou tels mots français. Il s'arrêta d'abord aux choses les plus essentielles, et avant la fin du jour il savait déjà plusieurs mots. L'envie d'apprendre, s'unissant à son intelligence naturelle, au désir de plaire au bacha, il fit des progrès étonnans qui charmèrent son protecteur et augmentèrent encore son attachement pour lui. La nuit vint, on fit halte; le bacha ne voulut point se séparer du marquis. Il entra dans sa tente, et pendant le silence de la nuit, comme il ne dormait pas, il prit sa guitare et pinça quelques-uns de ces airs qui ajoutent à cette mélancolie qu'inspire le calme de la nature; il chanta de nouveau, et ces attentions délicates lui concilièrent de plus en plus l'affection du bacha.

Nous avons donné ces détails afin de faire connaître quels furent les échelons qui conduisirent notre héros au faîte des grandeurs et de la puissance. Nous abrégerons tout ce qui est relatif au trajet de Bassora à Kaboul; il suffira, sans doute, à nos lecteurs de savoir que, lorsque le marquis arriva dans la capitale du royaume des Afghans, il commençait à parler la langue du pays. A la dernière couchée, avant d'entrer à Kaboul, le bacha envoya quatre de ses guerriers pour annoncer son retour. Cette nouvelle

se répandit bientôt dans la ville. Comme il était le favori, et, pour ainsi dire, le bras droit de l'empereur, il avait un grand nombre d'amis, ou, pour mieux dire, beaucoup de gens qui prenaient ce titre, pour se servir de son crédit et obtenir des emplois, car on ne lui refusait rien. Dès qu'on apprit son retour dans le palais impérial, et que l'empereur eut manifesté sa satisfaction, ce fut à qui la partagerait et la témoignerait de la manière la plus vive. Les valets, dit le proverbe, sont les singes de leurs maîtres. C'est principalement à la Cour que règne l'imitation : on rit ou l'on pleure, suivant que le prince est gai ou sérieux ; s'il a mal digéré, tout le monde éprouve le même mal, c'est l'usage. Ses décisions sont des oracles, et rarement on trouve un homme assez maladroit pour avoir un avis à lui, s'il n'est pas conforme à celui du patron ; c'est la règle. Tout courtisan, ou tout homme qui vise à l'être, doit agir ainsi.

Il fut donc décidé, dans un cercle d'amis du bacha, ou soi-disant tels, que l'on irait le recevoir à quelques lieues de la ville. L'empereur sourit à ce projet ; et tel qui eût voulu voir le favori empalé, fut un des plus chauds partisans de cette fête. Le lendemain, de très-bonne heure, on se réunit et l'on sortit de la ville.

Le cortége était nombreux et brillant ; une troupe de musiciens était en tête : après une heure de marche , on aperçut le corps de cavalerie qui formait l'escorte du bacha. On fit halte, et des fanfares, des cris de joie lui annoncèrent qu'il était attendu. Les deux troupes se réunirent bientôt ; le bacha reçut les complimens, les félicitations de ses nombreux amis, sur son heureux retour ; il leur présenta ensuite le marquis , et leur annonça que c'était un Français qui avait de grands talens ; que son intention était de l'attacher à l'empereur , et qu'il lui avait déjà donné un emploi.

Tous les regards se portèrent sur lui ; on eut l'air de lui faire accueil , de lui témoigner de l'amitié. On sait ce qu'est ce sentiment chez les courtisans. L'envie , la jalousie s'emparèrent de tous les cœurs , et chacun se dit : ce nouveau venu obtiendra la place que je désire ; les grâces , les faveurs seront pour lui ; tâchons de l'éloigner, si cela est possible. Les uns le trouvaient bien , d'autres blâmaient son maintien , sa tournure , lui découvraient même des défauts qu'il n'avait pas. On n'osait cependant témoigner du mécontentement , dans la crainte de déplaire au bacha , et , pour lui faire la cour , on fêta son favori. Le cortége se mit en marche pour Kaboul. Beaucoup de personnes

se trouvaient sur la route : il y a des badauds partout. L'entrée du bacha dans la ville avait l'air d'un petit triomphe : il ne voulut pas cependant qu'on parût donner tant d'importance à son retour; l'empereur eût pu s'en offenser, car il était très-chatouilleux sur cet article : sans faste, sans ostentation au milieu de la Cour la plus brillante, il n'en était que plus remarqué. La musique ne se fit donc plus entendre dès qu'on fut entré dans Kaboul.

Le bacha se rendit au palais ; le marquis le suivit et devint son commensal : il lui fit donner un appartement près de celui qu'il occupait, et lui annonça que, dès ce moment, et jusqu'à ce qu'il eût un état de maison convenable, il resterait près de lui, et qu'après avoir rendu compte de sa mission à l'empereur, il le présenterait lui-même à S. M.

Le bruit se répandit bientôt à la Cour que le bacha avait amené avec lui un étranger, un Français. Ceux qui l'avaient vu en firent un portrait à leur manière ; chacun voulut le voir : les hommes, les femmes surtout, témoignèrent une grande curiosité. Est-il grand ? Est-il beau? A-t-il de l'esprit ? Enfin chaque trait de sa figure était l'objet d'une question, d'une enquête. Le bacha, qui était très-répandu dans le grand monde, était assailli des réflexions, des de-

mandes de tous les curieux. Pour les satisfaire, il finit par leur dire qu'il le présenterait à la Cour; qu'ainsi on pourrait le voir tout à son aise.

Notre héros, qui n'avait pas cessé de prendre des leçons, commençait à parler passablement la langue du pays; il en connaissait déjà les finesses, les beautés, et son accent gascon y donnait quelque chose de plus piquant. Le voilà donc installé à la Cour: nous verrons le rôle qu'il y jouera.

CHAPITRE VIII.

Ce qu'était l'empereur des Afghans. — Le marquis lui est présenté. — Accueil qu'il en reçoit. — Il est confirmé, par la protection du bacha, dans sa nomination de membre du conseil d'un des frères de l'empereur. — Son début à la cour.

Avant de parler du marquis, nous pensons qu'il convient de faire connaître l'empereur des Afghans et le vaste empire dont Kaboul était la capitale. Ce puissant état, situé entre la Perse, l'Inde et le Beloudchistan, comptait 56 à 60 millions d'habitans, sur près de 100 milles géographiques carrés de superficie. Il avait été autrefois gouverné par un roi : une révolution avait changé la forme de son gouvernement, après une guerre très-longue commencée par enthousiasme, soutenue avec gloire, et couronnée des plus brillans succès, un des généraux de ces invincibles armées avait pris les rênes de l'état et gouvernait sous le titre d'empereur. Il avait pris le nom d'*Elaskir*, et donné à son peuple celui d'*Af-*

ghans. Ce prince avait de grandes qualités, une activité inconcevable ; mais une ambition désordonnée le tourmentait, dévorait son âme : il voulait tout envahir, tout soumettre à son joug ; dès qu'on osait lui résister, il se mettait en fureur. Ses caprices étaient des volontés, et ses volontés des ordres irrévocables. Ses soldats, aussi nombreux que les étoiles, aussi courageux, aussi intrépides que les lions du désert, ne connaissaient aucun danger, et semblaient prendre plaisir à les braver; ils avaient fatigué la victoire.

Tel était l'homme au service duquel le marquis allait entrer : il récompensait, punissait, s'occupait de tout ; enfin, c'était un homme extraordinaire; mais, aveuglé dans la suite par la fortune, il commit de grandes fautes qui hâtèrent sa chute. N'anticipons point sur les événemens. Nous prévenons nos lecteurs que nous ne parlerons du gouvernement de l'empire des Afghans qu'autant que les événemens se lieront à l'histoire de notre héros.

Il fut donc présenté à l'empereur *Elaskir* par le bacha, qui était, comme nous l'avons dit, son confident, son favori, et l'accompagnait dans toutes ses expéditions et dans tous ses voyages. Dès qu'il parut devant Elaskir, celui-ci l'interrogea sur son pays, sa naissance, et les

connaissances qu'il pouvait avoir ; il fut content de ses réponses, et le confirma dans sa nomination de membre du conseil d'un de ses frères, roi d'une contrée qu'il avait réunie à ses vastes états, en lui promettant de ne pas l'oublier s'il remplissait exactement ses devoirs, et s'il était tel que le bacha l'avait annoncé. Le marquis prit dès ce moment le nom de *Zéli-kadeses ;* il entra en fonctions auprès du jeune roi, qui l'accueillit avec bonté, étant choisi par l'empereur son frère. Il vit la reine, lui rendit ses hommages ; elle était dans la fleur de l'âge, et recommandable par sa beauté. Le nouveau conseiller de son royal époux obtint un regard et un sourire gracieux, ce qui était d'un grand prix dans l'empire de Kaboul. Dès-lors on comprit qu'il irait loin, puisqu'une première entrevue lui avait déjà mérité une telle faveur. On verra par la suite que ceux qui en avaient jugé ainsi possédaient, jusqu'à un certain point, le talent de lire dans l'avenir.

Il remplit, pendant quelque temps, ses fonctions avec autant de zèle que d'activité. Le bacha, son protecteur, ne le perdait point de vue, lui conservait toujours la même amitié, ne laissait jamais échapper l'occasion d'en parler à l'empereur, et de lui recommander son protégé.

Le jeune roi auprès duquel se trouvait Zéli-

kadeses, fatigué des embarras du trône et préférant la tranquillité de la vie privée, renonça à la couronne. Un des grands officiers de l'empire fut chargé de gouverner ce royaume sous les ordres immédiats de l'empereur. Tous ceux qui étaient en place y restèrent : notre héros n'éprouva donc aucun changement dans sa fortune; seulement, il ne pouvait espérer de la voir s'accroître aussi rapidement, n'étant plus auprès de la suprême puissance. Cet état ne lui convenait pas. L'ambition s'était emparée de son âme, il aspirait à tout, et possédait les talens pour y parvenir : la langue du Kaboul lui était devenue aussi familière que la sienne; il avait réussi à se faire un grand nombre d'amis par son amabilité, par la souplesse de son caractère; il savait, d'ailleurs, déjà dissimuler comme un vieux courtisan.

Il vit le bacha, qui lui demanda comment il se trouvait de son emploi. Bien, répondit Zeli-kadeses; mais je ne puis vous dissimuler, mon cher protecteur, que je regrette beaucoup de ne plus être auprès des princes de la famille impériale. C'est bien moins pour les avantages qui peuvent en résulter, que par l'amour que je porte à cet auguste sang, et le désir de consacrer à son service mes faibles talens et même ma vie.

Un tel dévoûment émut le bacha, le flatta au point qu'il promit à notre héros d'en faire part à l'empereur, et que sous peu il verrait l'effet de ses promesses. — Je suis particulièrement très-satisfait de vous, lui dit-il : vous avez un jugement sain, de l'esprit ; j'ai été à même de vous apprécier d'après diverses opinions que vous avez émises, et je vous avoue que quelle que fût la haute idée que j'eusse de vos talens, je ne pouvais penser que, dans la jeunesse, vous auriez déjà les qualités qui ne s'acquièrent qu'avec l'âge mûr. Soyez donc tranquille, continuez à donner l'exemple du zèle et de l'activité. Vous me connaissez, vous savez l'attachement que je vous ai voué ; ses effets auront de quoi vous satisfaire, et mon amitié doit vous dire quelles en seront les bornes.



CHAPITRE IX.

Notre héros paraît de nouveau devant l'empereur. Il y est conduit par le bacha. — Elaskir le nomme aga près de la sultane Validè sa mère. Il lui est présenté par le bacha ; elle l'accueille avec distinction.

ZELI-KADESES avait dans le bacha un véritable ami, qui ne lui donnait pas ce qu'on appelle de l'eau-bénite de cour. Dès le lendemain, il le fit venir près de lui, en lui annonçant qu'il allait le conduire devant S. M. l'empereur. Ils s'y rendirent sur-le-champ. Le bacha avait un libre accès près de son maître, il pénétra jusqu'à son cabinet, et le trouva au milieu de ses secrétaires. Dès qu'il les aperçut, il sourit au bacha et lui dit : — J'ai songé à votre protégé; la sultane Validè, ma mère, a besoin de quelqu'un auprès d'elle pour la conseiller et faire exécuter ses ordres dans son palais. C'est vous que je charge de ce soin, ajouta-t-il, en adressant la parole à Zeli-kadeses. Le bacha vous donnera des instructions particulières que vous observerez stric-

tement; il m'a parlé de votre zèle et de votre dévoûment, j'y compte; allez. Pour vous, bacha, restez : j'ai à m'entretenir avec vous.

Notre héros sortit, sur un signe que lui fit le bacha; il témoigna sa reconnaissance par une profonde inclination, et cela parut suffisant à l'empereur; d'ailleurs il n'aimait pas les discoureurs, il interrogeait laconiquement, voulait qu'on lui répondît de même; c'était le vrai moyen de lui plaire.

Lorsque Zeli-kadeses fut seul, il ne put contenir sa joie : il était étonné du sort fortuné dont il jouissait, et de celui plus heureux encore que semblait lui promettre l'avenir. Il songea à ses parens, et se dit : Que ne sont-ils témoins de tout ce qui m'arrive! combien ils seraient satisfaits! Ah! mon père, vos pressentimens ne vous trompaient pas, ils se réalisent pour votre fils au-delà de vos espérances.

Il se promenait dans un des salons du palais en faisant ces réflexions, lorsque le bacha, qui sortait de chez l'empereur, vint à paraître; il fut au-devant de lui et lui témoigna sa reconnaissance avec les expressions les plus vives et les plus animées. — Je vous l'avais promis, dit le bacha, je vous ai tenu parole; demain vous serez installé près la sultane-mère : elle est d'un caractère un peu sévère; mais vous êtes jeune,

ajouta-t-il en souriant, vous n'êtes pas sans agrémens, et peut-être serez-vous assez heureux pour adoucir son caractère ; ces métamorphoses s'opèrent tous les jours. Au reste, c'est à vous à tirer parti des circonstances, à profiter des événemens. Tout en parlant, ils marchaient et sortirent du palais.

Le bacha lui dit : — Je vais parcourir la ville de Kaboul pour exécuter un ordre de l'empereur, vous viendrez avec moi : nous allons monter à cheval. — Ils partirent, et pendant le trajet le bacha faisait observer les embellissemens qui s'opéraient chaque jour dans cette grande cité. Les arts y fleurissaient, des monumens qui attestaient la gloire de la nation s'élevaient de toutes parts; le commerce, l'industrie prenaient chaque jour une nouvelle activité. Le seul reproche qu'on pouvait faire à Elaskir était son amour pour la guerre. On y recueille de la gloire; mais elle nuit à la prospérité des états, elle est le fléau de la population ; ensuite la victoire, semblable à la fortune, peut se lasser d'accorder ses faveurs à l'un, pour les prodiguer à l'autre. Un roi conquérant inspire de la crainte à ses voisins et n'en est point aimé ; on le ménage, parce qu'on le redoute; mais si par hasard il éprouve un revers, tout lui devient contraire, il ne trouve plus que des ennemis dans ceux qu'il

regardait comme ses alliés. Le bacha et notre héros continuèrent leur course ; le premier s'arrêta, examina ce qui se passait aux environs d'une grande place ; puis, s'avançant près d'une garde, il fit venir le chef, s'entretint avec lui à voix basse, et s'éloigna ensuite avec Zeli-kadeses. Ils furent bientôt de retour au palais. Le bacha descendit de cheval, fut rendre compte de sa mission à l'empereur. Avant de quitter notre héros, il lui dit : — Rendez-vous demain matin chez moi, et nous irons ensemble chez la sultane, l'empereur m'a chargé de vous y conduire. — *Zeli-kadeses* resta seul ; plusieurs grands personnages de la cour, qui le connaissaient déjà et qui savaient qu'il était protégé par le bacha, vinrent à passer ; ils s'approchèrent de lui et le félicitèrent sur le nouvel emploi que l'empereur venait de lui accorder. Il n'y a point de secrets à la cour, ou ils y sont très-mal gardés. La conversation fut une suite de ces propos oiseux, de ce remplissage qu'emploient ordinairement ceux qui veulent parler sans rien dire. Il resta quelque temps avec eux et rentra ensuite dans le palais.

Il attendit avec quelque impatience le lendemain : il avait bien eu l'occasion de voir la Sultane mère à la Cour, mais il n'avait jamais obtenu d'elle un mot ni un regard. Elle s'occu-

pait à thésauriser, à tourmenter ses esclaves ; tout ce qui l'entourait était, pour ainsi dire, soumis à un joug de fer. Dans sa jeunesse, elle avait eu des attraits, de la beauté ; le temps, qui ne respecte rien, les lui avait enlevés ; elle cherchait à dissimuler ses outrages et voulait encore fixer les regards ; elle devait donc l'attention qu'on lui conservait à son rang, les complimens à la fausseté des courtisans, et les hommages qu'on lui rendait étaient accordés non à l'admiration du présent, mais à cette vénération qu'inspire un antique monument, à cette opinion que de belles ruines vous donnent encore de ce qu'était l'édifice au temps passé.

L'empereur lui témoignait ces égards, cette déférence que l'on doit à sa mère ; cependant il y avait parfois quelques brouilleries entre eux ; il n'entendait pas, il ne voulait pas qu'elle eût aucune influence dans les affaires ; et lorsqu'elle voulait y prendre part, il fronçait le sourcil : c'était alors Jupiter faisant trembler l'Olympe et la terre ; tout rentrait dans l'ordre et attendait dans le silence que le maître des Dieux fît connaître sa volonté suprême.

On voit ce qu'était la sultane mère ; les frères, les sœurs d'Elaskir jouaient à-peu-près le même rôle ; le seul avantage que l'on pouvait trouver

auprès des membres de la famille impériale ; c'était d'être plus près de celui d'où découlaient toutes les grâces et toutes les faveurs.

Enfin il parut ce jour qui devait placer notre héros près de la sultane mère. Il se rendit à l'heure indiquée chez le Bacha, dont il reçut l'accueil le plus amical ; il lui donna l'assurance qu'il allait le mettre dans le bon chemin pour réussir auprès d'elle : c'était à lui à faire le reste par son intelligence et tous les moyens qu'il pourrait mettre en œuvre. Ils prirent une voiture de l'empereur, et ils furent bientôt rendus au palais de la sultane mère.

On annonça le Bacha : il suffit de le nommer pour qu'il fût introduit sur-le-champ ; c'était le confident de l'empereur, il n'en fallait pas davantage. Il parut avec notre héros devant la sultane, et fit connaître le sujet de sa visite, après tous les complimens d'usage. La dame l'avait écouté avec beaucoup d'attention ; dès qu'il eut nommé le héros, un regard plus expressif, très-scrutateur et très-prolongé, qu'elle accorda à Zéli-Kadeses, absorba toutes ses pensées. Le Bacha ayant fini son discours de présentation, la princesse répondit en minaudant, et, croyant paraître plus jeune, ne fut que ridicule. Elle dit que l'empereur lui avait parlé de la manière la plus avantageuse de Zéli-Ka-

deses ; qu'elle était persuadée que le portrait n'était pas flatté ; qu'elle l'acceptait avec plaisir des mains de son fils, et que, dès ce moment, il pouvait se regarder comme étant à son service. Notre héros s'inclina. — Je pense, ajouta-t-elle, que nous serons contents l'un de l'autre. Vos fonctions ne seront pas pénibles ni difficiles à remplir ; je vous accorderai toute ma confiance, persuadée que vous la mériterez : vous me débarrasserez de beaucoup de détails qui me sont fastidieux, et qui absorbent un temps que je puis mieux employer.

Notre héros protesta de son zèle, de son dévoûment, ajouta qu'il voulait se rendre digne des bontés de la sultane. Il y mit tant d'onction, un ton si doux, si sentimental, que la dame parut très-émue. Il ne parlait plus, qu'elle semblait l'écouter encore. Quand le feu prend à un vieux bâtiment, il fait en peu de temps de rapides progrès. — Voilà qui est terminé. Je vais au palais, près de l'empereur, dit la sultane ; ainsi, demain, vous entrerez en fonctions. Regardez-vous, dès aujourd'hui, comme le premier officier de ma maison ; je donnerai des ordres pour que vous soyez logé convenablement, et vous pourrez vous établir ici lorsque vous voudrez. — Il la remercia : l'expression de sa reconnaissance lui parut flatteuse ;

elle ne put s'empêcher de le témoigner dans des termes très-expressifs, qui prouvaient que déjà notre héros avait fait beaucoup de chemin auprès d'elle en peu de temps. Que sera-ce donc par la suite? Ils sortirent : le Bacha emmena avec lui Zéli-Kadeses. Nous verrons ce que cela deviendra.

CHAPITRE X.

Zeli-Kadeses entre en fonctions près de la sultane mère, et commence à jouer un grand rôle. — Il plaît : ce qui en arrive.

Zeli-Kadeses rentra le soir au palais de la sultane-mère, un esclave le conduisit dans l'appartement qui lui était destiné ; il n'y avait rien de recherché dans l'ameublement, rien de trop somptueux, mais il offrait quelque chose d'agréable à la vue, dans sa simplicité. L'esclave lui annonça qu'il serait constamment à ses ordres, et qu'il ne négligerait rien pour lui prouver son zèle et son attachement ; il lui dit, en outre, que la sultane avait donné l'ordre de le prévenir que le lendemain elle désirait qu'il se présentât devant elle à une heure qui lui fut indiquée ; et, lorsqu'il n'eut plus besoin de ses services, il se retira.

Dès qu'il fut seul, il s'abandonna à ses réflexions ; il ne vit rien dans l'avenir qui pût l'in-

quiéter, et se livra au sommeil en attendant que le lendemain vînt lui donner quelque éclaircissement sur le sort qui lui était réservé. Le jour parut, et notre héros vit entrer son esclave : il remplit près de lui ses fonctions avec un zèle, une activité, une intelligence qui prouvèrent à son nouveau maître ses talens et son adresse.

Lorsqu'il eut terminé sa toilette, il lui donna l'ordre de s'informer si la sultane était visible : il partit sur-le-champ, revint très-promptement lui annoncer qu'il allait être introduit. L'esclave le conduisit jusqu'à la première porte des appartemens, et une femme de la suite de la sultane le fit pénétrer dans l'intérieur. Il se trouva bientôt en présence de sa nouvelle patrone. Elle était assise négligemment sur un sopha, dans un costume élégant sans être trop recherché ; on y découvrait cependant quelques prétentions, et l'art remplaçait ce que le temps, qui ne respecte rien, avait traîtreusement fait disparaître.

Il salua profondément : la dame l'accueillit avec un sourire apprêté, qu'elle cherchait à rendre séduisant et qui pouvait lui nuire, parce que certaines rides délatrices trahissaient ce qu'elle voulait cacher ; ce qui paraissait gracieux, il y avait quarante ans, n'était plus que

l'art qui faisait grimacer la nature. Notre héros en fut enchanté, il ne voyait pas la chose telle qu'elle était, et ne pouvait soupçonner les intentions de la sultane, ni ses vues, encore moins les suites de ce premier entretien.

Elle lui répéta qu'il serait employé à faire exécuter ses ordres, à surveiller tout ce qui était relatif à l'administration intérieure et extérieure de son palais. Ses yeux en disaient beaucoup plus; mais notre héros ne connaissait pas encore leur langage, il prenait pour de la bienveillance et de l'intérêt ce qui était l'effet d'un autre sentiment beaucoup plus tendre et bien plus vif. Quoique la sultane mère ne fût pas novice dans l'art de filer une intrigue, et qu'elle eût une expérience consommée, elle ne voulait pas compromettre trop promptement sa dignité; peut-être, ce qui paraîtra extraordinaire, était-elle retenue par un reste de pudeur; enfin, quel que fût son motif, elle sut se contraindre; mais ses feux, ses désirs acquirent une nouvelle force et plus de vivacité.

Quelques jours se passèrent ainsi; la sultane-mère le faisait venir dès le matin, le questionnait, approuvait tout ce qu'il disait : il était aussi étonné que flatté de ses succès, et ne devinait pas le motif des louanges qu'on lui prodiguait. Pouvait-il soupçonner qu'il était

destiné à posséder les appas surannés de celle qui avait donné le jour au conquérant d'une partie de l'Indostan, à ces rois, à ces reines, à ces princesses qui gouvernaient ces belles contrées que fertilisent le Sirr, le Gange, le Sind et d'autres fleuves? Enfin ce feu, si long-temps concentré, fit explosion, et la sultane choisit une confidente parmi les esclaves qui étaient à son service.

Elle jeta les yeux sur celle dont la discrétion lui était connue. Un matin, à son lever, elle amena adroitement la conversation sur le nouvel officier de sa maison; elle en fit l'éloge: l'esclave, en femme adroite et clairvoyante, fut de son avis et renchérit encore sur sa maîtresse.

— « Ce jeune homme est très-bien, dit la sul-
» tane; il a une figure qui prévient en sa faveur,
» et je suis persuadée qu'il a déjà fixé les regards
» de plus d'une femme de la cour, peut être
» même n'y est-il pas insensible. » — Ce soupçon est injuste, répondit la confidente; il ne sort pas et ne paraît s'occuper que de son service auprès de vous. — Tâchez de le savoir adroitement, j'ai des raisons pour cela. — Ce sera très-facile, et dès demain je pourrai satisfaire madame. — Eh bien, rendez-moi un

compte fidèle, vous me ferez plaisir, je vous chargerai ensuite d'une autre commission, plus délicate. Si vous me servez avec zèle et discrétion, vous pouvez compter sur ma protection. —

L'esclave, enchantée et très-honorée d'un semblable message, prit des informations qui parurent satisfaisantes à la princesse, et l'honnête entremetteuse fut chargée de pressentir notre héros; on lui donna des avis sur la manière de s'y prendre.

Le lendemain elle se servit du prétexte d'entrer dans le cabinet de Zeli-kadeses, pour lui remettre un papier de la part de la sultane, et d'un air confidentiel elle lui dit : — Vous ne trouverez pas mauvais sans doute, seigneur, que je vous prévienne que la sultane-mère paraît très-satisfaite de vos services; elle parle de vous avec beaucoup d'intérêt et une prédilection marquée. Je suis persuadée qu'elle vous protégera auprès de l'empereur, son auguste fils. Pardonnez, si je vous entretiens de choses qui devraient m'être étrangères : mais comme la sultane m'honore d'une certaine confiance, j'ai pensé que vous apprendriez cela avec plaisir. —

Notre héros la remercia, l'assura de toute sa

reconnaissance, du respect et du dévoûment que lui inspiraient les bontés de la sultane-mère. ...

— Tenez, reprit la confidente, je ne crois pas me tromper, je parierais que la sultane a pour vous quelque chose de plus fort que l'amitié ; elle ne m'en a pas dit assez pour l'affirmer ; mais, lorsque vous êtes près d'elle, ses yeux s'arrêtent sur vous avec une sorte de complaisance, et je crois que, si vous vouliez vous en assurer vous-même, votre bonheur serait plus grand que vous ne pensez. — Qui, moi ? je n'oserais pas. — Que vous êtes enfant! Une femme, quel que soit son rang, est toujours flattée qu'on lui rende hommage ; et si elle paraît quelquefois se fâcher, cette colère n'est qu'une feinte. La sultane est plus âgée que vous, j'en conviens ; mais elle est encore très-bien, et n'est pas sans agrémens ; je puis vous dire encore qu'elle a de la fraîcheur et que beaucoup de nos femmes de la cour ne la valent pas. D'ailleurs, je vous le répète, son rang, sa protection, les preuves de son attachement doivent faire passer sur bien des choses, et je ne vois rien en elle qui puisse vous inspirer de l'éloignement : si elle avait de l'amitié, ... de l'attachement pour vous, seigneur, sachez-en profiter et payez-la de retour.... Au reste, tout ceci

n'est que conjecture, et je n'oserais en donner positivement l'assurance. —

Notre héros encore dans l'âge où le tempérament tient lieu d'amour et de la délicatesse du sentiment, poussé peut-être par l'ambition, fit l'éloge des beautés de la sultane-mère. Il n'en fallut pas davantage, la matrone l'encouragea, lui conseilla de saisir toutes les occasions qui se présenteraient pour lui dire quelque chose d'agréable. — Les femmes aiment à être flattée, lui dit-elle encore, ne négligez point cette précieuse ressource. Vous m'avez inspiré le plus vif intérêt, seigneur, pardonnez si je me sers de ces expressions, mais je n'en suis pas maîtresse; je m'estimerais très-heureuse de pouvoir vous être utile, en assurant votre bonheur et votre fortune. —

Elle quitta notre héros pour aller annoncer à la princesse le succès des démarches préparatoires qu'elle venait de faire, et ce qu'avaient produit ses discours sur le cœur du jeune et beau favori.

La sultane-mère, on le conçoit facilement, n'était pas sans inquiétude; elle attendait le retour de son ambassadrice avec une impatience que certaines velléités augmentaient encore.

Zeli-kadeses, de son côté, agité par diverses pensées, ne savait trop à quoi s'arrêter; il se

voyait à la veille d'être l'*Hippolyte d'une autre Phèdre*, mais il n'avait pas les scrupules du fils de l'amazone, il se promettait bien de profiter de l'occasion et de ne pas jouer le sot rôle de Joseph avec madame Putiphar.

Dès que la sultane mère vit près d'elle son mercure femelle, elle ne lui donna pas le temps de rendre compte de son amoureuse mission, et l'accabla de questions sans lui permettre de répondre. Quelle satisfaction n'éprouva-t-elle pas lorsqu'elle apprit *que le beau jeune homme* (ce furent les expressions de l'entremetteuse) avait été vivement ému, quoiqu'on ne lui eût cependant laissé qu'entrevoir la possibilité de l'existence des choses, sans trop l'assurer. — Jugez, madame, de ce qu'il éprouvera lorsque vous l'aurez assez enhardi pour qu'il ne puisse plus douter de son bonheur.

La sultane fut enchantée; elle eût déjà voulu en être aux préliminaires, et dit à sa confidente : — Mais comment faire pour l'amener là? — Comment, madame? croyez-vous qu'il soit assez novice pour ne pas s'apercevoir des dispositions favorables de vôtre cœur? Au reste, je crois qu'il sera convenable que je le voie encore une fois, pour savoir quel a été le résultat de ses réflexions. — Je suis de ton avis, répondit la sultane; car, quelle que soit la viva-

cité du sentiment qu'il m'a inspiré, je ne puis lui faire des avances trop marquées; et si je m'abandonne au penchant qui m'entraîne, encore faut-il que j'aie les honneurs de la défaite, et que, jusqu'à un certain point, il me fasse violence. — Nous ne savons pas trop si la sultane rougit en prononçant ces derniers mots, l'auteur kaboulais ne nous a pas paru assez intelligible; mais, pour l'honneur du sexe féminin, nous dirons qu'elle rougit... un peu; il ne faut pas d'exagération. Lorsque cette émotion de pudeur passagère fut dissipée, la sultane ajouta : — Il faut aller le trouver, et d'après cette entrevue je saurai le parti que je dois prendre. —

La confidente, qui était digne par ses talens et son adresse de seconder les projets de son auguste maîtresse et de servir ses plaisirs, se rendit le lendemain dès le matin dans le cabinet de notre héros, et sans préambule elle entama ainsi la conversation : — Je suis persuadée, seigneur, que notre entretien d'hier vous a fait faire bien des réflexions, et il n'y a rien d'étonnant à cela. Vous pouvez me parler franchement; je n'abuserai pas de votre confiance, et vous ne sauriez mieux la placer. — Il hésitait, il balbutiait quelques mots insignifians, et pour l'enhardir elle ajouta : — Vous craignez peut-être que je ne vienne ici pour

connaître vos secrets et pour en faire usage contre vous? je suis incapable de ce procédé infâme, plus tard vous rendrez justice à la pureté de mes intentions. Pour vous mettre à même de me juger, je ne crains pas de vous annoncer que la sultane vous veut plus de bien que vous ne pensez, et que vous seriez un maladroit, passez-moi cette expression, si vous ne profitiez pas de la première occasion qui se présentera pour avancer vos affaires. Quoiqu'elle ne m'ait pas parlé trop ouvertement, elle m'en a dit assez pour que vous n'ayez à redouter d'autres observations, à vaincre d'autre résistance, que celles que fait ordinairement une femme lorsqu'elle ne veut pas avouer qu'elle a du plaisir à se rendre.

Notre héros, aussi courageux que le chevalier Robert, lors même qu'il eût été obligé de *fermer les yeux et de se boucher le nez,* notre héros craignait cependant de faire un pas de clerc. Enfin rassuré par l'honnête duègne, il lui dit : — Si je m'aperçois que la sultane me témoigne plus de bienveillance, la première fois que je la verrai, je saurai profiter du moment.

Nous épargnons à nos lecteurs quelques détails oiseux sur le compte qui fut rendu à la sultane, afin d'arriver plus promptement au dénoûment qu'ils prévoyent déjà. L'historien

kaboulais s'abandonne à des digressions, à des réflexions qui n'offriraient aucun intérêt à nos lecteurs; il a d'ailleurs une opinion si singulière de la vertu des femmes, que si nous donnions la traduction littérale de ces différens passages, nous pourrions mécontenter cette portion si intéressante de la société, pour laquelle nous faisons profession d'avoir autant de respect que d'admiration. Nous nous garderons bien de juger les françaises d'après les dames de l'empire de Kaboul : nous supprimons donc ce qui serait entaché de calomnie, ou de méchanceté contre le sexe, et nous prévenons une fois pour toutes, que nous ne nous écarterons pas de cette marche que nous adoptons sans restriction.

CHAPITRE XI.

Les scrupules et les craintes de la sultane mère s'évanouissent. — Elle désire, et veut se satisfaire. — Comment s'y prendra-t-elle ? — C'est ce que nous allons voir.

L'ENTRETIEN que la sultane-mère venait d'avoir avec son honnête et fidèle agente, la décida à prendre le parti que lui dictait son cœur; et le lendemain dès le maitn, elle fit dire à Zéli-kadeses de venir dans son appartement : il y courut. La confidente était là. Elle fit un signe qui lui indiquait qu'il pouvait tout oser; puis en personne discrète et bien apprise, qui sait qu'un tiers est toujours incommode, elle disparut.

La sultane avait accueilli notre héros à son arrivée par un sourire plus que gracieux, elle était dans un négligé galant et presque voluptueux. Elle lui dit de s'asseoir à une table placée près d'un sopha (on voit que le champ

de bataille était préparé), puis elle ajouta qu'il allait écrire sous sa dictée. La sultane se plaça derrière lui et commença l'épître. Elle semblait chercher ses expressions, ses yeux étaient fixés sur une glace qui se trouvait en face et dans laquelle elle pouvait voir tout à son aise la figure de l'intéressant jeune homme. Elle appuya, comme par distraction, sa main sur son épaule, et baissant ensuite la tête pour lire ce qu'il écrivait, elle laissa glisser sur le papier sa main, qui effleura, en passant, la joue de l'écrivain, et lui demanda quel mot il venait de tracer. Notre héros s'empressa de la satisfaire, et l'audacieux imprima de suite un baiser sur cette main jadis potelée. La sultane la retira d'un air mi-sérieux, en ajoutant :—Que faites-vous donc là?—Ah! madame, pardonnez, répliqua l'entreprenant secrétaire, je n'ai pu voir près de moi un objet aussi séduisant sans lui rendre hommage. Puis-je espérer que ma témérité ne me nuira pas auprès de vous? je serais désespéré, si elle me faisait perdre vos bonnes grâces et votre bienveillance. — Rassurez-vous, répondit la très-compatissante sultane, en souriant, seulement une autre fois soyez plus sage, ou je me fâcherai.

Elle prit place ensuite sur le sopha, ses yeux

étaient arrêtés sur le séduisant jeune homme ; ils exprimaient des désirs qu'on brûlait de satisfaire : ce silence était bien expressif ; le bel Adonis le comprenait ; mais comme elle craignait qu'il ne fût trop timide et qu'il n'osât lui *manquer de respect*, elle sut trouver le moyen de le mettre à son aise, et d'assurer le dénoûment de l'aventure comme elle le souhaitait.

Elle rompit le silence et lui demanda la lecture de ce qu'il avait écrit ; et lorsqu'il eut exécuté cet ordre, elle lui donna, en riant, un petit coup sur la joue, en ajoutant : — C'est pour vous punir de votre faute.

— Un semblable châtiment est une faveur, reprit notre héros, qui commençait à s'enflammer, et je voudrais me rendre coupable à chaque instant pour jouir d'un pareil bonheur. — Pure galanterie, répliqua la sultane, qui n'était pas fâchée de la tournure que prenaient les choses ; je vois que si j'étais assez bonne pour prêter l'oreille à vos discours, vous iriez peut-être plus loin que je ne voudrois. — Ah ! madame, croyez que mon respect...... — C'est bon, c'est bon, j'espère que vous n'oublierez pas celui que vous me devez, et elle lui tendit la main. — Il se crut autorisé à la presser de ses lèvres. — Encore ! dit la Vénus grand-maman, avec une certaine émotion, en se laissant aller sur le

sopha..... Notre héros, qui crut devoir jouer son rôle, tomba à ses genoux : elle fit un mouvement pour l'obliger à se lever; les deux figures très-rapprochées se touchèrent, un baiser fut donné, on ne le rendit pas, l'assaillant fit un *bis*. — Finissez, dit la dame, d'une voix entrecoupée, on pourrait venir. — Ces mots l'enhardirent, il devint plus entreprenant, il risqua un geste auquel on ne s'opposa pas, il poussa sa pointe, ses mains s'égarèrent... — O ciel ! que faites-vous ? si on nous surprenait... Finissez... Mon ami. — Ce mot, plus que sentimental, annonce que le désir est le seul mouvement qui agite le cœur de la dame. De nouveaux baisers sont donnés et rendus. Tout devient la proie du fougueux, du fortuné Zélikadeses. Il pénètre dans le sanctuaire impérial... il.....

Mais la vertu, qu'on nomme bienséance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.

Nous ne dirons pas qu'il triompha des obstacles, on nous accuserait d'imposture ; mais sa victoire fut aussi complètè qu'elle pouvait l'être.

Quand le moment d'ivresse fut passé, on fit quelques grimaces pour singer la pudeur; c'est dans l'ordre : et notre héros, pour faire oublier sa faute, se rendit encore coupable. La sultane, en femme expérimentée, sentit que la colère

n'était plus de saison, qu'elle ne pouvait plus faire la prude; elle partagea dans toute leur étendue les transports de son partenaire. Jugez, lecteurs, ce qu'était la sultane quarante ans plus tôt!

En reprenant haleine, la douce familiarité fut de la partie; notre héros parla de son bonheur, on lui promit qu'il se renouvellerait le plus souvent possible. La sultane sonna et chacun se disposa à reprendre son rôle. La confidente parut : la dame lui fit un signe d'intelligence, le fortuné jeune homme en fit un autre, et la duègne comprit facilement que tout le monde était content. Notre héros, en homme bien appris, sortit. — J'aurai quelques ordres à vous donner, lui dit son amante. — Je vais les attendre, Madame. — Et il les laissa seules.

La sultane s'empressa de rendre compte de son bonheur à celle qui l'avait préparé; elle s'appesantit sur les détails et termina en disant : — Il est impossible de montrer plus d'amour et de mieux le prouver. — Comme il faut toujours qu'il y ait un peu de flatterie, la confidente ajouta : — Vous ne devez point en être surprise, Madame, vous possédez tout ce qu'il faut pour inspirer les plus tendres sentimens. — Il fut ensuite question des moyens à employer pour se voir librement lorsque la sultane le

désirerait, et des précautions à prendre pour que cette intrigue amoureuse ne fût pas connue.

La confidente fut chargée exclusivement de tous ces détails importans, d'introduire le jour et même plus tard *le bien-aimé*, ensuite de veiller à ce que les curieux et les indiscrets ne pussent se douter de la vérité. L'appétit vient en mangeant, dit aussi un proverbe kaboulais : la sultane, qui se trouvait au mieux de l'aventure, sans consulter les forces de son bien-aimé, qu'elle croyait pour le moins un Hercule, voulut consacrer à de nouveaux plaisirs les momens que la chaste Diane accordait à Endymion. La duègne fut de son avis, elle reçut la commission honorable de faire tous les actes préparatoires, et d'annoncer à notre héros qu'elle voulait lui parler.

Il ne se fit pas attendre, et dès qu'il fut dans l'appartement qui naguères avait été le théâtre de leurs amoureux ébats, la sultane, qui n'avait plus à garder ces ménagemens qui donnent plus d'attrait au plaisir, l'accabla des plus vives caresses, et notre héros, devenu très-familier, y répondit de son mieux.

La conversation se ressentit de la disposition des esprits; les mots de bonheur, de volupté, de constance, furent échangés de part et d'autre, et des baisers nombreux interrompirent seuls

ce libidineux colloque. La sultane, en donnant à son vainqueur le titre de bien-aimé, lui annonça qu'ils passeraient la nuit ensemble ; que rien ne pourrait s'opposer à leurs plaisirs, ni les gêner, et qu'il partageait sans doute ses désirs et ses feux. Il répondit galamment qu'il allait maudire la longueur du jour. On lui sut un gré infini de ce témoignage d'amour, et la sultane tirant un diamant de l'un de ses doigts, le mit elle-même à celui de l'heureux mortel qui devait bientôt jouir de l'honneur suprême et de la félicité plus grande encore de partager sa couche. Cette générosité était d'autant plus extraordinaire, observe l'historien kaboulais, que la sultane était connue pour être très-avare ; mais l'amour opère bien des métamorphoses.

Notre héros, enchanté, reconnaissant, imprima un baiser sur la main de son auguste maîtresse et lui prodigua tous ces lieux-communs, ces fadeurs, que l'on débite en pareille circonstance. La dame trouvait cela de bon aloi, et, s'aveuglant elle-même, il lui semblait tout naturel d'être adorée.

Elle devait se rendre au palais impérial, ses femmes allaient entrer pour l'aider à sa toilette, elle en prévint le bien-aimé ; il la quitta après avoir reçu la promesse qu'on le reverrait avant de partir, et l'amoureuse douairière s'occupa

ensuite de décorer ses antiques appas d'ornemens empruntés.

A peine fut-il dans son appartement, la confidente, qui sans doute en avait reçu l'ordre, vint le trouver; elle ne lui donna pas le temps de parler, et le félicita sur son bonheur. — Vous voyez bien, seigneur, lui dit-elle, que je ne vous trompais pas en vous conseillant de profiter de l'occasion lorsqu'elle se présenterait. Je ne crains pas de vous en faire l'aveu dans ce moment; je connaissais à-peu-près les dispositions de la sultane en votre faveur, et je suis enchantée de cette bonne fortune. L'amour vous conduira aux honneurs. La sultane est très-éprise de vous, ou pour mieux dire, elle en est folle; il ne m'est pas permis d'en douter. —

Zeli-kadeses était dans l'enthousiasme, l'espoir de parvenir et l'ambition qui le tourmentait lui fascinaient les yeux; si la dame n'avait plus la fraîcheur de la jeunesse et qu'il existât des traces un peu trop visibles de l'usage fréquent qu'elle avait fait de ses attraits, au moins il n'y avait rien de repoussant; c'étaient encore des ruines passables; et quoiqu'on pût s'écrier, *ô altitudo !* lorsqu'on en parcourait certaine partie, la sultane, qui pouvait passer pour une professe dans l'art des voluptés, faisait oublier

les reproches qu'on pouvait adresser au temps, par tous ces préludes, ces raffinemens connus des prêtresses de Vénus. On sait d'ailleurs que, dans l'Orient, cette science a acquis un degré de perfection qui n'est pas venu encore jusqu'à nous.

La confidente était toujours là; elle lui parla de la nuit qui lui était réservée, puis ajouta : — Vous verrez bientôt, seigneur, que la sultane a du crédit près de l'empereur, et je suis persuadée qu'elle vous mènera loin. — Elle allait continuer, lorsque la sultane fit demander son ami, disons mieux, son amant. Il se rendit près d'elle, et la trouva plus parée que de coutume: elle voulait plaire. Il lui fit des complimens. — Ah! voilà bien les amans! toujours de l'exagération. — Il est inutile de répéter qu'il y eut quelques tendres caresses faites et rendues, le lecteur le devine aisément. — Je ne dînerai pas au palais, dit la dame; je rentrerai de bonne heure et nous souperons ensemble, *mon ami*, j'espère que vous ne refuserez pas cette invitation. — Ah! madame, elle comble tous mes vœux, et ajoute à mon bonheur.—Croyez que je le partage. Si vous avez affaire, sortez; mais soyez ici avant la fin du jour; le temps va me paraître bien long loin de vous, et l'espérance de vous

retrouver ici à mon arrivée me rendra l'absence plus supportable. —

On conviendra que la dame n'ignorait pas comment on enflamme un jeune homme dont on veut tirer un grand parti quelques heures plus tard. Notre héros promit tout ce qu'on voulut; il avança même qu'il resterait au palais. — Eh bien, commandez, ordonnez pendant mon absence. Elle sonna la confidente.— Vous aurez soin que rien ne manque ici : que les ordres qu'on vous donnera soient promptement exécutés; je compte sur votre exactitude et votre zèle. — La dame n'oubliait pas que le bien-aimé aurait besoin de toutes ses forces. La voiture l'attendait, elle partit. Dès que Zelikadeses fut seul, il se laissa tomber sur le sopha, et se mettant à son aise, il prit les airs du maître. La duègne était là. — Vous voilà en pied, seigneur, lui dit-elle; vous avez fait en peu de temps bien des progrès sur l'esprit de la sultane, il faut qu'elle soit folle de vous, je vous le répète, car elle n'est pas facile à conduire; mais l'amour rapproche les distances, confond les rangs, applanit toutes les difficultés; ne perdez pas une si belle occasion. — Notre homme, qui n'était pas novice dans l'art de la dissimulation, il en avait déjà pris

quelques leçons à la cour, répondit : — L'intérêt est pour rien dans mon attachement pour la sultane, je l'aime sincèrement; et je n'ai qu'un désir, c'est de lui plaire. — Il savait très-bien que ses moindres paroles seraient fidèlement rapportées à son amante, et il agissait en conséquence. La confidente resta près de lui, leur conversation ne tarit pas, la sultane mère en fut toujours le sujet. Notre héros parcourut les appartemens du palais, il attendit ainsi le retour de l'enchanteresse.

Les heures s'écoulaient : enfin les portes du palais s'ouvrirent avec fracas ; une voiture entra dans la cour avec la rapidité de l'éclair ; les chevaux brûlaient le pavé, pour répondre à l'impatience de leur ardente maîtresse ; et la sultane, plus légère que le zéphir, oubliant son demi-siècle, monta l'escalier sur les aîles de l'amour et de l'espérance. Elle fut bientôt près du bien-aimé, et lui dit : — C'est charmant d'être resté ici : vous vous êtes ennuyé ? — Non, madame ; je songeais à vous. — La confidente, en personne discrète, allait sortir ; on l'arrêta : — Faites venir mes femmes, je vais quitter tous ces atours ; et vous, mon ami, sortez un moment : il faut garder un peu le *decorum* ; vous rentrerez bientôt pour ne plus me quitter. — Il passa dans un autre appartement ; les femmes arrivè-

rent : un négligé simple, mais galant, formé par une tunique qui s'ouvrait à volonté, eut bientôt remplacé la grande parure. La sultane pétillait d'impatience ; les femmes furent accusées de maladresse, de lenteur : elles disparurent enfin, et la sultane alla chercher son amant. Elle était, comme on sait, en habit de combat. La confidente, qui était restée au déshabillé, reçut l'ordre d'annoncer que madame souperait dans son appartement, et qu'elle ne recevrait personne ; elle fut chargée seule du service auprès des deux amans. Cette faveur singulière fut l'objet des remercîmens de la duègne, à laquelle on observa qu'elle devait devenir muette, tout voir, tout entendre et se taire. Nous verrons, par la suite, comme elle tint parole. Ensuite elle sortit.

Nous ne pouvons nous dispenser d'annoncer à nos lecteurs que, la langue kaboulaise étant plus concise et plus énergique que la langue française, il y a des tournures de phrases, des expressions que nous n'avons pas rendues, ou que nous avons été obligés d'adoucir, afin de ne pas blesser les oreilles trop chastes qui s'effarouchent d'un rien. Voilà pour les consciences timorées ; quant à ceux qui aiment assez qu'on leur dise : un chat est un chat, nous leur supposons assez d'intelligence pour entendre à

demi-mot, et suppléeront à ce qui nous manque. Ils trouveront dans cette explication franche et loyale une réponse à toutes les objections; tranquilles sur ce point essentiel, nous allons continuer à leur offrir les aventures de notre héros.

CHAPITRE XII.

Entretien des deux amans. — Souper. — Doux préludes, avant-coureurs de momens plus doux encore. — La nuit vient. Moyens employés pour qu'elle s'écoule plus rapidement et chasser l'ennui. — Détails assez intéressans, si l'on veut.

Nos deux tourtereaux restèrent seuls : la conversation changea, elle devint plus animée ; et si quelque curieux eût écouté à la porte, il eût remarqué que les silences qui se faisaient de temps en temps ne se passaient pas dans l'oisiveté. Un examen détaillé de ce qui devait être abandonné plus tard à notre héros occupa ses loisirs, et pour trancher le mot, on *pelota* en attendant partie.

Par distraction, la sultane parla un peu de la Cour : l'empereur avait paru nébuleux ; il y avait eu conseil. — Au reste, ajouta-t-elle, j'avais bien, de mon côté, de quoi m'occuper, et je soupirais après le moment qui me rapprocherait *de toi*, mon ange ! — Le bien-aimé répondit sur

le même ton ; et, tout en jasant, ses mains voyageaient. Le feu prit aux poudres : il voulut pousser les choses plus loin ; mais la sultane, en femme expérimentée, songeait à l'avenir, et dit au *maraudeur* : — Mon ami, il faut savoir commander à tes désirs ; je les partage, mais songe que les plaisirs sont plus vifs et mieux sentis après quelques heures d'attente. — Ces réflexions annoncent une femme qui avait approfondi la matière qu'elle voulait traiter, et qui savait se pénétrer de son sujet. Le pétulant jeune homme ne voulait pas se rendre à ces raisons ; la sultane l'exigea, et il fut convenu que tout serait réservé pour la nuit.

— Me seras-tu toujours fidèle, mon ange ? dit la sultane avec un petit air qu'elle voulait rendre enfantin. — Pouvez-vous en douter : que ne ferai-je pas pour conserver un bonheur inespéré ? fut la réponse de l'amant. — Tu es jeune, mon ami ; tu seras entouré de séductions ; tu verras à la Cour, ici même, dans la société, beaucoup de femmes qui te feront oublier tes sermens. Ces craintes naissent de l'amour que j'ai pour toi : puisses-tu me prouver que je suis dans l'erreur ! — C'est à moi, madame, à connaître ces frayeurs ; combien mon sort ferait d'envieux et de jaloux, s'il était connu ! et que n'ai-je pas à redouter ? — Il se dit

encore beaucoup de choses dont nous ferons grâce à nos lecteurs : on sait que les amans sont très-verbeux.

L'heure du souper arriva : ils se mirent à table. La chère fut délicieuse ; les mets les plus délicats, les meilleurs vins, tout fut prodigué pour alimenter, augmenter le feu qui circulait déjà dans les veines du couple amoureux.

La confidente était là qui servait : on ne pouvait lui faire un mystère de rien ; d'ailleurs elle avait de bons yeux. La conversation était parfois très-vive ; elle répondait aux diverses questions qu'on lui faisait, en ajoutant toujours quelque chose de flatteur pour la sultane et pour l'amant.

La dame, dont les promesses ne vidaient pas le coffre-fort, donna l'espoir à la confidente qu'elle serait généreusement récompensée, et notre héros, de son côté, ajouta qu'il saurait reconnaître les attentions et les complaisances qu'on auroit pour lui. Le café, dont l'*arôme* flattait agréablement l'odorat, les liqueurs les plus fines et les plus suaves terminèrent le repas. On quitta la table.

Les tendres confidences, les doux épanchemens, tous ces riens qui ont tant de prix en pareille circonstance, furent épuisés et succédèrent aux plaisirs que l'on devait à Comus.

La sultane qui, depuis long-temps, passait les nuits dans la solitude, se promettait bien de se dédommager d'une abstinence forcée ; il eût été cruel pour elle d'être trompée dans ses espérances.

L'opinion qu'elle avait déjà conçue de notre héros, d'après ses *faits et gestes*, la tranquillisait; elle avait d'ailleurs pardevers elle toutes les ressources *de l'art*, et comptait bien en outre tirer parti du voluptueux contact de ses charmes, qui, quoique portant l'empreinte d'une date un peu reculée, lui paraissaient encore susceptibles de fixer l'attention d'un jeune homme dans la vigueur de l'âge. La dame, comme on le voit, raisonnait, calculait ses jouissances. Ils étaient assis sur ce sopha dont la solidité avait déjà été mise à l'épreuve, l'amant pressait dans sa main celle de la douairière, dont les yeux étincelans, le teint animé, et l'agitation, annonçaient les désirs; des appas qui paraissaient à leur place, grâce aux auxiliaires qui les soutenaient, soulevaient le léger tissu qui les dérobait aux regards de l'heureux *larron*, dont ils devaient bientôt être la proie. Les deux têtes assez rapprochées pour que le soufle des deux amans pût se confondre, permettaient à notre héros de respirer l'haleine de la sultane, et le parfum qu'elle exhalait annonçait que ceux

de l'orient neutralisaient un air moins balzamique ; sans cette sage précaution notre amant n'aurait pu dire comme la vieille dont parle *Phèdre* le fabuliste :

> *O suavis anima ! quale in te dicam bonum*
> *Ante hac fuisse, tales quum sint reliquiæ.*

Mais la sultane était, comme on dit, sous les armes ; les cosmétiques, les astringens, avaient été prodigués, et les brèches du corps de la place ne devaient plus paraître que des passages ordinaires.

Le jour avait fini, la nuit allait couvrir entièrement l'Univers de ses ombres ; ce sont les momens favorables aux mystères amoureux. La confidente parut armée d'une bougie ; la sultane se leva, donna un baiser à son vainqueur, et lui dit : Dans un instant vous viendrez me rejoindre ; ensuite elle disparut. Elle ne voulait pas qu'il fût témoin de son déharnachement ! Que de choses empruntées une vieille coquette dépose sur sa toilette avant de se hisser dans son lit ! La sultane cacha sous une jolie coiffure de nuit l'albâtre de sa chevelure ; des ablutions eurent lieu, ensuite

> Entre deux draps que la Frise a tissus
> On vit tomber notre antique Vénus !

Puis elle donna l'ordre d'introduire le bien-

aimé lorsque les rideaux eurent été tirés avec soin. Il entra, et une voix que l'on adoucit fit entendre ces mots : — « Viens, mon ami, je t'attends. » — La duègne offrit ses services : il n'en eut pas besoin, en deux minutes il fut auprès de sa dulcinée. Les bougies furent éteintes, une veilleuse solitaire éclaira l'appartement de sa lueur pâle et tremblante, la femme de chambre sortit, et les deux combattans restèrent seuls sur le champ de bataille.

Nous n'essayerons point d'offrir à nos lecteurs le détail de ces tendres escarmouches, il faudrait, pour y parvenir, la plume du seigneur *Pietro Aretino*, et la lame de notre canif n'est pas d'une trempe assez fine pour que nous taillions la nôtre sur ce modèle. Qu'ils donnent l'essor à leur imagination, ils auront, ainsi que nous, un vaste champ à parcourir. Il y a d'ailleurs dans le manuscrit kaboulais une lacune que nous ne voulons pas nous permettre de remplir. Nous reviendrons à nos deux acteurs lorsque le jour paraîtra, et nous les remettrons en scène.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire une réflexion. Notre héros justifiait parfaitement les heureux pressentimens de M. le comte de la Rousque-Taillade, son très-honoré père ; et s'il eût pu se douter que son fils était déjà parvenu à un tel degré de faveur dans le vaste em-

pire des Afghans, comme son amour-propre eût été flatté! avec quel orgueil, quelle emphase, il l'eût annoncé à tous ces seigneurs qui venaient dans son château! comme il eût amplifié, augmenté le bonheur, la fortune dont jouissait le marquis! que de gasconnades eussent reçu le jour! quelle perte pour le pays et pour ses habitans! que de pensées ingénieuses sont restées ensevelies dans le néant! Mais à quoi bon plaindre messieurs les Gascons, ils sont déjà assez riches de leur propre fond, ce vœu nous est arraché par l'amour que nous leur portons et le noble usage qu'ils savent faire de leur génie et de leurs talens.

CHAPITRE XIII.

Le jour paraît. — Réveil. — Espérances trompées. — On cherche, on ne trouve rien. — On ne veut pas pousser plus loin les découvertes. — Lever. — Confidences. — Toilette.

L'Aurore avait paru, le soleil brillait depuis long-temps sur l'horizon, et nos deux amans goûtaient encore les douceurs du sommeil; il est vrai qu'ils s'étaient livrés à des exercices assez violens et souvent répétés. La sultane n'avait permis à son bien-aimé de se reposer que lorsqu'elle avait vu, ou pour parler catégoriquement, éprouvé qu'il n'était plus possible d'en tirer parti : car

L'esprit s'use à limer
Plus qu'à rimer!

Chastes nymphes du Permesse, il serait digne de vous de m'inspirer un épithalame dans le style harmonieux et libidino-pindarique, qui caractérise cette ode fameuse qui a conduit à

l'immortalité l'ingénieux auteur de la *Métromanie*, tout en lui fermant les portes de l'Académie. Sans cela comment célébrer l'union du couple séduisant dont ma plume retrace les amours? Vous vous taisez, muses, filles de Jupiter; vous êtes muettes. Eh bien! je vous imiterai. Je dirai seulement que la sultane-mère, *plus lassata quàm satiata*, fit un mouvement qui réveilla le bel Adonis. Il ouvrit les yeux. Un baiser fut l'avant-coureur du bonjour qui vint frapper son oreille: il rendit l'un et l'autre, le premier *andante*, ce qui ne parut pas être tout-à-fait du goût de la dame. Au reste, on n'est pas de fer: Sa main s'égara comme par distraction et fut chercher la pièce principale du procès; mais hélas! ce n'était plus qu'une ombre. Pour que cela fasse image et rende la comparaison plus frappante, empruntons à Racine ce que Théramène dit des coursiers d'Hippolyte:

. . . . Et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

La sultane reconnut que ce serait vouloir ressusciter un mort; et comme elle n'avait pas le don des miracles et qu'elle eût prononcé en vain le *Surge et ambula* de l'Écriture, elle fut obligée de s'en tenir à un bonjour verbal. Il lui

restait bien encore à mettre en usage la grande ressource du magnétisme; car la doctrine de Mesmer a pénétré jusques à Kaboul; mais comme le grand jour éclairait l'appartement et qu'il ne lui aurait pas été favorable, sur-tout avec une physionomie du lendemain; d'ailleurs la nuit avait peut-être dissipé bien des illusions dans l'esprit du jeune homme, le tact du moment n'aurait pu les faire revivre; car on a souvent les yeux au bout des doigts. Craignant en outre un *long feu* déshonorant pour tous les deux, elle prit sagement, quoique à regret, le parti de ne pas pousser plus loin ses découvertes.

On voit que nous cherchons tous les moyens d'éviter l'emploi des expressions *graveleuses*, afin de ne pas blesser les oreilles pudibondes. Il n'y a rien de beau comme la décence. D'ailleurs, nous n'écrivons pas l'histoire de la *Bourbonnaise*, c'est ce qui nous fait prendre le parti de tout gazer.

Quelques gens mal-intentionnés, quelques critiques humoristes diront que notre gaze est trop transparente; à cela nous répondrons que ce n'est pas nous qu'il faut accuser, mais la vivacité du reflet. Au reste, pour tout concilier, nous cacherons ce qu'il ne sera pas possible de publier, afin de laisser nos deux héros

jouir paisiblement *des plaisirs du vice et des honneurs de la vertu.* Et qu'on vienne dire ensuite que nous n'avons pas de charité ! Pour prouver à nos détracteurs que c'est notre qualité dominante, nous allons continuer l'histoire de notre héros.

La sultane renonça donc à faire de nouvelles tentatives pour réveiller les sens et rallumer les feux amortis de son amant : il avait fait preuve d'un rare talent pendant la nuit ; il venait encore de chercher à seconder les intentions de l'insatiable Douairière qui, reconnaissant, après un mûr examen, la nullité de ses moyens, fit entendre ces mots : — Mon ami, il faut te lever et passer dans le cabinet, pour que je sois moi-même en état de paraître. — Il ne se le fit pas dire deux fois, et, sa toilette terminée, il sortit.

La confidente parut, s'approcha du lit et demanda comment on avait passé la nuit. — Très-bien. — Êtes-vous satisfaite ? — Oui, le bien-aimé a été charmant ; je dois te faire cette confidence, et je puis, sans craindre, lui laisser la bride sur le cou. Il ne me fera pas d'infidélités ; il ne pourrait aller offrir ailleurs le superflu, car je lui défierais de fournir ici le nécessaire. Je n'ai pas intention de l'épuiser ;

mais j'aurai soin de me mettre ainsi à l'abri de toute inquiétude. — Après cet intéressant dialogue, la sultane sortit du lit, fit une petite revue épuratoire, mit du blanc, du rouge : que ne mit-elle pas pour se *recrépir* un peu ! lorsqu'elle fut en état de supporter un examen et de braver un coup d'œil, la duègne fit rentrer le jeune homme, et reçut l'ordre d'apporter un déjeuner réparateur.

CHAPITRE XIV.

Déjeuner, entretien, visite. — La sultane fait connaître ses intentions à notre héros. — Nouveaux détails. — L'intrigue amoureuse est découverte. Comment et par qui.

Lorsque tout fut prêt et que le déjeuner fut servi, le bel ami parut. Il entra sans façon; l'étiquette était bannie : il était de la maison et même de la famille. La sultane mère, à demi couchée sur une chaise longue, lui dit dès qu'elle l'aperçut : —Viens, mon ange, viens t'asseoir à mes côtés, et me répéter que tu partages tout l'amour que tu m'as inspiré et dont tu m'as donné des preuves si touchantes.— Un sourire langoureux accompagna ces mots; elle ajouta : — Quelle ardeur, mon ami! quels feux! puissent-ils ne jamais s'éteindre! — Il répondit sur le même ton, et l'on s'occupa du déjeuner. Notre héros en fit largement les honneurs. On ne s'en étonnera pas : il avait eu à soutenir une lutte vigoureuse. Nous n'entrerons pas

dans de nouveaux détails sur ce qui fut fait et dit; nos deux acteurs sont suffisamment connus pour que l'on se doute de quel genre fut leur entretien et les distractions qui suivirent. Un esclave se fit entendre dans l'antichambre; la duègne y courut, et vint annoncer la sultane Fatimé, fille de la sultane mère, qui venait lui rendre visite.

Le nouveau beau-père s'éclipsa; on fit disparaître tout ce qui pouvait annoncer un tête-à-tête, et Fatimé parut. Elle était la digne fille de sa mère. Comme cette entrevue n'offrirait rien d'intéressant à nos lecteurs, et qu'elle nous distrairait du sujet principal, nous laisserons la mère et la fille jaser ensemble, et nous entrerons, avec la duègne, dans le cabinet où s'était réfugié notre héros. — Vous auriez peut-être besoin de repos, seigneur, dit la très-compâtissante dame; vous avez veillé cette nuit, la sultane m'en a dit quelque chose; elle est enchantée, et vous devez vous estimer très-heureux, car je puis vous assurer que vous êtes le seul qui jouissiez d'un si grand bonheur. — Je sais l'apprécier : et l'amour le plus vif, l'attachement le plus sincère, me semblent encore trop peu de chose pour y répondre. — Vous aurez bientôt des preuves de l'attachement de la Sultane. — Que voulait donc la sultane

Fatimé? — Rendre une visite. Il était bien temps de vous faire sortir : si elle vous eût vu déjeuner avec sa mère, elle en eût, sans doute, tiré quelques conséquences, et il faut que votre intimité reste secrète ; car, si l'empereur en était instruit, il ne serait peut-être pas content. Cependant la sultane est maîtresse de ses actions. — Il pourrait m'en vouloir. — Je ne le crois pas : il vaut mieux cependant y mettre du mystère. —

La visite de Fatimé ne fut pas très-longue ; bientôt la tendre amante vint chercher son favori, et mit fin à l'entretien commencé avec la duègne. Dès qu'il fut rentré dans l'appartement, elle prit place sur le sopha, et le faisant asseoir à ses côtés, elle lui dit : — Il est bon, mon ami, que je te prévienne de mes intentions : dès ce moment tu m'appartiens et je suis à toi; je te devrai des plaisirs qui depuis long-temps m'étaient inconnus, et tu me feras oublier les chagrins et les contrariétés que j'éprouve quelquefois : car ne va pas t'imaginer que le haut rang où je suis placée, que les honneurs qu'on me rend donnent le bonheur. Je jouis de tous les dons, de toutes les faveurs de la fortune ; mais qui peut répondre de ses caprices ? — Ah ! madame, qu'avez-vous à redouter? L'empire kaboulais est établi sur des

bases trop solides pour que ces craintes se réalisent jamais.

— Je le pense de même; mais, quoi qu'il en soit, je prendrai les précautions nécessaires pour me mettre à l'abri de toutes les inquiétudes et commander à l'avenir. Tu vois que je t'ouvre mon âme toute entière : la plus grande intimité doit maintenant exister entre nous, et je n'aurai rien de caché pour toi. Ecoute-moi : tu seras ici un autre moi-même ; je veux qu'on t'obéisse en tout, et je donnerai mes ordres en conséquence.

Nous ferons renaître, le plus souvent quil sera possible, ces momens heureux, ces délices de la nuit qui vient de s'écouler, et dont le souvenir me sera toujours précieux. Cependant il faut faire en sorte que notre liaison reste secrète ; la malignité s'en emparerait ; si l'on venait à découvrir ce qu'il en est, l'empereur mon fils pourrait y trouver à redire ; les sultanes mes filles ne manqueraient pas de gloser sur ma conduite, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de reproches, et qu'elles aient des amans autant qu'il leur plaît d'en admettre à leur faire la cour.

Je ne puis me mettre tout-à-fait au-dessus des préjugés. Mon rang, peut-être mon âge, m'imposent cette loi. Mais si tu m'es fidèle, mon

ami, si tu m'aimes autant que je t'idolâtre, je n'ai rien à envier de tout ce qui m'entoure, de tout ce que je vois : voilà pour mon cœur.

Quant à toi, à ce qui t'est personnel, à ta fortune, tu peux compter sur ma tendre sollicitude, tu n'as plus rien à désirer, et sans qu'on puisse soupçonner le motif qui me fait agir, tu verras que *ton amante* saura employer tout son crédit pour assurer ton sort et embellir ta destinée. Les moyens de nous voir ne nous manqueront pas; et lorsque nous voudrons passer la nuit ensemble, la confidente que j'ai choisie, et sur la discrétion de laquelle je puis compter, servira nos amours.

Que dis-tu de ce plan, mon bien-aimé? il m'enchante. — Et moi, Madame, répondit l'amant, j'éprouve une émotion difficile à exprimer; mon cœur est à vous pour jamais; et il tomba à ses genoux pour terminer la période. Était-ce grimace ou sentiment, nous l'ignorons : tant il y a, que la chère sultane prit cela pour argent comptant, que l'on s'embrassa, que les bouches se rencontrèrent, que les mains des deux interlocuteurs s'égarèrent, que la sultane éprouva des émotions spasmodiques qui lui firent perdre connaissance pendant quelques minutes. Quelques soupirs élancés annoncèrent qu'elle n'en mourrait pas, elle revint à elle

les yeux noyés dans une langueur heureuse dont l'amant semblait partager toute l'ivresse.

— Ah! mon ami, mon bien-aimé, s'écria la princesse, *con expressione*, que de bonheur! quelle nuit! quel jour! quel homme! quel amour! — Et le héros de répliquer : Pouvez-vous en être étonnée, lorsque c'est vous qui m'enflammez et que je vous presse sur mon cœur? —

La sultane répondit ainsi qu'il convenait, à ces doucereuses paroles, et l'entretien se prolongea sur ce ton. Comme il nous paraît superflu et même inconvenant d'en donner la suite à nos lecteurs, ils devineront le reste. Nous ne nous astreindrons point à publier le détail journalier de leurs amours, ce serait ressasser éternellement la même chose, et nous finirions par ennuyer : ce n'est pas notre intention. Nous voulons instruire, amuser, si cela est possible, et faire ressortir le caractère principal du héros, afin de rehausser le lustre et l'éclat des nombreuses et éminentes qualités qui le caractérisaient.

Ce ne fut pas, il faut l'avouer, une petite gloire pour la sultane-mère, que d'avoir su le distinguer dans l'obscurité, de l'avoir tiré de la foule, où elle l'eût confondu dans d'autres temps; mais devenue la mère d'un grand empereur, *le plomb le plus vil se changeait en or*

pur. En le gratifiant de l'inappréciable honneur de plonger dans la piscine d'où sortirent tous ces demi-dieux qui pendant quelque temps gouvernèrent, tant bien que mal, une partie de la terre, il participait de leur essence. C'est peut-être à cette immersion qu'il dut cette inclination, ce penchant irrésistible qui le poussèrent dans la suite à employer tous les moyens pour parvenir à l'apogée de la gloire, de la fortune et de la puissance. Pour que l'on ne nous accuse pas de calomnie, car c'est réellement la seule crainte que nous ayons, dit l'historien kaboulais, nous le montrerons *gradatim* dans toutes les circonstances de sa vie. Alors on pourra juger si nous sommes les organes de la vérité. On nous objectera peut-être qu'elle n'est pas toujours bonne à dire? Nous ne sommes pas tout-à-fait de cet avis; au reste, il n'y a que les voleurs qui craignent les reverbères; et quoi qu'il puisse en arriver, nous dirons comme César: *Le sort en est jeté*. Cet ouvrage n'aura cependant pas l'influence que le passage du Rubicon eut sur les destinées du peuple romain; lors même que notre héros se piquerait, peu nous importe, nous n'en continuerons pas moins à tracer d'un pinceau ferme et vigoureux notre série de tableaux.

Or, revenons à nos moutons. Le voilà donc

impatronisé chez la sultane-mère ; d'après l'ordre qui fut intimé, il devint le centre de tout. Grands et petits, dans le palais, chacun en raisonna diversement ; les uns soupçonnèrent la vérité, par cet instinct inné chez l'homme qui le porte à croire le mal, et la crainte leur imposa silence ; les autres ne portèrent pas leurs vues jusque-là : la confidente acquit aussi un nouveau degré de crédit, et le seigneur Zelikadeses devint réellement un homme très-important.

Avant d'aller plus loin, nous devons rendre compte d'un fait qui donnera la clef de beaucoup de choses qui pourraient envelopper d'une certaine obscurité les degrés qui conduisirent notre héros à la fortune, et qui prouveront en outre que l'empereur Elaskir n'était pas tellement occupé des soins qu'entraînait le gouvernement de son vaste empire, qu'il ne pût entrer dans tous les détails qui tenaient à son intérieur et à celui de sa famille.

L'empereur des Afghans avait établi, dans toutes les parties de la vie civile et privée, un système d'espionnage qui le mettait à portée de tout savoir. Il avait à ses ordres, et en chef, des gens d'une adresse extrême, qui avaient également à leur disposition des agens d'une subtilité et d'un instinct rares. Il les payait bien ;

et avec de l'or on entre, on pénètre partout. *C'est le nerf de l'intrigue*, dit *Figaro*. En outre, les moyens coërcitifs ne manquaient pas, et si ceux dont on voulait acheter la délation osaient avoir de la délicatesse, de la probité, avoir même des scrupules, ou devenaient indiscrets, on les séquestrait de la société, et ils apprenaient à réfléchir entre quatre murailles et à faire pénitence de leurs péchés.

La puissance, comme on le voit, donnait l'impunité, et celui dont nous parlons n'avait pas l'habitude de se refuser quelque chose, lorsque cela convenait à ses goûts, à ses caprices ou à sa volonté.

Un des esclaves de service auprès de la sultane mère, qui était chargé, à tant par mois, du rôle d'observateur, fit part à qui de droit de l'intimité qui paraissait exister entre la princesse et son conseiller, et des soupçons que cela faisait naître dans son imagination. En pareille circonstance, comme on le sait, le soupçon marche à pas de géant, et dès qu'on fut instruit de ce fait, tout devint certitude.

On sut également qu'une esclave était dans la confidence; un des limiers fut lâché à ses trousses : il ne se présenta pas au palais, c'eût été une gaucherie; il l'attendit lorsqu'elle sortait, et la prévint en lui montrant un ordre dû-

ment en règle, en tête duquel était placé en vedette un nom redoutable, qu'elle eût à se rendre au palais de l'empereur. On lui fit sentir les conséquences du moindre mot lâché inconsidérément sur l'ordre qu'elle venait de recevoir. Le familier, ou l'alguasil la tranquillisa, car l'honnête entremetteuse n'était pas sans inquiétude; il lui annonça que bien loin d'avoir rien à craindre elle serait payée de sa peine, si elle se conduisait comme on avait droit de l'espérer, et il lui dit de marcher devant; qu'il la suivrait à quelque distance jusqu'à la première place, et qu'ils monteraient ensemble dans la voiture qui les attendait.

La dame suivit ponctuellement la marche indiquée. On trouva l'équipage; on arriva bientôt au palais, et nos deux individus se rendirent chez le bacha, qui en était le gouverneur; on monta, le cavalier ouvrit une petite porte au second étage; la dame passa la première, l'honnêteté l'exigeait. Au bout d'un corridor on entra dans un cabinet. L'agent sonne, un officier du palais se présente, il vit ce que c'était, et fut en rendre compte au gouverneur, qui bientôt parut lui-même. Son air riant et affable ne présageait rien de fâcheux, il prévint l'esclave qu'elle aurait à répondre à diverses questions qui lui seraient faites; qu'elle devait surtout

dire la vérité; que c'était par ordre de S. M. l'empereur qu'elle était mandée; qu'elle n'ignorait pas qu'il avait le droit de l'exiger, et qu'il espérait qu'elle exécuterait ponctuellement ce qui lui était ordonné; ensuite il sortit. La dame, restée seule avec son conducteur, éprouvait une émotion très-vive, il la rassura. L'officier qui avait suivi le gouverneur parut de nouveau, tenant à la main une feuille de papier contenant la série des questions qu'il allait faire à la confidente. Il s'assied, lui dit d'en faire autant, car elle s'était levée; il renouvela l'invitation que le gouverneur lui avait faite, de ne rien cacher de tout ce qu'elle pouvait savoir, ensuite il commença l'interrogatoire ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Interrogatoire. — Zeli-Kadeses paraît devant l'empereur Elaskir. — Confession générale. — Absolution. — Réflexions.

Nous ne rapporterons point textuellement cet interrogatoire: ce serait répéter ce que l'on sait déjà, et il suffira à nos lecteurs d'apprendre que la duègne donna les détails les plus étendus sur tout ce qui s'était passé entre la sultane mère et son amant. Elle y ajouta les confidences du couple amoureux. Lorsque tout fut terminé, on lui fit la défense expresse, et sous les peines les plus sévères, de parler de ce qui venait de lui arriver, lors même que la sultane mère ou Zeli-kadeses lui en diraient quelque chose. On lui remit cent sequins, en lui annonçant qu'elle pouvait se retirer, et que si on avait besoin d'elle, on trouverait le moyen de le lui faire savoir. Il lui fut recommandé

de se tenir au courant de tout afin d'en rendre compte, et elle sortit.

Elle fit plus d'une réflexion pendant la route. Le dénoûment de cette aventure lui convenait assez, mais elle n'avait pas été sans inquiétude dans le premier moment. Elle rentra à l'hôtel, et comme son service auprès de la sultane n'était pas continuel, elle n'eut point à parler du motif de son absence, et se promit bien de remplir les intentions de celui qui l'avait si généreusement payée. Elle eut occasion de voir la sultane, qui se félicitait de plus en plus de son bonheur, mais qui était bien loin de se douter que ses amours étaient connus de son auguste fils.

Le lendemain, en sortant, elle aperçut à quelques pas du palais son chevalier de l'avant-veille, qui lui lança un coup-d'œil très-significatif. Elle continua sa route; au détour de la première rue il l'aborda et la chargea de remettre au bien-aimé un billet qu'il lui donna, avec recommandation d'en faire la remise en particulier; elle devait en sentir toutes les conséquences, et mériter la confiance que l'on voulait bien avoir en elle. Le messager impérial disparut.

Elle ne put s'acquitter de sa commission le

jour même; mais le lendemain, dès le matin, notre héros reçut la lettre en entrant dans son cabinet. Il l'ouvrit, la lut avec attention et surprise, en fit de suite une seconde lecture, comme s'il n'eût pas été bien certain de la première, et garda le silence un moment. Il demanda à l'esclave de qui elle tenait cette lettre. Elle répondit qu'elle ne connaissait pas celui qui en était chargé. Pendant ce court entretien il avait toujours les yeux fixés sur l'écriture; il ne poussa pas les questions plus loin, et la confidente sortit.

La sultane mère vit le soir son amant, son bien-aimé. Ce qui se passa entre eux ne nous importe guères; fidèles historiens, nous allons entretenir nos lecteurs d'autres événemens.

La confidente se douta bien que Zeli-kadeses avait reçu l'ordre de se rendre au palais, et qu'il serait obligé d'y confesser ses amoureuses peccadilles; elle l'observa, et le lendemain elle le vit sortir. Il avait l'air très-préoccupé. Elle entra chez la sultane, à l'heure où son service l'appelait. Elle se promettait bien d'observer avec attention si elle ne verrait point sur sa figure quelques traces d'inquiétude: la plus douce sérénité régnait dans tous ses traits; elle avait reposé toute la nuit très-tranquillement.

Que le sommeil est pur quand l'âme est innocente!

Jamais réflexion ne vint plus à propos et ne fut mieux en situation. Tous nos lecteurs seront de notre avis.

La camériste reconnut sans peine que l'amant avait été discret, elle se réserva d'examiner à son retour quelle mine il ferait. Dès qu'elle eut rempli ses fonctions auprès de la sultane, elle se retira et se mit aux aguets pour ne pas le manquer à son arrivée. Plusieurs heures s'écoulèrent; enfin il parut. La sultane mère était sortie. Il monta dans son cabinet, y resta quelque temps seul, et fit demander ensuite la confidente. Elle s'empressa de venir le trouver, et il entama ainsi la conversation: — Malgré les dangers que je cours peut-être, en vous faisant part de ce que je vais vous confier, je crois pouvoir compter assez sur votre discrétion pour être sans inquiétude; ce que vous savez déjà me rassure, et vous ne voudriez pas compromettre la sultane, moi-même, et vous aussi nécessairement.

Vous allez en juger. Apprenez donc que ma liaison avec la sultane-mère est connue de l'empereur; je ne sais qui a pu l'instruire; il faut que quelqu'un de la maison ait parlé. Je ne puis ni ne dois vous soupçonner; mais je viens du palais, où j'avais reçu l'ordre de me rendre, par

la lettre que vous m'avez remise hier. J'ai paru devant S. M. elle-même, qui m'a dit qu'elle était instruite de l'intimité qui existait entre sa mère et moi ; qu'il attendait la vérité de ma bouche; qu'il n'ignorait rien, mais qu'il voulait avoir de moi tous les détails, et les devoir à ma franchise. — Soyez tranquille, a-t-il ajouté, » point de réticence, tout vous est déjà pardonné. Je ne puis vous en vouloir de ce qui » s'est passé. Si l'on ne vous eût pas fait des » avances très-fortes et très-significatives, vous » n'y eussiez pas pensé, a-t-il ajouté en souriant, et il n'est pas défendu à un galant » homme de prouver qu'il a du mérite, lorsqu'il » plait à une dame de lui en soupçonner un peu. » Allons, l'homme aux grandes aventures, une » confession générale, et sincère sur-tout, » et votre bonne fortune en amour vous conduira à quelque chose qui n'est pas à dédaigner. Vous savez que je puis tout ce que je » veux ; parlez, je vous écoute. »

Le ton et l'air de l'empereur m'ont entièrement rassuré. J'ai commencé ma narration ; je cherchais des périphrases pour certaines choses; S. M. m'a dit : — Allons, allons, vous n'effaroucherez pas ma pudeur, point de gaze ; lors- » qu'on s'est donné à vous, la parure était

» mise de côté, le grand négligé était complet,
» soyez fidèle historien... —

J'ai donc continué. J'observais l'empereur, qui m'écoutait avec une extrême attention et qui souriait fréquemment. Il ne m'a pas interrompu une seule fois. J'ai cessé de parler.

— « C'est là tout, m'a dit S. M.? cela suffit; je
» suis content. Vous pouvez compter sur mes
» bontés; mais j'exige un secret inviolable;
» je vous défends de dire un seul mot à ma
» mère. Songez que la moindre indiscrétion
» vous perdrait à jamais; les murs ont des
» oreilles, et j'ai d'ailleurs le talent et les
» moyens de les faire parler. Continuez votre
» service auprès de la sultane. Vous paraissiez
» lui être agréable; mais je ne savais pas d'abord
» que cela fût poussé si loin. Aimez, prouvez-le,
» plaisez, je ne le trouve pas mauvais. N'ou-
» bliez pas mes ordres, et je me souviendrai
» de vous; allez. —

Je suis sorti, et malgré la défense qui m'a été faite, j'ai cru devoir vous en parler, quoiqu'il n'ait été question que de la sultane-mère. Au reste, vous êtes aussi intéressée que moi à vous taire; mais, je vous le répète, il faut qu'il y ait quelqu'un dans le palais qui ait parlé; je ne sais sur qui jeter mes soupçons. — Ni moi

non plus, dit la confidente. —Elle se donna bien de garde de paraître instruite.

Il n'est pas difficile au beau sexe de dissimuler lorsque cela lui convient. On promit donc de part et d'autre de se taire. L'esclave sortit, Zeli-kadeses resta seul (1)

Comme il ne nous a pas honorés de sa confiance, encore moins de ses confidences amicales, nous ne pouvons faire part à nos lecteurs, ni de ses réflexions, ni de ses profondes méditations. Si nous écrivions un roman, nous pourrions le faire parler tant bien que mal; mais une histoire, c'est bien autre chose. La vérité, l'impartialité conduisent notre plume. On nous accusera peut-être de manquer de charité, d'indulgence; mais comme il n'est pas donné aux hommes d'être parfaits, que l'on mette ce qu'on peut nous reprocher au nombre des défauts attachés à la misérable condition humaine, et nous

(1) On cherchera peut-être à révoquer en doute beaucoup de faits rapportés dans cet ouvrage, tels que l'entretien avec l'empereur, car *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*. Nous pouvons affirmer que nous tenons ces renseignemens d'une source qui n'est pas suspecte, si elle n'est pas entièrement pure. On trouvera peut-être encore que S. M. a beaucoup parlé. Un héros peut quelquefois être en goguettes. (*Note de l'auteur chinois.*)

serons excusables aux yeux du plus grand nombre. D'ailleurs, nous écrivons pour la postérité; elle nous attend, nous jugera, et nous ne voudrions pas que notre mémoire fût entachée de *félonie*, en cherchant à ravir aux siècles futurs le plaisir de rendre hommage aux vertus, aux grandes qualités du fortuné Zeli-kadeses.

CHAPITRE XVI.

Réflexions de l'auteur. — Refroidissement. — Notre héros devient volage. — Nouvelles amours. — Infidélité. — Billet doux. — Déclaration.

Elaskir était devenu le maître du secret de nos deux amans; il pouvait donc compter doublement sur la discrétion de Zéli-kadeses, et sur son zèle à remplir ses intentions. D'ailleurs, si l'on eût osé contrarier ses volontés, n'avait-il pas mille moyens de punir les audacieux? L'ambition qu'il avait reconnue dans notre héros lui donnait encore la certitude qu'il obéirait aveuglément. Un courtisan n'a rien de sacré, il sacrifie tout au désir qui le tourmente, et nous verrons que Zeli-kadeses possédait au plus haut degré cette qualité qui distingue les habitués des cours, parmi lesquels la fausseté et la perfidie sont érigées en vertu.

La sultane-mère, qui ne se doutait nullement que son fils eût connaissance de ses amours, se

livrait sans contrainte au penchant qui l'entraînait vers son favori ; elle avait repris avec plaisir les douces habitudes de sa jeunesse, et son amour pour Zeli-kadeses était réellement devenu une passion ; elle ne cessait d'en parler à sa confidente.

Notre héros, au contraire, était devenu moins chaud, moins brûlant : l'illusion était détruite ; il ne voyait plus qu'un devoir, une espèce de corvée dans ce qui lui avait paru un très-grand bonheur les premiers jours ; ses sens lui tenaient lieu d'amour, mais le cœur était froid. La sultane, qui trouvait ce qu'elle désirait, ne cherchait point à approfondir de quelle nature était le sentiment qui faisait agir son favori ; elle visait au solide, elle l'obtenait, il ne lui en fallait pas davantage.

La confidente l'aidait aussi à se tromper elle-même, pour conserver ses bonnes grâces ; elle la flattait, et Zeli-kadeses, de son côté, ne perdait jamais l'occasion de lui dire quelque chose d'agréable ; il exagérait même l'excès de son amour. Si la sultane eût été moins éprise, elle eût pu s'en apercevoir ; mais les amans sont comme les malades, tout ce qui satisfait leur goût ou leurs caprices ne peut leur être nuisible.

La jouissance fait naître la satiété ; les obstacles

irritent les désirs, donnent au plaisir un charme toujours nouveau. O femmes ! sexe enchanteur, vous à qui nous devons le bonheur ! ah ! sachez prolonger, éterniser notre félicité et la vôtre, en nous faisant acheter davantage ces faveurs si précieuses qui nous rapprochent de la divinité, et dont un refus, placé à propos, sait doubler le prix.

La sultane l'oublia. Il est vrai qu'on ne peut songer à tout; elle fut elle-même au-devant du coup qui devait la frapper, et fit naître, pour son amant, l'occasion de lui être infidèle.

L'empereur Elaskir qui, au milieu de tous ses projets gigantesques, ne perdait pas de vue ceux qui pouvaient lui faire une réputation de bienfaisance, avait établi une société de femmes chargées de secourir les infortunés, de pourvoir à leurs besoins. La sultane-mère était à la tête de cette association, comme protectrice, et ses membres étaient réunis dans plusieurs palais. On y voyait les filles de plusieurs militaires morts sur-le-champ de bataille, qui se consacraient au soulagement de l'humanité; et pour y être admises, il fallait qu'elles fussent d'une conduite irréprochable et des mœurs les plus pures.

Des femmes d'un âge mûr étaient supérieures de ces différens établissemens; elles étaient

souvent obligées de voir la sultane mère, de lui rendre des comptes et de prendre ses ordres.

Elles avaient donc des rapports fréquens et directs avec leur auguste protectrice. Ce fut une de ces visites qui éteignit dans le cœur de notre héros l'amour dont il avait donné tant de preuves à la sultane. Mais qui n'eût été infidèle pour Selneh ! qui n'eût éprouvé tout ce que l'amour a de plus vif !

« O quel objet ! ô le friand morceau !
» Jamais l'amour ne vit rien de si beau.
» Sous les replis d'une gaze mouvante
» Le tendre jeu de sa gorge naissante
» Avertissait qu'on trouverait, hélas !
» Une innocence et bien d'autres appas !... »

Nous avons pensé que la poésie peindrait d'une manière plus séduisante, plus harmonieuse, les attraits de Selneh ; voilà pourquoi nous avons fait cet emprunt à l'un de nos poëtes moralistes.

Ce début, ou, si l'on veut, cet exorde, doit faire penser que le sujet que nous allons traiter sera un peu érotique. Il y aura de quoi contenter tous les goûts ; on y trouvera du langoureux, du gai, du sentimental, un peu de *gravelure*, mais au dénoûment seulement, et nous aurons

le soin d'y mettre de la gaze. L'action ne marchera pas aussi rapidement qu'avec la sultane-mère : ce sera un jeune cœur qu'il faudra apprivoiser. La sultane-mère, au contraire, maîtresse passée dans ce genre d'escrime, n'aimait pas les lenteurs, les circonlocutions; elle allait au fait promptement, afin d'avoir le plaisir de recommencer.

Mais, avec la belle, la séduisante Selneh, il fallut filer une intrigue, employer ces fleurs de rhétorique, dont il y a quelque mille ans se servit certain reptile pour tenter Eve notre première mère.

Nous ne savons pas si notre héros fut aussi éloquent; mais, tout coup vaille, il fut aussi heureux. Chut, n'anticipons point sur les événemens. De l'exorde nous sautons à pied joint à la péroraison : ce serait, comme on dit, prendre le roman par la queue. Les règles du discours sont là, nous devons les suivre : ensuite nous mériterions le blâme et le reproche, si nous ne procédions pas méthodiquement.

Notre héros lui-même nous désavouerait et se plaindrait avec juste raison qu'ayant affiché la prétention d'être les trompettes de sa gloire, nous avons formé une entreprise au-dessus de

nos forces, et que nous n'avons pas suivi ce précepte d'Horace, qui dit :

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, ... (1).

Nous nous éleverons à la hauteur de notre sujet, et si le vainqueur d'Arbelles murmurait jadis de ce qu'Homère n'existait plus pour célébrer ses exploits et ses hauts faits, nous ne prétendons pas suivre d'un pas égal le chantre de l'Iliade ; notre héros, sans être un autre Alexandre, ne pourra accuser le sort : nous composerons son Odyssée, nous le porterons jusqu'aux nues!

Sans nous en apercevoir, nous bavardons, nous divaguons même. Or, plus de digression, revenons à notre sujet.

Un matin, à l'heure où l'on pouvait se présenter chez la sultane, la supérieure d'une des maisons de bienfaisance y vint pour avoir audience ; elle était accompagnée de la belle Selneh. La sultane n'était pas visible au moment même, il fallut attendre, et elles entrèrent dans le cabinet de Zeli-kadeses : des siéges furent offerts par notre héros, il jeta un coup-d'œil sur la jeune personne. Dieux, que vit-il! la *Vénus* de Praxitèle ! Que serait-il devenu, si elle se fût offerte à ses yeux telle que les Grecs admiraient ce chef-d'œuvre du génie et de l'art !

(1) L'historien kaboulais connaissait l'Art poétique.

Certain désir s'empara de son cœur, et la jeune Selneh, qu'un coup-d'œil scrutateur et très-prolongé avait fait rougir, parut encore plus belle.

Après ce court et intéressant examen, Zelikadeses crut pouvoir demander quel était le motif de l'audience désirée. On répondit que c'était pour consulter la sultane sur plusieurs actes de bienfaisance; elle pouvait les approuver sans difficulté, ils ne lui coûtaient rien. L'interrogateur répondit qu'elle ne tarderait pas à être visible, et qu'il s'empresserait d'annoncer lui-même ces dames. On le remercia; c'était toujours la supérieure qui portait la parole, Selneh gardait le silence.

Avec tant d'attraits on devait avoir un organe enchanteur; comment s'en assurer? il fallait faire une question : on demanda donc à la belle si elle était depuis long-temps dans l'association; la bouche la plus fraîche et la plus jolie s'entr'ouvrit pour faire entendre ces mots: — Depuis six mois, seigneur.

— La bienfaisance et la charité ont un charme de plus, dit notre héros, lorsque la vertu qui dispense leurs dons est parée de tout ce que la beauté a de plus séduisant, et je suis persuadé que ces dames se félicitent chaque jour de vous posséder. — Une légère inclination fut la seule

réponse de la belle Selneh à ce doucereux propos, et la supérieure prit la parole pour répliquer à Zeli-kadeses. — Les termes dont vous vous êtes servi, seigneur, pour faire un compliment à Selneh, me font excuser ce qu'il y a de trop galant; notre oreille n'y est point accoutumée, et nous trouvons dans l'exercice de nos devoirs la seule récompense que nous ambitionnons, celle de secourir des malheureux en secondant les intentions de notre fondateur. — Notre héros fut un peu déconcerté par cette réplique, il n'avait point encore cette assurance, cette effronterie qui rendent imperturbable.

On le pria de vouloir bien s'informer si la sultane était visible. Il se leva et sortit; quelques instans après, il reparut et ces dames furent introduites.

Zeli-kadeses les précédait, et les annonça. La sultane accueillit la supérieure avec une bienveillance toute particulière; puis honorant d'un regard la jeune Selneh, elle se récria sur sa beauté. — C'est la moindre des qualités dont l'a douée la nature, dit la supérieure : elle possède des vertus, et surtout celles de son état. — J'en suis persuadée, ajouta la sultane; mais on est heureux d'avoir été si bien partagée, et j'en félicite cette aimable personne.

La supérieure fit ensuite part du sujet de sa

visite. Il fut ordonné à Zeli-kadeses de prendre note des demandes soumises à la décision et à l'approbation de la sultane. Il passa dans le cabinet, revint sur le-champ avec du papier, et prit place à une table en face de Selneh, qu'il regardait très-attentivement lorsqu'il n'écrivait pas.

La sultane mère lui adressa plusieurs fois la parole, et comme elle lui parlait avec beaucoup d'amitié et une distinction marquée, la supérieure y fit attention, et Zeli-kadeses passa dès-lors dans son esprit pour un homme très-important et qu'il fallait ménager.

Lorsque l'on eut terminé ce qui était relatif aux affaires de l'association, notre héros rentra dans son cabinet et laissa ces dames s'entretenir de choses indifférentes. Il reparut quelque tems après, et resta en contemplation; mais il eut soin de se placer de manière que la sultane ne pût observer son extase. Car, si, nouveau *Télémaque*, il venait de rencontrer une autre *Eucharis*, il fallait, sauf comparaison, ménager *Calypso*, et ne pas éveiller sa jalousie. Les passions sont très-vives chez les vieilles femmes, et de l'amour à la haine il n'y a souvent qu'un pas.

Zeli-kadeses était tout en feu, il aspirait l'amour par chaque pore, et dévorait des yeux la

belle, l'intéressante Selneh. Pour elle, le regard baissé, semblable à cette fleur emblême de la modestie, qui, ensevelie sous l'herbe, ne décèle sa présence que par le doux parfum qu'elle exhale, la jolie Selneh levait de tems en tems ses beaux yeux sur Zeli-kadeses, sans se douter du danger qu'elle courait et des projets qu'il roulait dans sa tête. Le souffle heureux de la candeur et de l'innocence agitait seul son âme et faisait palpiter son cœur. Hélas! elle ne soupçonnait pas qu'un suborneur en troublerait bientôt la pureté, sans la lui ravir entièrement; on ne peut être complice d'une action dont on ne soupçonne ni les suites ni les conséquences. Jeune et charmante Selneh, tu ne formais aucun vœu étranger aux fonctions auxquelles tu t'étais consacrée :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.

Telle était Selneh. Ces plaisirs tumultueux qui nous étourdissent dans le tourbillon de la vie, qui nous séduisent par un vain prestige et ne laissent que du vide dans l'âme, ne l'avaient point encore éblouie. Elle ignorait également qu'il pût exister des chagrins, des tourmens, et que l'on est souvent condamné à sentir ses yeux noyés des larmes de la douleur et du repentir. La sensibilité, l'humanité, seules, lui

faisaient éprouver les plus douces sensations, elles trouvaient chaque jour un nouvel aliment dans les secours, les consolations qu'elle prodiguait à l'infortune et au malheur.

Telle était Selneh, lorsque la fatalité la conduisit chez la sultane-mère. Le désir de faire le bien guidait celle qui veillait sur son innocence; elle allait, sans défiance, lui montrer l'être qui devait la ravir à cette jeune infortunée.

On serait quelquefois tenté de douter qu'il existe une providence, lorsqu'on se voit, pour ainsi dire, dans la cruelle nécessité de l'accuser, et de lui reprocher qu'elle semble choisir des victimes innocentes, pour les persécuter et les entraîner dans l'abîme qui doit les engloutir.

Ces réflexions moroses nous sont échappées presque malgré nous; il est vrai que nos pinceaux vont donner une teinte plus rembrunie aux tableaux que nous allons tracer. Nous nous sommes un peu égayés avec la sultane-mère; ce sera maintenant le contraire, et notre style portera quelquefois l'empreinte de la tristesse.

Nous avons laissé ces dames s'entretenant avec la sultane-mère: elle se leva; pour ne pas être indiscrètes, elles l'imitèrent et se disposèrent à sortir. Elles saluèrent la sultane-mère, et lui demandèrent sa protection pour l'association en général et pour elles-mêmes en parti-

culier. La réponse fut favorable et flatteuse sur-tout pour Selneh. Elles firent des remercimens et partirent.

Notre héros les suivit et les accompagna. Ils decendirent ensemble l'escalier. La supérieure était devant, et Selneh la suivait. Zéli-kadeses lui offrit la main, elle le refusa d'abord : il insista ; enfin elle accepta, il profitá de cette circonstance pour glisser dans la sienne un billet qu'il avait écrit lorsqu'il était rentré dans le cabinet.

Selneh, étonnée, n'eut pas la force, encore moins la présence d'esprit de le repousser. Elle éprouva un frémissement dont s'aperçut l'audacieux, l'entreprenant Zeli-kadeses : une rougeur extrême couvrit son front, et le saisissement lui ôta l'usage de la parole.

Si elle eût rejeté ce billet, que de maux elle se fût épargnés! mais à quoi ne nous expose pas l'inexpérience! on ne peut d'ailleurs fuir son malheur.

Notre héros conduisit ces deux dames jusqu'à la porte du palais, et après les avoir saluées, il les quitta en jetant un coup d'œil passionné sur Selneh, dont les yeux rencontrèrent les siens. Il rentra dans le cabinet, et la sultane-mère le fit demander par sa confidente, qui était alors auprès d'elle. Il se hâta de se rendre à l'in-

vitation. A peine fut-il entré, qu'elle lui demanda s'il avait remarqué la jeune personne qui venait de sortir.—Savez-vous, ajouta-t-elle, qu'il serait difficile de trouver quelqu'un qui pût lui être comparé. Si son esprit répond à ses grâces extérieures, c'est une femme accomplie...... (il gardait le silence).... Répondez donc. Comment la trouvez-vous? — Mais, madame, elle n'est pas mal. — Comment? pas mal; vous êtes bien réservé en expressions. Elle est charmante! c'est une beauté! — Madame, vous m'excuserez si je ne partage pas votre enthousiasme, dit le rusé Zéli-kadeses; mais je n'ai pas fait une très-grande attention à ces dames; j'étais préoccupé, agréablement distrait par d'autres objets qui m'intéressaient plus vivement. — Je le crois, répliqua la sultane, d'un air très-satisfait; cependant vous eussiez pu remarquer sa beauté, car vous l'avez accompagnée. — Par pure honnêteté. — J'ai pensé que c'était pour voir plus long-temps Selneh? — Je vous prie de croire, madame, que vous êtes dans l'erreur. — Zéli-kadeses resta encore quelque temps avec la princesse et rentra dans son cabinet.

CHAPITRE XVII.

Retour de la supérieure et de Selneh. — Agitation, trouble de son cœur. — Elles rendent compte de leur visite. — Selneh lit le billet de Zeli-kadeses. — Insomnie. — Zeli-kadeses vient la voir. — Grande rumeur dans la maison. — Entrevue. — On le laisse seul avec Selneh. — Il en profite. — Nouveau billet.

Que fit notre héros lorsqu'il fut seul ? Quelle résolution prit-il pour parvenir à ses fins ? La suite nous l'indiquera.

Abandonnons-le à ses réflexions, et suivons Selneh qui retournait au palais de l'association avec la supérieure.

Elle était plus agitée qu'en venant chez la sultane mère, et tenait toujours dans sa main le fatal billet ; elle n'osait le laisser tomber dans la rue : elle en fut tentée ; mais, comme elle marchait à côté de la supérieure, elle craignait qu'elle ne s'aperçût qu'il s'échappait de sa main. Elles continuaient leur route en silence, lorsque la supérieure lui dit : — Avouez, Selneh, que nous avons été très-bien reçues par la sul-

tane ; la grandeur, la puissance inspirent beaucoup plus de vénération lorsque ceux qui en sont revêtus y joignent l'affabilité. Nous pouvons espérer de grands avantages pour notre association, et les malheureux en éprouveront les effets. Il paraît que la sultane accorde une grande confiance à ce seigneur que nous avons vu ; c'est un homme dont la connaissance est bonne à cultiver et qui peut être très-utile. Il est fort aimable, un peu trop galant pour nous qui n'y sommes pas accoutumées ; c'est le langage de la cour et de cette portion de la société qu'on appelle le grand monde, lorsqu'on le fréquente on est obligé de se conformer à l'usage et de tout écouter, mais cela ne tire point à conséquence avec nous.

Selneh ne répondit rien, et elles arrivèrent. A peine entrées, elles furent entourées; on les questionna sur le succès de leur voyage, et ces vertueuses femmes furent dans l'enchantement lorsqu'elles apprirent la manière dont on avait accueilli leurs compagnes. La supérieure ajouta : — Notre chère Selneh a eu des complimens de la sultane et même d'un seigneur qui est auprès d'elle ; mais je la connais assez pour être persuadée qu'elle ne s'enorgueillira pas des premiers, et qu'elle a déjà oublié les seconds.

Selneh resta seule, livrée à ses réflexions et ayant toujours dans la main le billet dont elle

ignorait le contenu. Elle hésitait à en prendre lecture ; enfin, un mouvement de curiosité dont elle ne put se défendre l'emporta.

Après avoir jeté un coup-d'œil dans l'appartement où elle se trouvait, elle reconnut que personne ne pouvait la voir, et cette certitude l'encouragea à lire le galant poulet. Voici ce ce que notre héros lui écrivait :

« Je n'ai pu vous voir, belle Selneh, sans » éprouver un sentiment dont la vivacité égale » les attraits de celle qui en est l'objet. C'est » vous dire assez à quel excès il est porté. Vous » n'en serez point étonnée, si vous vous rendez » justice. Daignez en agréer l'hommage, il est » aussi pur que votre âme. Que ne m'est-il » permis de vous en assurer de vive voix ! » Avec quelle impatience je vais attendre le » moment qui pourra me rapprocher de vous, » et me laisser lire dans vos yeux que ma té- » mérité ne m'a point attiré votre haine, ni » votre colère. Je mets à vos pieds mon respect » et mon amour. »

Le seigneur Jupiter sait dorer la pilule.

Chaque mot qu'elle lisait était nouveau pour elle, son cœur palpitait avec violence ; au dernier mot, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle en sortit pour se dire à elle-même : Il me parle d'amour : quel est ce sentiment ?

Elle relut le billet ; elle n'y trouva rien qui pût la blesser ni l'offenser. Ces mots, *il est aussi pur que votre âme;* la rassurèrent, et celui du respect, qui le terminait, lui rendit toute sa tranquillité. —

Elle retourna rejoindre ses compagnes. Son teint était plus animé. Jamais elle n'avait paru si jolie. On lui en fit compliment. Le plus vif incarnat colora cette figure angélique. On pouvait dire de Selneh :

> .... Et son front, siége de la candeur,
> Annonce, en rougissant, les vertus de son cœur.

Elle se livra à ses occupations sans éprouver la moindre inquiétude; seulement elle eut dans la journée quelques momens de distraction qui furent la suite de cette réflexion : Que me veut-il avec son amour? où cela peut-il nous conduire l'un et l'autre?

La nuit vint, l'heure du repos arriva; Selneh en goûta les douceurs. Son sommeil ne fut point troublé par le souvenir de ce qui s'était passé dans la journée, et le lendemain, Selneh, aussi fraîche que cette déesse qui vient nous annoncer le retour de la lumière, s'occupa de ses devoirs.

Notre héros ne jouit pas d'un calme aussi parfait. Nous devons le croire. Il roula plus

d'un projet dans sa tête, afin de trouver les moyens de revoir l'objet de son amour. Celui qu'il mit à exécution le lendemain lui parut, sans doute, le plus convenable à ses désirs et à ses intentions. Nous allons en rendre compte.

Les Dames de l'association, après avoir rempli les exercices de piété prescrits par le koran, distribuaient aux pauvres et aux orphelins les secours que la bienfaisance mettait à leur disposition, lorsqu'une voiture entra avec rapidité dans la cour de la maison. Un esclave vint demander à celui qui était dedans ce qu'il désirait. C'était notre héros; il lui dit d'annoncer à la supérieure l'aga attaché au service de S. A. I. la sultane Validé. Il y courut. A peine eut-il fait part de son message, qu'elle s'avança pour le recevoir. Il était déjà descendu de voiture, et après les salutations d'usage en pareil cas, elle le fit entrer dans une des salles du palais.

Tout fut bientôt en rumeur dès qu'on sut quel était celui dont l'arrivée avait été annoncée avec tant de fracas. La curiosité, ce démon femelle, s'empara de tous les cœurs, et l'on devine aisément ses effets.

Toutes ces dames cherchaient à voir Zélikadeses. Selneh seule ne témoignait pas autant d'empressement; elle faisait cependant partie du

cortége, avec l'intention de remettre le billet si elle trouvait une occasion favorable. Après un échange de complimens, la supérieure lui demanda ce qui lui procurait l'honneur de le voir; il l'écoutait avec un air de distraction, et ses yeux erraient sur le troupeau féminin qui s'offrait à ses regards. Il cherchait à découvrir la belle Selneh. Enfin il l'aperçut; mais elle avait les yeux baissés, et la curiosité qui tourmentait les autres ne paraissait pas l'agiter.

Il put répondre alors, et annonça à la supérieure qu'ayant égaré la note qu'il avait prise lorsque ces dames étaient venues chez la sultane, et ne se rappelant pas parfaitement ce qu'elle contenait, il avait pris la liberté de se rendre auprès d'elles pour avoir les renseignemens qui lui manquaient.

La supérieure répondit qu'elle rendait grâce au hasard et à la circonstance qui l'avaient conduit dans leur maison, et le pria de venir dans son appartement. Il se rendit à l'invitation. Elle le fit asseoir. Il était seul avec la supérieure, dont l'âge canonique ne pouvait prêter à la médisance. Tout le monde s'était retiré par discrétion, et ce n'était pas le compte de notre héros : il voulait voir Selneh. Comment s'y prendre pour la demander? Il n'y put tenir et

dit à la supérieure : — « Madame, la personne » qui vous a accompagnée l'autre jour, est-elle » indisposée? je ne l'ai pas aperçue parmi ces » dames. » Il mentait : —Elle y était cependant, répondit la supérieure.—Son âme aussi pure que l'air qu'elle respirait, ne lui permettant pas de soupçonner que cette demande fût la suite d'intentions perverses et condamnables, elle ajouta : — Je vais la faire venir; et elle en donna l'ordre.

Selneh arriva; sa timidité, son embarras ajoutaient à sa beauté, et ils s'accrurent encore lorsque la supérieure lui dit : — Selneh, monsieur ne vous avait point aperçue parmi nos dames, il vous croyait indisposée, et pour faire cesser l'inquiétude qu'il paraissait avoir, je vous ai fait inviter à vous rendre ici. Asseyez-vous.

— Je remercie monsieur de l'intérêt qu'il veut bien prendre à moi, dit Selneh avec un son de voix enchanteur : — Ah! madame, reprit notre héros, vous inspirerez le même sentiment à tous ceux qui auront l'avantage de vous voir, et S. A. I. la sultane-mère m'a parlé de vous, après votre départ, dans les termes les plus obligeans. — En prononçant ces mots, ses yeux étaient arrêtés sur Selneh; il cherchait à deviner sa pensée, à pénétrer les secrets de son cœur; mais elle paraissait dans le plus grand

calme, et rien n'annonçait que l'amoureux Zeli-kadeses pût concevoir la moindre espérance.

— Je ne sais comment j'ai pu mériter un instant de fixer l'attention de la sultane, dit Selneh; c'est une faveur insigne à laquelle j'étais bien loin de prétendre, et je vous prie de lui en témoigner ma respectueuse reconnaissance. Les termes me manquent pour exprimer les sentimens que commande S. A. I. — On voit que Selneh, malgré sa timidité et sa modestie, n'ignorait pas entièrement l'art de faire un compliment; et notre héros profita de cette circonstance pour lui dire les choses les plus galantes; mais la sœur paraissait d'une impassibilité propre à désespérer l'homme le plus stoïque. On peut juger de l'état de notre amant.

Il eût bien voulu parler à Selneh : comment en trouver l'occasion et faire naître un incident qui la lui fournît, pour savoir ce qu'elle pensait du billet? sa physionomie n'annonçait ni colère ni plaisir, c'était la Galathée de Pigmalion qu'il fallait animer; nouveau Prométhée, il fallait encore dérober le feu du ciel pour lui donner une âme : cette faveur si précieuse qui eût fait le bonheur d'un dieu, devait-elle être le partage d'un mortel! Ce sont les bizarreries du sort, les caprices de l'amour, de ce dieu qui

gouverne l'univers en despote absolu, et qui développe dans nos cœurs le germe de toutes les vertus et de tous les vices.

« L'inévitable Amour perce des mêmes traits.
» L'homme et les animaux, le maître et les sujets.
» Sur des ailes de feu l'Amour parcourt le monde. »

Il ne devrait faire éprouver ses transports, son ivresse, qu'à ceux qui sont susceptibles de les sentir et de les apprécier.

Voilà du sentiment; nous avons eu raison d'annoncer que l'on trouverait un peu de tout dans cet ouvrage, et nous tenons parole. Si nos lecteurs avaient, comme nous, vu Selneh, s'ils avaient contemplé ses grâces naïves et touchantes, ils en parleraient avec le même enthousiasme (1).

Le hasard, ce dieu que les anciens appelaient la fortune, servit notre héros beaucoup mieux que n'aurait pu faire sa perspicacité. On peut dire, et tout le prouve, qu'il était né coiffé.

Une esclave vint demander la supérieure, elle fut donc obligée de sortir et de laisser notre *roué* en tête-à-tête avec Selneh. Sans défiance et ne soupçonnant rien, elle l'abandonna à l'influence de son mauvais génie, et il suffit de cet instant pour faire le malheur de sa vie.

(1) Il paraît que l'auteur avait connu Selneh.

La supérieure se leva, et le pria de l'excuser si elle le quittait; elle dit à la belle Selneh : — Tenez compagnie à Monsieur pendant mon absence; elle ne sera pas longue, je reviens dans la minute. — A peine eut-elle quitté l'appartement, que, profitant de cette circonstance favorable, notre héros dit à Selneh, avec le ton le plus passionné : — Permettez que je vous demande ce que vous pensez du billet que je vous ai remis. Si je n'étais retenu par la crainte du retour trop prompt de madame la supérieure, c'est en tombant à vos genoux que je vous ferais cette question : Eh quoi! vous gardez le silence?

Selneh se taisait. — Vous voulez donc me désespérer? Un seul mot, belle Selneh, un seul mot, ou je croirai que j'ai été assez malheureux pour vous déplaire; et s'il en était ainsi, j'expirerais à vos pieds de douleur et d'amour. Il fit un mouvement pour se lever.

Selneh effrayée tourna ses beaux yeux sur notre héros, et lui dit : — Ah! seigneur, gardez-vous d'approcher de moi, qu'il vous suffise d'apprendre que votre billet n'a pu me déplaire. — Chère Selneh, vous me rendez la vie, recevez le serment que je fais de vous adorer toujours. On entendit un peu de bruit. Je ne puis, je n'ose vous en dire davantage; et tirant une lettre de son

sein, il ajouta : vous lirez ce billet, vous connaîtrez mes intentions et mes sentimens; daignez le prendre. —Non, seigneur, je ne le dois pas, reprit Selneh, et même je vais vous rendre celui que vous m'avez déjà remis. — O ciel! vous me haïssez, je le vois, je n'ai plus qu'à mourir si vous persistez dans ce cruel refus. Il prononça ces mots avec l'accent du désespoir.—On voit que notre homme avait étudié son rôle, et qu'il jouait passablement le mélodrame. — Ah! seigneur, qu'allez-vous faire? — Eh bien, chère Selneh, rendez la paix à mon cœur, vous le pouvez d'un seul mot; dites que vous ne me haïssez pas, et je serai le plus heureux des hommes : songez que vous n'avez qu'un moment, et que la supérieure peut revenir; prononcez sur mon sort. — Eh bien, non, je ne vous hais pas, dit Selneh effrayée, d'une voix tremblante et altérée. — O ciel! que de bonheur! il passe mes espérances, s'écria avec explosion notre héros. Mais on vient. — Il jeta la lettre sur ses genoux. — Prenez cette lettre et cachez-la. — Selneh ne put se dispenser de le faire. La supérieure approchait, on entendait le bruit de sa marche. Selneh avait à peine eu le temps de cacher la galante épître, lorsque la supérieure rentra dans l'appartement.

— Pardon, seigneur, dit-elle à notre héros,

j'ai été si long-temps; mais il m'a fallu répondre à diverses demandes qui m'ont été faites, et donner quelques ordres, pour être entièrement à vous. — Comment donc, madame? c'est à moi à demander grâce de mon importunité, je sais que tous vos momens sont comptés, je connais la multiplicité de vos occupations et leur importance. Le temps que vous perdez avec moi est un vol que vous faites à l'humanité, à la bienfaisance, et je regrette, je me reproche de demeurer ici si long-temps; mais il est si facile de s'oublier près de vous, mesdames! — Il prononçait tout cela d'un ton solennel, qui en imposait à ces vertueuses femmes. Il avait l'air rayonnant. Il devait être satisfait, ses affaires avançaient, et il avait fait beaucoup de chemin en peu de temps; mais que ne peut l'audace contre la timidité et l'inexpérience!

La supérieure proposa de lui donner le double de la note dont l'original avait été perdu. Elle mit devant lui du papier, de l'encre, et il eut bientôt les renseignemens désirés. Il regardait à la dérobée la jeune Selneh, qui, de son côté, levait de temps en temps ses beaux yeux sur lui et commençait à s'accoutumer à ce jeu muet. L'entretien qu'ils avaient eu ensemble lui donnait à penser, elle ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, c'était un chaos

de pensées, un flux et reflux de sensations qui se succédaient avec une telle rapidité, une telle confusion qu'elle ne pouvait les définir.

Il eût bien voulu dire quelque chose de plus à Selneh; mais il fallait, malgré lui, qu'il commandât à son impatience, à ses désirs. Enfin la visite se termina; il ne put se dispenser d'annoncer son départ.

On se félicita de l'événement qui avait procuré l'avantage de le posséder quelques instans, en témoignant le désir de le revoir encore. Il promit de revenir, et d'engager même la sultane mère à visiter l'établissement. Cet espoir parut flatter vivement la supérieure, elle lui dit:—Je vous supplie de ne point oublier cette promesse; quel bonheur si nous voyions au milieu de nous notre auguste protectrice!—Il répondit qu'il ferait en sorte de satisfaire ce désir; mais il pria en même temps de ne point parler de sa visite ni de son motif. On le lui promit; il salua et sortit. La supérieure le conduisit jusque dans la cour; il monta dans la voiture qui l'attendait, et ces dames rentrèrent.

La supérieure retourna dans son appartement; Selneh la suivit. La paix de son cœur était déjà troublée.

Elle eût bien voulu faire part à la supérieure de ce qui l'agitait; mais une fausse honte la re-

tenait, l'arrêtait ; il eût fallu faire l'aveu d'un défaut de confiance inexcusable sans doute ; elle craignait un reproche mérité, et garda le silence. Voilà où nous entraîne une première faute : aimable Selneh, vous l'avez reconnu, mais trop tard ; vos larmes amères, vos douleurs, vos regrets, vos malheurs l'ont assez expiée cette faute légère, et celles plus graves qui en ont été la suite.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu, prudence.

CHAPITRE XVIII.

Selneh cède à l'amour. — Son cœur s'enflamme. — Elle écrit. — Aveu. — Comment remettre la lettre. — Petite ruse. — Succès. — Zeli-kadeses annonce la visite de la sultane. — Il avance ses affaires auprès de Selneh.

La supérieure fit de nouveau l'éloge de Zelikadeses ; Selneh écoutait avec attention, même avec un certain plaisir, ce qu'on disait de celui qui devait bientôt lui ravir son innocence, et le désir de lire les lettres qu'il lui avait remises la maîtrisa au point qu'elle prit le prétexte de ses occupations pour quitter la supérieure.

Elle se rendit dans sa chambre, elle éprouva un saisissement qui jusqu'alors lui avait été inconnu ; son émotion augmenta encore en parcourant l'amoureuse épître. Notre héros lui disait : « Belle Selneh, je vais me rendre près de » vous : la crainte et l'espérance agitent mon » cœur ; si l'amour le plus pur et le plus sincère » a pu vous toucher, je n'ai rien à redouter. » Mais comment connaître mon sort et mon » bonheur? Pourrai-je vous parler ? je l'ignore. » Si le destin doit être propice au véritable

» amour, qui plus que moi a droit à ses faveurs!
» J'envie le sort de ce billet. Il sera dans vos
» mains, vos yeux le parcourront. O vous que
» j'idolâtre, vous que je fais serment d'adorer
» à jamais, serez-vous toujours insensible! Ah!
» puisse ce Dieu qui lit dans les cœurs, m'offrir à
» vos yeux tel que je suis, vous rendrez justice
» au plus fidèle des amans! Et par *un post-scrip-*
» *tum* il ajoutait : J'implore encore une grâce,
» une faveur : un mot de réponse; si vous me
» refusez, belle Selneh, c'est m'annoncer que
» vous ne partagez pas le sentiment qui con-
» sume mon cœur, que vous y êtes insensible,
» que vous me bannissez de votre présence, et
» je vous fuirai pour toujours. »

Selneh relut une seconde fois la doucereuse épître, et le poison de l'amour se glissa dans son sein. Elle prit le premier billet, le parcourut, et l'envie de le rendre s'évanouit pour jamais. Elle soupira, elle regarda autour d'elle, et cette maison dont le séjour lui avait paru jusqu'à ce moment si agréable, cet asile de la vertu dont ses vœux et ses désirs ne passaient pas l'enceinte, lui parurent une solitude affreuse. Elle jeta un coup-d'œil sur ces lettres qu'elle tenait dans sa main, et dit : «--Le reverrai-je? Quand revien-
» dra-t-il? je n'ai rien à redouter, rien à crain-
» dre; les expressions de ses lettres respirent

» la vertu ; la supérieure elle-même m'a vanté
» sa sagesse : cette pensée me rassure ; elle a
» plus d'expérience que moi, et s'il n'était pas
» tel qu'il paraît, il n'eût pu la tromper ; et elle
» répéta, quand viendra-t-il ? »

Hélas ! jeune infortunée, tu le reverras trop tôt, tu cours à ta perte : tu la prépares, tu couvres de fleurs la route qui te conduira vers l'abîme dans lequel un suborneur ne tardera pas à te précipiter.

Voilà l'effet d'une aveugle passion : on cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent ; on n'est plus ingénieux que pour se tromper et pour étouffer ses remords.

Selneh était déjà favorablement prévenue pour notre héros, elle le voyait avec les yeux de l'amour, et, grâce à ce sentiment, lui supposait des qualités qu'il n'avait pas.

Elle devint tout-à-coup pensive, mélancolique : des femmes plus exercées que ses compagnes eussent découvert promptement chez elle les symptômes de la plus douce, mais aussi de la plus funeste et de la plus impérieuse de toutes les passions, lorsque la raison ne vient pas à notre secours.

Selneh passa le reste de la journée à songer

à son vainqueur; son amour fit des progrès rapides; la nuit vint encore augmenter les ravages de l'incendie, et cependant la jeune infortunée ne connaissait pas toute l'étendue du mal qui la consumait. Ses sens parlaient, mais elle ignorait quel était le remède; elle ne formait aucun désir qui fût étranger à la vertu, à la sagesse; son innocence était encore son égide, et cette innocence même devait plus tard hâter sa perte.

Le jour qui parut ne rendit point le calme à son cœur, tout ce qu'elle voyait lui rappelait notre héros; là, il lui avait parlé; ici, il la regardait. Elle fut dans la chambre de la supérieure. C'est là qu'il était assis, qu'il lui avait remis cette dernière lettre qui reposait sur son cœur. Belle Selneh, que je vous plains! Elle se livrait aux devoirs de son état avec cette tiédeur qui tient de l'abattement; elle ne voyait, n'entendait, ne désirait plus que notre héros.

Une voix secrète semblait lui dire: Malheureuse, arrête-toi, il en est encore temps; mais l'amour, plus fort que la raison, parlait à son cœur, et ses accens étaient si doux, si séduisans, qu'il était difficile, ou, pour mieux dire, impossible, de ne pas se rendre. Elle se décida à écrire; elle croyait ne céder qu'à un sentiment de pitié, de commisération. Elle se di-

sait à elle-même : — Un refus le rendrait si malheureux ! il me fuirait, il me l'écrit, — et Selneh ne voulait pas avoir ce reproche à se faire. Elle s'assied devant sa table, et, le cœur palpitant, la main tremblante, Selneh va tracer elle-même son arrêt. De quels termes se servira-t-elle pour répondre aux expressions de ce sentiment qui lui paraît si vrai, si sincère ? Rendra-t-elle amour pour amour ? Non, elle n'ose encore en faire l'aveu ; un reste de pudeur expirante la retient, l'arrête ; elle éprouve cependant tous les feux de la passion la plus vive, et bientôt elle aimera avec fureur celui qui calcule de sang-froid sa honte, qui ne veut que satisfaire ses sens.

O Selneh ! pourquoi n'avez-vous pas rencontré un homme digne de vous, qui sût vous apprécier, qui vous aimât pour vous-même, et qui vous rendît cet hommage que l'on doit à la beauté unie aux vertus, aux talens et à toutes ces qualités aimables dont vous dota la nature, qui vous traita en enfant gâté ? L'idolâtrie, l'amour le plus exclusif, voilà le culte qui vous était dû.

C'est avec cette ardeur et ces vœux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.

Selneh ! quoi ! ce séducteur profanera vos

attraits! quoi! vous serez sa proie! quoi! il aura vaincu votre timide résistance! il entendra les derniers accens de votre innocence! sa bouche les recueillera sur la vôtre! C'est ainsi qu'un frêlon butine sur la rose encore humide des larmes de l'aurore, qui s'épanouit aux premiers rayons de l'astre du jour.

Selneh! quoi! rien ne peut vous arracher au sort funeste qui vous menace! Ah! si, plus confiante ou moins esclave d'une fausse honte, vous eussiez épanché vos inquiétudes, votre trouble, vos incertitudes, dans le sein de la vertu et de l'amitié, le remords dévorant ne troublerait point la paix de votre cœur, et cette figure angélique, dont les grâces, la régularité et la candeur nous retracent la divinité, ne porterait point l'empreinte des soucis, des chagrins et des douleurs.

Hélas! chère et infortunée Selneh, vous avez failli sans le savoir et sans être coupable. Telle devait être votre destinée, il faut le croire, et vous avez subi

L'irrévocable arrêt de la fatalité.

Selneh hésitait encore; elle interrogeait son cœur : ne soupçonnant pas le mal, elle crut qu'elle ne pouvait commettre une faute. — Il

me parle d'amour, se disait-elle à elle-même. Qu'est-ce que l'amour? Infortunée! tu ne le sauras que trop vîte! ses jouissances sont un éclair léger : combien ses chagrins sont poignans! ses peines, trop souvent éternelles, laissent après elles des traces cruelles de leur passage. Elle disait encore : — Je ne puis partager un sentiment que je ne connais pas, que je n'éprouve pas ; je le vois avec quelque plaisir ; ses procédés, sa conduite m'ont inspiré de l'amitié, accordons-la-lui toute entière. Il est peut-être inconvenant de lui répondre, mais ne peut-on pas écrire à un ami? Et la malheureuse Selneh s'aveuglait elle-même sur le danger. Enfin, prenant la plume, elle écrivit :

« Qu'exigez-vous de moi, Monsieur? La raison, mon devoir, semblent me dire que je » les oublie, que je commets une faute en » vous écrivant; mais l'amitié que vous m'avez » inspirée, plus forte que cette crainte, con» duit ma main : si ce sentiment peut vous » suffire, voilà tout ce que je puis vous of» frir..... Vous seriez malheureux, m'avez» vous dit, si vous ne receviez pas cette » réponse. Je ne pourrais supporter cette » idée. Soyez donc heureux, c'est le vœu de » SELNEH. »

L'épître est achevée. Elle la ferme, la place sur son sein, en attendant qu'elle puisse trouver l'occasion de la remettre.

Elle est plus tranquille, plus calme; elle se dit encore : L'amitié et la reconnaissance ne peuvent être un mal ni une erreur. Selneh fut ensuite où son devoir l'appelait. La journée lui parut longue; elle eût voulu être au lendemain : elle pensait que l'*ami* viendrait; mais le Temps, quoiqu'il marche d'un pas rapide, ne va jamais assez vîte au gré des amans; il semble qu'il ait perdu ses ailes lorsqu'ils attendent, et ils lui reprochent de les avoir retrouvées lorsque l'instant du plaisir est arrivé.

Imitons-le : trève de réflexions, rendons compte des événemens. Le jour fuit, la nuit vient; elle disparaît à son tour. Selneh se dit : Je le verrai sans doute. Ce pressentiment devait se réaliser, et vers le milieu de la matinée elle entendit dire dans la maison qu'il était chez la supérieure. Cette nouvelle lui fit éprouver un certain saisissement; son cœur, dont les mouvemens étaient réguliers, palpita avec vîtesse; ses yeux se portèrent vers l'endroit qui devait lui laisser apercevoir la personne qui sans doute viendrait lui dire de se rendre près de la supérieure. Elle craint, elle

espère ; on tarde, elle s'inquiète. Enfin ces mots se firent entendre : — Selneh, on vous demande. — Elle s'empresse d'obéir. En entrant, elle aperçoit notre héros, baisse les yeux et rougit. La supérieure lui donna le temps de se remettre. Elle parlait à Zeli-kadeses.

La supérieure fit quelques pas dans son appartement, et Zeli-kadezes ne perdit pas son temps. Il fit un signe expressif à Selneh, pour lui demander si elle avait répondu, et la novice en amour lui fit entendre qu'elle avait rempli ses désirs : il parut enchanté; mais comment remettre cette réponse?

Selneh n'était point encore au fait de toutes les petites ruses des amans; elle craignait d'être vue, et conservait cette timidité si précieuse, ce symbole de l'innocence, dont les modèles sont si rares de nos jours.

La supérieure avait les yeux fixés d'un autre côté : notre amant se plaça devant la belle Selneh, et lui tournant le dos, il tendit la main par derrière : elle comprit son dessein ; prendre le billet et le donner au tendre ami fut l'affaire d'un moment. Pour son coup d'essai, Selneh n'était pas trop maladroite. Que sera-ce donc lorsqu'elle sera plus manégée?..... Pardon, belle Selneh, si, trop fidèle historien et trop

prompt à saisir les différentes nuances, je m'emporte et passe les bornes; mais je suis plein de mon sujet.

Voilà donc notre homme possesseur du précieux billet. Un regard passionné qu'il lança à à Selneh lui peignit son ardeur, le bonheur, le plaisir. Mais il fallait le lire ce billet, et comment faire? Il feignit de trouver sur lui une lettre, et dit avec une espèce d'exclamation : Ah Dieu! on m'a remis une lettre en sortant : l'empressement que j'avais de me rendre ici m'a fait oublier d'en prendre lecture; c'est peut-être quelque chose d'important. Madame, si vous permettiez.... On le pria de ne pas se gêner. Il se plaça dans l'embrâsure d'une croisée et parcourut avec rapidité le billet. Selneh l'examinait et suivait des yeux les mouvemens de sa physionomie; il a fini, et, la regardant tendrement, il dit, de manière à n'être compris que d'elle seule : Ce billet est beaucoup plus important que je ne pensais; il exigerait même une prompte réponse. La supérieure, qui semblait vouloir servir ses projets et lui applanir les difficultés, lui dit : Monsieur, si vous voulez écrire, mettez-vous à mon secrétaire, prenez du papier; et notre héros, habile à saisir le moment opportun, répondit : Je n'en serais pas fâché;

en m'en allant, je la remettrai moi-même. Il prit place au secrétaire et il écrivit :

« Belle Selneh, quel bonheur ! Vous m'avez » écrit ! Cette lettre contient ma destinée : » vous ne m'offrez que de l'amitié, elle suffit » à mon cœur ; c'est un trésor inestimable. » Quel prix n'a pas à mes yeux l'amitié de Sel- » neh ! Souffrez que je vous renouvelle l'assu- » rance d'un sentiment plus vif et non moins » durable. Voyez à vos pieds l'amant le plus » tendre et le plus fidèle. Amour pour la vie ! » Que ne puis-je vous le dire de vive voix ! » Ce moment fortuné viendra, je l'espère, et » je vais employer tous les moyens possibles » pour le faire naître. »

Il plia la lettre, y mit un cachet et feignit de la placer dans sa ceinture. Il se leva et la donna à Selneh en mettant en usage la petite ruse dont il s'était servi pour recevoir la sienne. Tout réussit au gré des vœux de nos deux amans. Les voilà donc en intrigue réglée, et la correspondance est établie. Tout cela, quoiqu'un peu irrégulier, eût suffi à Selneh ; il n'en était pas de même de notre héros, il ne voulait pas s'en tenir à l'amour platonique.

Jouir est tout, les heureux sont les sages.

Ce système lui convenait mieux : il dressa

donc ses batteries en conséquence. Suivons-le dans sa marche. Il entama ainsi la conversation : — Mesdames, je suis tellement distrait de tout autre sujet lorsque je suis ici, pour ne m'occuper que de vous, que j'ai oublié de vous annoncer que la sultane mère viendra dans peu vous rendre visite. Je l'ai pressentie sur cette démarche, qui sans doute vous sera agréable, et elle ne m'a pas paru éloignée de la faire. — Ah! Monsieur, quelle faveur insigne! Nous vous la devrons, dit la supérieure; mais vous en ajouterez une autre en nous faisant prévenir la veille, ou au moins quelques heures d'avance. Quoique le plus grand ordre règne dans notre maison, cependant, pour recevoir S. A. I., il est certaines choses à observer : un cérémonial qui exige quelques dispositions préliminaires et qui demandent du temps. Je compte donc sur votre complaisante amitié. — Soyez sûre, Madame, que vos désirs seront satisfaits. Permettez aussi que je vous renouvelle la prière de ne point parler des visites que je vous ai rendues. — Soyez tranquille, Monsieur, quoique nous soyons femmes, nous savons nous taire. — Notre héros s'adressant ensuite à Selneh : — Et vous, Madame, verrez-vous avec plaisir S. A. I.? — Les bontés dont elle m'a comblée, Monsieur, m'inspirent

ce désir. — Vous pouvez donc vous y attendre très-incessamment, et pour être certain que vous serez prévenues, je viendrai moi-même vous l'annoncer. — En vérité, c'est être trop bon, dit la supérieure. —

Si elle se fût doutée de ses véritables intentions, quelle différence grand Dieu! mais habile dans l'art de feindre et de tromper, il se couvrait du masque de la délicatesse et de la vertu.

Le trio était très-satisfait, chacun avait sa portion de joie qui brillait sur son visage : la supérieure désirait voir la sultane-mère ; Selneh ne savait trop à quoi s'arrêter, ses idées étaient confuses, elle ne pouvait démêler, ni définir ce qui l'agitait. La pauvre enfant aimait, et caressait notre héros d'un doux regard.

Le trop fortuné suborneur, qui depuis long-temps avait dressé son plan d'attaque, et qui se réglait sur les événemens pour diriger ses coups et ne pas frapper à faux, regardait sa victime avec cette assurance que donne la certitude du succès, et semblait dire : — Elle est à moi, ou peu s'en faut ; il ne me manque pour arriver au but qu'un quart d'heure de tête-à-tête, ayons-le. — Pour hâter cet heureux dénoûment, il partit, en annonçant encore que l'on aurait sous peu de ses nouvelles, et qu'il tiendrait la parole qu'il avait donnée.

CHAPITRE XIX.

Zeli-Kadeses va trouver la sultane. — Il annonce sa visite. — Réception. — Hommages qui lui sont rendus. — Projets de notre héros. — Démarches pour en assurer le succès. — Il reste seul avec Selneh. — Larcin. — Réflexions, agitation, trouble de Selneh.

Laissons pour un moment la supérieure et Selneh rêver à ce qui les intéresse, et suivons notre héros. Il revint au palais. Son intrigue avec la sultane-mère allait toujours son train. Il fêtoyait avec vigueur ses appas surannés, les actions ne baissaient pas. Elle était enchantée de l'aventure, et le jeune homme avait près d'elle une grande influence; il donnait et ne demandait rien, tout était bénéfice, et c'est ce qu'il fallait à l'auguste antiquaille. La camariste était toujours l'honnête entremetteuse et la confidente; lorsque nos deux amans étaient ensemble, elle veillait à ce que personne ne pût les troubler, ni jeter un regard curieux au-delà de l'antichambre. Notre héros, qui avait les grandes et les petites entrées chez la sultane-mère, vint

donc la trouver sans dire gare, et après lui avoir rendu certain hommage, dont, par parenthèse, elle était toujours aussi friande qu'affamée, il lui insinua l'envie d'aller visiter l'association, et dit que depuis long-temps il avait eu l'intention de lui en parler, mais qu'il avait perdu cela de vue; il pensait que cette démarche ajouterait au respect, à la considération et à la haute opinion que l'on avait des vertus de la sultane-mère.

La dame, qui visait à la renommée, et qui aimait assez que l'on parlât d'elle, y consentit. — Vous m'accompagnerez, mon ami, dit-elle à notre héros : il sera bon, je pense, de les faire prévenir, pour que l'on me reçoive d'une manière convenable à mon rang; écrivez-leur un mot en votre nom, et envoyez-le par un des esclaves; annoncez que je m'y rendrai après-demain dans la matinée, et donnez ici des ordres en conséquence; il faut encore un certain apparat.

Il promit d'exécuter les ordres de la sultane; ils se dirent quelque chose de tendre, ensuite il sortit pour écrire à la supérieure et lui donner avis de la visite. Par un *post-scriptum*, en présentant son hommage à ces dames, il les prévenait qu'il se rendrait près d'elles le lendemain, pour se concerter sur quelques disposi-

tions à faire, et il envoya sur-le-champ le messager.

Le lendemain, il s'y rendit dans la matinée; il n'avait pas voulu perdre cette occasion de revoir Selneh.

La supérieure le reçut avec les démonstrations de l'amitié les plus touchantes. Selneh, qui devenait chaque jour moins timide, lui témoigna que son empressement la flattait infiniment. Pendant que la supérieure allait et venait dans son appartement, il trouva le moment de lui serrer la main et de lui faire entendre le mot d'amour. Selneh rougit. — Combien je vous sais gré, seigneur, lui dit la supérieure, de nous avoir prévenues de la visite de notre auguste protectrice! vous êtes réellement un de nos bienfaiteurs.

Je ferai en sorte de mériter ce titre, répondit le tartuffe, et il regardait Selneh, dont les beaux yeux devenaient de plus en plus expressifs.

La supérieure ajouta: — Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que nous aurions à nous entendre ensemble sur ce qu'il faudrait faire pour recevoir la sultane, ayez la bonté de me communiquer vos idées, vos intentions; j'ai déjà donné des ordres pour tout disposer dans l'association. Nos dames se trouveront

sur le passage de la sultane, nous lui préparerons un siége dans la salle la plus vaste de la maison, que nous décorerons avec des guirlandes de fleurs. L'une de nous portera la parole pour remercier S. A. I. de l'honneur qu'elle veut bien nous faire. — Qui chargerez-vous de cette commission ? — J'ai jeté les yeux sur Selneh ; elle m'a objecté la timidité, la crainte ; j'ai observé que la bienveillance dont la sultane l'honorait devait la rassurer, et je suis parvenue à la décider. Que pensez-vous de mon plan ? Notre héros l'approuva ; il ajouta : — Les expressions de la reconnaissance, en passant par la bouche de madame, en auront plus de prix. — Voilà de la galanterie, dit la supérieure. — Je ne mérite pas un compliment aussi flatteur, ajouta Selneh. — La supérieure dit encore : Selneh, après avoir parlé, présentera un bouquet à la sultane, et toutes nos sœurs en feront autant. Ce sera réellement une fête de famille. — Le discours est sans doute composé ? — Oui, quelques mots sans prétention, point d'emphase, dit la supérieure, c'est le cœur qui parle, on a toujours assez d'esprit, lorsqu'il nous inspire et qu'on se livre à son impulsion. — On le lui montra. — Bien, très-bien ! charmant ! dit-il après avoir lu. — Quel est l'auteur ? On gardait le silence. — Ne puis-je le savoir ? J'ai peut-

être commis une indiscrétion. — Non, nous n'avons rien de caché pour vous. — Mais cela ne me rend pas plus savant; dites-le moi, belle Selneh? — C'est madame. — Je m'en doutais, madame, je vous fais mon compliment, on ne peut mieux dire en aussi peu de mots, beaucoup de nos grands orateurs devraient prendre des leçons de vous. — On se rendit dans l'endroit où toutes les dames et les esclaves de la maison se trouvaient réunies et préparaient ces guirlandes qui devaient ombrager la tête de la sultane.

Notre héros était près de Selneh, tandis que la supérieure surveillait les travaux; il en profita pour parler à demi-voix de son amour, pour demander si l'amitié était toujours la même, et s'il ne pourrait pas obtenir quelque chose de plus. Selneh ne répondait rien; la timidité, la crainte enchaînaient ses paroles, et cependant elle aimait; il lui eût été bien difficile de se défendre de ce sentiment; elle entendait de tous côtés faire l'éloge de notre héros. Il ne s'était encore offert à ses yeux que sous les traits de l'amabilité et de la complaisance; il était impossible de résister à la séduction. La supérieure lui demandait à chaque instant comment il trouvait tout ce que l'on préparait, et les complimens, les éloges allaient leur train. Ils quittèrent le laboratoire. Notre

héros resta encore quelque temps, et ne pouvant espérer de voir naître l'occasion d'avancer ses affaires auprès de Selneh, il partit et se rendit chez la sultane.

Ces détails paraîtront fastidieux à nos lecteurs; mais ils sont indispensables pour arriver au dénoûment; passons de suite au lendemain. Dans l'association, chaque dame était à son poste, la supérieure avait l'œil à tout. Selneh, chargée de porter la parole, n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle allait pérorer, et son amour, qui faisait à chaque instant de nouveaux progrès, la tourmentait bien davantage.

Enfin on vint annoncer que l'on avait aperçu le char qui voiturait la sultane, et quelques secondes après il roula dans la cour de la maison. La supérieure et son troupeau, le bouquet à la main, attendirent la sultane. Elle descendit de sa voiture suivie de notre héros, qui lui donna galamment la main. La supérieure, en accompagnant la sultane, lui exprimait le mieux qu'elle pouvait sa reconnaissance pour la bonté qu'elle avait de visiter la maison; et la sultane répondait des choses agréables qui faisaient dire à tous les assistans : Quel air affable! que de bonté! On entre dans la salle; un double rang de guirlandes et une couronne de fleurs placée audessus d'un siége élégant sur lequel devait s'as-

soir madame, lui firent dire : *Ah! c'est charmant!* Elle prit place ; Zéli-Kadeses était debout auprès d'elle : on fit cercle ; la supérieure offrit d'abord son bouquet en demandant à la sultane la permission qu'on lui adressât un compliment au nom de l'association. Selneh, la rougeur sur le front, les yeux baissés, et le maintien modeste, s'avança et prononça en tremblant le discours dont nous avons parlé. La sultane lui dit : — Bien, très-bien, on n'est pas plus aimable ni plus jolie. — Selneh donna son bouquet et la sultane l'embrassa. Elle voulait se retirer. — Restez près de moi. Puis s'adressant à la supérieure : — Tout ce que je vois m'enchante, madame, jamais surprise ne fut plus agréable pour moi. Il m'est doux de me retrouver au milieu de vous, je me regarde comme une mère de famille entourée de ses enfans chéris : je désire connaître toutes ces dames, ayez la complaisance de les faire approcher les unes après les autres, et elles vinrent présenter leur bouquet; un sourire gracieux les accueillait. Lorsqu'elles eurent toutes rendu leur hommage à la sultane, qui n'était pas fâchée de représenter un peu et de jouer la princesse, on lui proposa de visiter la maison : elle agréa l'invitation et examina tout dans le plus grand détail.

La supérieure reçut des complimens sur le bon ordre qui régnait dans la maison. — Au reste, cela ne m'étonne pas, dit-elle, depuis long-temps je vous connaissais de réputation, et je vois que l'on ne m'a point trompée; puis s'adressant à Selneh : quant à vous, ma chère, je ne vous oublierai pas, je serais même bien aise d'avoir un entretien avec vous; vous viendrez me voir, je vous enverrai chercher. Madame ne fera point de difficulté, je pense, pour vous accorder cette permission? Et la supérieure de répondre : — « S. A. I. lui fait mille fois trop d'honneur, Selneh m'est trop chère pour que je ne la laisse pas jouir de cette faveur. »

On verra combien cette visite lui devint funeste, et le parti qu'en sut tirer notre héros.

Selneh témoigna sa reconnaissance à la sultane; elle y mit tant de grâce et de sensibilité, qu'elle ne put s'empêcher de lui dire les choses les plus flatteuses. Il est vrai qu'il est impossible d'avoir un organe plus enchanteur que cette femme charmante, et cette douce harmonie annonce ordinairement une belle âme : il est rare, à quelques exceptions près, que cette assertion ne puisse pour ainsi dire être érigée en principe.

Les heures s'écoulaient, et la sultane annonça son départ, en promettant de visiter quel-

quefois l'association. Cet espoir occasionna un nouveau concert de louanges et de bénédictions. Elle assura les autres de sa protection spéciale, particulièrement la supérieure, et surtout Selneh qu'elle baisa au front, en lui répétant qu'elle n'oublierait pas ce qu'elle lui avait promis, et qu'elle viendrait passer une journée au palais. Elle sortit de l'appartement, et monta en voiture avec son sigisbé.

La supérieure réunit son troupeau, l'entretint des bontés de la sultane. Lorsqu'elle eut fini, on se donna carrière. Ce n'était plus ce silence respectueux dans lequel il avait fallu se renfermer tandis que la sultane était là ; mais les paroles se précipitaient les unes sur les autres avec une telle rapidité, qu'il eût été difficile d'attraper, de saisir le sens d'une phrase, même au vol. On félicitait Selneh sur le sort heureux que lui montrait dans l'avenir la protection de la sultane. L'aimable Selneh se livrait elle-même à cet espoir, et son amant s'offrait à son imagination sous les traits les plus séduisans : un trouble secret l'agitait ; elle ne se doutait pas où cela la conduirait. Notre héros, de son côté, formait une foule de projets afin de confisquer Selneh à son profit,

Et lui ravir ce trésor mal scellé
Dont notre sexe a la fatale clé.

La promesse que la sultane avait faite à Selneh, de la mander au palais, fixa toutes ses incertitudes; ce fut un trait de lumière pour lui, et la base de son plan.

Le lendemain de la visite, il se rendit à l'Association. Il est facile de concevoir avec quels égards, quels empressemens il fut reçu, comme il fut cajolé, fêté. Il venait pour savoir si ces dames avaient été satisfaites de la sultane, qui de son côté n'avait pas cessé de l'entretenir de la supérieure et de Selneh, sur laquelle elle avait des projets. Était-ce vrai? était-ce faux? nous ne pouvons l'affirmer; mais il fallait bien dire quelque chose; il ajoutait pour Selneh les choses les plus obligeantes. Ses regards avaient bien une autre expression; mais Selneh, encore innocente et pure, dont rien n'avait troublé l'heureuse ignorance, ne répondait pas comme il l'eût désiré. La supérieure fut obligée de s'absenter, et très-imprudemment, sans réfléchir à l'inconvenance, elle le laissa seul avec Selneh.

A peine fut-elle sortie, que l'audacieux, devenu plus hardi et plus entreprenant, dit à Selneh : — Ne pourrai-je obtenir de vous, pendant que nous sommes seuls, un aveu que mérite mon amour et sa sincérité? Partagez-vous ce sentiment si pur? m'aimez-vous? Ah! répondez!

L'incertitude dans laquelle vous me laissez est un supplice pour moi, un tourment cruel : parlez, ou j'expire à vos pieds de douleur et de désespoir, si vous vous obstinez à garder le silence. — Il tomba à ses genoux, en lui prenant la main qu'il pressa sur ses lèvres, et répéta : — Chère Selneh, parlez. — Selneh, qui prenait tout à la lettre, et qui croyait réellement qu'il allait mourir, fit entendre ces mots : — Eh bien, oui, je vous aime ! — Il ne put se contenir, se releva avec précipitation, et, la prenant dans ses bras, il lui donna un baiser dont ses lèvres virginales n'avaient point encore éprouvé le voluptueux contact ; si le lieu et le temps eussent été plus opportuns, c'en était fait. Il ne poussa pas plus loin son entreprise, la supérieure pouvait arriver ; et Selneh, que la pudeur et la vertu n'avaient point encore entièrement abandonnée, revenue un peu de son trouble, lui reprocha, mais avec douceur, le baiser ravi. Il mit tout sur le compte de l'amour. Lorsqu'on est aimé, il n'est pas difficile d'obtenir son pardon, et il eut bientôt sa grâce. Il allait se rendre encore coupable. — Finissez, ou je ne vous aimerai plus, s'écria Selneh. Cette menace ne l'eût point arrêté ; mais la supérieure se fit entendre et il fallut bien se modérer ; il dit à Selneh de s'asseoir : elle obéit, il en fit au-

tant, et la supérieure les trouva un peu éloignés l'un de l'autre, et ayant l'air de parler ensemble.

Après un court entretien, Zéli-Kadeses se leva, répéta que Selneh ne tarderait pas à être mandée par la sultane, et partit en promettant de rendre sous peu une nouvelle visite à ces dames.

Occupons-nous maintenant de Selneh. Son cœur palpitait sans qu'elle pût deviner la cause d'un mouvement qui jusqu'alors lui avait été inconnu, son imagination la faisait voyager dans le pays des chimères; on sait que c'est le domaine des poëtes et des amans.

Elle aimait de bonne foi et s'abandonnait sans crainte au penchant qui l'entraînait; elle ne voyait qu'une route parsemée de roses, et grace à son inexpérience, elle ne se doutait pas qu'il se rencontrerait des épines dont les blessures seraient très-vives, difficiles à cicatriser, et encore plus à guérir.

Malheureuses femmes, il faut l'avouer, si parfois nous avons à nous plaindre de vous, vous ne faites que prendre votre revanche, car vous nous devez toujours votre première chute, et trop souvent la route du plaisir est arrosée des larmes du repentir.

Notre héros ne revint pas le lendemain à

l'Association, il s'occupa de préparer tous les moyens qui devaient assurer le succès de ses projets. Selneh fut étonnée de cette absence, qu'elle prenait pour de l'abandon ; elle était déjà familiarisée avec le sentiment qui l'agitait et la maîtrisait au point que la présence de son vainqueur était devenue un besoin pour elle. La supérieure contribuait encore à augmenter ce désir, elle ne tarissait pas sur le compte de notre héros. C'était un éloge aussi pompeux que continuel, elle lui supposait toutes les vertus, elle en eût même créé pour lui de nouvelles. Lorsque Selneh était retirée dans sa chambre, elle relisait ses lettres.

Ses compagnes la félicitaient sur ce qu'elles appelaient son bonheur, lui parlaient sans cesse de l'honneur qu'elle aurait d'aller chez la sultane ; lui annonçaient que bientôt elle occuperait une des premières places de l'Association, et lui demandaient avec cette candeur qui caractérise l'innocence, si elle aurait toujours la même amitié pour elles.

Selneh répondait à toutes ces questions avec douceur et de manière à augmenter l'attachement que l'on avait déjà pour elle. Selneh ne s'abandonnait point aux rêves de l'ambition, elle ne s'occupait que du sentiment qui l'entraînait, et suivait ce penchant sans crainte comme

sans défiance; son inexpérience, qui bientôt devait lui être fatale, ne pouvait l'éclairer et la prémunir contre les dangers qui la menaçaient; il eût fallu qu'elle confiât son trouble, ses agitations et leur cause, à la supérieure, elle n'en eut même pas la pensée.

Chaque instant qui s'écoulait lui paraissait un siècle. Pauvre Selneh! combien tu te reprocheras par la suite ces désirs insensés! La journée s'écoula sans qu'on entendît parler, ni de la sultane mère, ni de notre héros. On peut, d'après ce que nous avons dit de l'amoureuse inquiétude de Selneh, se figurer facilement à quel point elle était portée.

CHAPITRE XX.

Espérances qui se réalisent. — Avant-coureurs du dénoûment. — Selneh sort de l'Association. Comment et pourquoi ? — Ce qu'il en advient. — Perte d'un bijou précieux. — Retour. — Visite. — L'amour augmente d'un côté, diminue de l'autre. — Témoin indiscret. — Fuite. — Changement. — Abandon.

Enfin le jour parut : elle espérait qu'il serait plus heureux, et elle ne fut pas trompée dans son attente. Zéli-Kadeses vint ; il se rendit chez la supérieure, lui annonça que la princesse ne cessait de lui parler avec enthousiasme d'elle, de la maison, de la manière dont on l'avait reçue, et de la satisfaction qu'elle avait éprouvée. — Vous en seriez étonnée, ajoutait-il. Selneh l'occupe aussi beaucoup, et elle l'enverra peut-être chercher demain, du moins je le présume d'après ce qu'elle m'a dit. — La supérieure donna l'ordre de faire venir Selneh.

Selneh se rendit promptement à cette invitation, son cœur semblait lui dire qu'elle allait revoir celui dont elle désirait si ardemment la présence.

Notre héros, en la voyant arriver, la regarda

avec une telle assurance, que Selneh ne put cacher son trouble, et la supérieure lui dit : — Qu'avez-vous donc? — Elle mit cette émotion sur le compte de l'empressement à se rendre près d'elle, et les questions ne furent pas poussées plus loin. Alors l'amoureux Zéli-Kadeses annonça à Selneh qu'elle verrait au premier moment s'effectuer la promesse de la sultane mère, et qu'elle la ferait venir près d'elle.

Selneh exprima sa reconnaissance dans des termes si aimables, que notre homme semblait jouir d'avance du plaisir de voir sa victime tomber dans ses filets.

Nos lecteurs doivent s'apercevoir que nous procédons méthodiquement et que nous observons les règles.

En Romancie, une héroïne sage
Ne peut tomber, c'est un constant usage,
Que sur la queue ou la fin du roman ;
Son p....... est pour le dénoûment,
Ou bien l'on est accusé de licence.
Malgré le vice, on veut que la décence
Serve toujours de vernis à l'honneur.
Car le beau sexe est un chaste lecteur,
Un voile clair doit lui couvrir les choses :
Quand le serpent est caché sous les roses,
Il peut piquer ; mais cela n'y fait rien,
Si la pudeur conserve son maintien.

On voit que nous ne manquons jamais l'occasion de semer quelques réflexions morales

dans cet ouvrage. On dit qu'elles sont la *rocambole* des romans; elles peuvent l'être aussi de l'histoire.

Nous touchons presqu'à la dernière scène, et l'œil le moins exercé en catastrophe amoureuse le découvrira aisément. Nous pardonnerions à notre héros d'avoir ravi à la belle Selneh certain trésor précieux, que le préjugé forme et détruit, s'il n'eût employé que les moyens reçus en pareille circonstance; mais en amour comme en politique il est des gens qui ne suivent pas la route tracée, et qui visent à l'extraordinaire.

Ses yeux cherchaient ceux de Selneh, et la rencontre était facile : elle contemplait avec une sorte de complaisance celui qui était l'objet de toutes ses pensées.

— Mesdames, je vais vous quitter, leur dit-il, et vous, belle Selneh, préparez-vous à venir au palais; une des dames de la sultane viendra vous chercher, et peut-être l'accompagnerai-je. — On se fit de part et d'autre quelques complimens, et il partit.

— Ma chère Selneh, dit la supérieure, vous ne sauriez croire combien je suis satisfaite de cet événement heureux, vous ne devez pas en douter; tâchez de mériter de plus en plus les bonnes grâces de la sultane; vous avez tout ce

qu'il faut pour réussir près d'elle; vous voyez, mon enfant, se réaliser ce que je vous ai dit tant de fois, que la vertu et les bonnes mœurs reçoivent tôt ou tard leur récompense. —

Selneh écoutait avec attention ces sages réflexions de la supérieure, sa reconnaissance pour cette femme respectable s'augmentait encore. Son cœur pur et sans détour ne soupçonnait pas le mal, elle n'en avait même jamais eu l'idée; elle aimait celui qui voulait la tromper, avec la même candeur qu'elle chérissait la vertu. Elle se formait une idée si séduisante de tout ce que l'avenir lui présageait, que rien ne troublait son bonheur; et si un être plus sensible et moins volage que notre héros eût pu connaître Selneh, quelle félicité eût été son partage, et quel en eût été l'excès! Qui n'eût voulu posséder cette femme charmante! Elle se repaissait encore des plus agréables chimères, en songeant à la visite qu'elle allait rendre à la sultane mère. Voir en même temps celui qu'elle aimait et une auguste protectrice, que de jouissances réunies! C'est agitée par toutes ces pensées, qu'elle attendit et qu'elle vit arriver le jour qui devait éclairer sa défaite et faire couler des larmes bien amères.

La supérieure lui dit dès le matin de se tenir prête à se rendre chez la sultane, si on

venait la chercher. Elle passa dans sa chambre ; et quoique rien de plus brillant, ni de plus élégant, ne dût composer sa parure, cependant par un mouvement qui touchait un peu à la coquetterie, et qui semble inné chez les femmes, Selneh consulta son miroir plus longtemps que de coutume, et

.... Donna modestement
Un air aimable à son ajustement.
Un prude amour qu'on distingue à la mine,
Adroitement, sous une toile fine,
Montrait aux yeux des profanes humains
Certains attraits arrondis par ses mains.

Elle avait fini, lorsqu'elle entendit une voiture entrer rapidement dans la cour de la maison ; elle éprouva un saisissement qu'il lui fut impossible de réprimer, et, dix minutes après, une de ses compagnes accourut lui annoncer que la supérieure la demandait. Elle suivit l'ambassadrice. En entrant dans l'appartement elle aperçut notre héros et une dame qui l'avait accompagné : cette précaution ne permettait pas le plus léger soupçon. La supérieure lui annonça qu'on venait la chercher pour aller chez la sultane. — Oui, reprit la dame, qui savait quel rôle elle devait jouer, et ne tardons pas, si vous m'en croyez. — Pendant ce colloque Zeli-Kadeses dévorait des yeux sa victime. —

Je ne vous retiens pas davantage, leur dit la supérieure; partez, Selneh, et offrez l'hommage de mon respect à la sultane. — On se sépara; et bientôt la voiture eut éloigné Selneh du lieu qu'elle ne devait plus revoir avec son innocence. Les deux dames étaient dans le fond, notre héros sur le devant, en face de Selneh; le cocher, qui avait reçu ses instructions, brûlait le pavé. L'officieuse dame, placée à côté de Selneh, tira une bonbonnière de sa poche, et offrit des pastilles à Selneh; elle en prit quelques-unes et les mangea. — Comment les trouvez-vous? lui dit-elle. — Excellentes, madame; et ses yeux s'étant portés sur la boîte qu'on venait de fermer, elle lui dit encore: — Si cette boîte pouvait vous être agréable, je vous prierais de l'accepter. — En même temps elle la lui mit dans la main. Selneh n'osa la refuser, la garda, et croyant lui prouver qu'elle attachait beaucoup de prix à ce cadeau, mangea encore des pastilles. Notre héros adressait quelques paroles flatteuses à Selneh, qui n'y répondait que par des monosyllabes. Après avoir roulé encore pendant un quart d'heure, la voiture s'arrêta. Une porte s'ouvrit; elle entra dans la cour d'une maison de belle apparence; des esclaves parurent à l'entrée principale, on descendit de voiture; notre héros donna la main à ces dames.

Le trio monta, et après avoir traversé plusieurs appartemens, on se trouva dans un salon élégamment meublé. Ces deux dames s'assirent sur un canapé, et Zéli-Kadeses resta debout. — Vous n'êtes pas fatiguée? demanda-t-il à Selneh. — Elle répondit que non. On lui offrit des rafraîchissemens qu'elle refusa; après quelques mots assez insignifians, la dame se leva, en disant qu'elle allait s'informer si la sultane était visible, et sortit en fermant exactement toutes les portes.

Voilà donc Selneh seule avec son ravisseur: elle était sans défiance, et ne se doutait pas qu'elle était tombée dans un piége dont elle ne pourrait sortir qu'après avoir éprouvé la perte la plus irréparable.

Notre héros s'assit à ses côtés, et prenant sa main, il lui dit: — Belle Selneh, m'aimez-vous? souffrez que je profite du moment où nous sommes seuls, pour m'assurer de ce qui peut faire le bonheur de ma vie. En même temps, il lui baisa la main et tomba à ses genoux. Eh quoi! vous gardez le silence! O ciel! me haïriez-vous? — Moi, vous haïr! répondit Selneh, le pourrais-je? ne m'en demandez pas davantage. — Ah! si je n'entends pas le mot j'*aime* sortir de votre bouche, je vais expirer à vos pieds. Il mit dans ces paroles une sorte d'expression qui effraya

Selneh. — Elle lui dit : Oui, je vous aime. — Un baiser dérobé au même instant par l'audacieux ne lui permit pas d'achever ; Selneh en fut troublée. Un feu jusqu'alors inconnu se glissa dans ses veines et l'embrasa. Notre héros devint plus entreprenant, il osa davantage, ses mains se portèrent sur des charmes qui n'avaient point encore été profanés. Selneh voulut opposer de la résistance ; mais elle fut vaine, ses sens parlèrent ; les pastilles douées d'une vertu excitative, agirent ; elle perdit la tête, et bientôt notre homme ayant surmonté tous les obstacles et toutes les difficultés, se trouva possesseur de ce que la nature avait formé de plus parfait. Selneh vaincue, partagea ses transports, sans se douter qu'elle hâtait elle-même sa perte, et Zeli-kadeses triompha ainsi de la vertu la plus pure.

Selneh, dans l'ivresse du plaisir, et la tête exaltée, lui rendait caresses pour caresses. Le remords n'était point encore entré dans son cœur, elle ne se croyait pas coupable. La réflexion ne lui avait point ouvert les yeux, et l'abîme dans lequel on l'avait précipitée ne s'offrait point à ses regards. — Selneh, m'aimez-vous autant que je vous aime, dit l'heureux larron ? — Oui, répondit la victime, et il lui donna un baiser qui fut rendu. — Quel est mon

bonheur! ajouta le héros. Peut-être pensait-il ce qu'il disait; mais, au reste, l'illusion dans laquelle il avait su jeter Selneh, ne dura pas long-temps. Nos deux amans étant devenus un peu plus calmes, on s'aperçut du désordre dans lequel se trouvait Selneh; une glace, placée devant elle, l'en avertit bien mieux encore. — O ciel! dans quel état je suis, s'écria-t-elle! — Et notre homme, de la rassurer, en lui disant que ce désordre allait promptement se réparer. — Soyez tranquille, je vais pourvoir à tout. — Et si la sultane me voyait, que pourrait-elle penser? — Ne craignez rien, belle Selneh, vous ne paraîtrez à ses yeux que lorsque vous n'aurez rien à redouter. — L'infortunée ne se doutait pas qu'elle n'était point chez la sultane-mère, mais bien chez la complaisante amie du suborneur. — Je vais vous quitter un instant pour me procurer tout ce qui pourra faire disparaître jusqu'à la moindre trace de ce qui vous inquiète, dit Zeli-kadeses. — Mais si quelque personne paraissait? — Qui oserait entrer ici? calmez-vous, je veille à votre sûreté. — Il se leva et sortit par la même porte que la dame, en promettant de revenir promptement.

Selneh, restée seule, commença à sentir l'énormité de sa faute, sans trop en connaître les suites, et des larmes vinrent aussitôt mouiller

ses beaux yeux; elles coulèrent en abondance, et ce fut dans cet état que la trouva l'heureux ravisseur. Comme il se croyait dispensé de prendre de grandes précautions avec Selneh, qui était novice en tout, il lui dit qu'elle ne pourrait voir la sultane-mère dans le moment, ayant reçu une invitation de l'empereur pour se rendre sur-le-champ auprès de lui; qu'elle ne tarderait peut-être pas à rentrer; au reste, que si son absence se prolongeait trop, on la reconduirait à l'Association, et qu'elle reviendrait le lendemain. — Mais, mon amie, qui peut causer l'état où je vous vois? est-ce mon bonheur qui vous afflige? ah! partagez mon amour et mes transports: que la certitude de mon éternelle constance et de ma fidélité vous tranquillise, et que je voie renaître dans votre âme et sur vos traits cette douce sérénité qui ajoute encore à votre beauté. Permettez qu'on s'occupe sur-le-champ de remettre en ordre votre parure. — Selneh obéit, non sans rougir un peu, et notre héros sortit avec ces voiles de la pudeur. Il ne tarda pas à revenir. Selneh, plus séduisante que jamais, éveilla ses désirs; il devint encore le plus heureux des mortels.

En voilà assez sans doute pour nos lecteurs, ils connaissent maintenant les moyens employés pour tromper l'infortunée Selneh; ils parta-

geront le sentiment que nous inspire une semblable conduite.

On rapporta la partie des vêtemens de Selneh qui avait eu besoin d'être mise en ordre; mais, pour ne pas l'effaroucher, notre héros fut lui-même les chercher dans l'appartement voisin; et, lorsque Selneh fut en état de reparaître, il la conduisit devant sa complice. Elle la reçut avec les démonstrations de la plus vive amitié, et n'eut pas l'air de se douter de ce qui s'était passé. La simple et novice Selneh prenait tout à la lettre et s'en rapportait aux apparences. Elle lui dit seulement qu'elle était fâchée de l'avoir quittée, mais que son devoir l'avait retenue; que la sultane allait revenir, et qu'en attendant, elle allait prendre quelque chose. Selneh accepta: Zeli-kadeses parut très-réservé, respectueux même, et Selneh fut entièrement calme. Les heures s'écoulaient, la sultane-mère n'arrivait pas, il fut question de reconduire Selneh, pour revenir le lendemain; la dame laissa notre héros seul avec sa victime: on convint de répéter la même chose à la supérieure, de lui taire ce qu'il était nécessaire de cacher, de se revoir le plus souvent possible, et de s'aimer toujours. La dame revint, les chevaux étaient à la voiture; on partit, et bientôt Selneh et ses deux conducteurs arrivèrent à l'Associa-

tion. On remit Selneh entre les mains de la supérieure, à laquelle on répéta la même histoire : elle crut ce qu'on lui disait, et il fut annoncé que le lendemain Selneh sortirait encore pour voir la sultane-mère. Nos deux personnages quittèrent l'Association, et Selneh vit partir avec regret celui qu'elle devait bientôt haïr.

La supérieure ne fit pas beaucoup de questions à Selneh, ce qui ne put l'embarrasser, elle croyait fermement ce qu'on lui avait dit. La nuit vint, Selneh se retira dans sa chambre : elle ne fit aucune réflexion qui pût l'affliger; si elle était coupable, c'était par inexpérience : elle aimait, et rien ne l'inquiétait. Elle s'endormit bercée par l'espérance de revoir son amant le lendemain; et lorsque le jour parut, elle hâtait par son impatience l'heure qui devait ramener près d'elle celui dont la présence lui causait toujours un nouveau plaisir.

Retournons à notre héros. Il quitta sa complice et rentra au palais. Il parla de Selneh à la sultane mère, l'engagea à tenir la parole qu'elle lui avait donnée; il fut convenu que le lendemain il irait la chercher avec une esclave. Tout s'exécuta de point en point. On fut à l'Association; Selneh vint, la sultane la reçut avec bonté : on ne dit rien du jour précédent; elle n'osait en parler, et passa la

journée au palais. Notre héros trouva moyen de lui glisser quelques mots pendant que S. A. I. allait et venait. Elle eut l'honneur de dîner avec la sultane, qui lui témoigna beaucoup d'amitié, lui promit sa protection; et le soir on la reconduisit à l'Association. Zéli-Kadeses s'arrangea de manière à être seul dans la voiture avec Selneh : ce furent de nouvelles protestations d'amour; mais on fut obligé de s'en tenir aux paroles. Avant de rentrer, il lui promit de la revoir souvent; ils se jurèrent de s'aimer toujours, et l'on se quitta très-satisfaits. Selneh rendit compte de sa visite, sans soupçonner que la veille elle n'était pas allée au palais : toutes ses compagnes envièrent son sort, lorsqu'elle leur parla de l'affabilité de la sultane mère; car elle garda le plus profond silence sur ce qui s'était passé avec notre héros. Il vint le lendemain voir son amie; elle fut enchantée; il est à croire qu'il l'aimait alors. Ce commerce dura quelque temps, sans que l'on se doutât du motif des fréquentes visites. La supérieure, à laquelle il témoignait une grande amitié, prenait cela pour elle. Selneh aimait plus que jamais et de bonne foi. Enfin quelques indices et un changement dans sa santé annoncèrent qu'elle n'avait pas failli impunément. Elle écrivit *à son ami*, sans se douter pré-

cisément de la cause de son mal; il la connut, et lui répondit que l'on prendrait le prétexte d'une nouvelle visite chez la sultane mère pour s'entendre à ce sujet. Quelques jours après, la dame qui avait paru la première fois, revint, mais seule, en annonçant que la sultane ayant beaucoup d'amitié pour Selneh, désirait la revoir; on la laissa partir. Arrivée à la maison dans laquelle on l'avait conduite la première fois, elle y trouva notre héros : on les laissa en tête à tête; il ne put se dispenser de l'éclairer sur son état : dès qu'elle en fut instruite, elle parut au désespoir. Il parvint à la calmer : quand on aime, on est facile à persuader; il fut convenu que dans quelques jours il irait la chercher d'après un ordre de la sultane mère, qui la plaçait dans une autre maison en qualité de supérieure, et qu'alors on aviserait aux moyens de lui choisir une retraite où elle serait à l'abri de toute inquiétude. Il lui dit d'annoncer ce changement à la supérieure; au reste, que la dame qui la reconduirait le soir, en ferait part elle-même. Selneh reprit sa sérénité; elle se crut au comble du bonheur. Infortunée! que ne pouvais-tu lire dans l'avenir!

Tout se passa comme on l'avait décidé. La supérieure félicita Selneh, et lui dit : Je vous l'avais prédit, mon enfant, votre bonheur

est assuré. — Deux ou trois jours après, Zéli-Kadeses, muni d'une lettre de la sultane, dont il avait des blancs-seings, se rendit à l'Association avec son entremetteuse, et enleva Selneh. Il la plaça dans une maison près de Kaboul, sous la surveillance de la duègne, et bientôt Selneh devint mère. Ces liens sacrés, qui devaient l'attacher davantage à cette femme intéressante et respectable, produisirent un effet contraire; il s'en détacha entièrement, l'abandonna ainsi que son enfant, l'éloigna de lui; abusant de son autorité, il la força à fuir pour éviter des persécutions : elle ne voulut plus se montrer, il lui fallait cacher sa honte et son déshonneur.

Selneh, l'infortunée Selneh, choisit un asile impénétrable à la curiosité et à toutes les recherches. Ses malheurs l'ont rendue encore plus intéressante; elle a trouvé dans son caractère les forces nécessaires pour les supporter: ne s'occupant plus que des soins que devait attendre d'elle une fille charmante, digne de sa mère, elle a reporté sur elle toute son affection; l'aimable enfant ignore quelle est la cause des larmes que répand quelquefois sa mère. Si le souvenir d'un volage vient troubler le cœur de Selneh, l'agiter encore, ce n'est plus l'amour qui le fait palpiter. La haine ne l'a point remplacé ; Selneh, toujours bonne,

sensible, oppose la vertu et la résignation à tous les coups du sort, et tâche d'oublier dans une honnête et douce médiocrité qu'elle fut la victime d'un sentiment qui eût fait son bonheur, si l'homme qui le lui fit éprouver eût su la connaître et l'apprécier. Nous ne nous permettrons aucunes réflexions sur cette anecdote; nous les abandonnons à nos lecteurs, et nous allons suivre de nouveau notre héros dans la carrière de l'ambition, qu'il va parcourir avec autant de rapidité que de succès.

CHAPITRE XXI.

Zéli-Kadeses reste encore près de la sultane mère. — Il est nommé cadi. — Détails historiques. — L'Empire des Afghans est détruit.—Rétablissement du royaume de Kaboul. — Nouveau changement. — Notre héros est exilé. — Retour du roi de Kaboul.

Zéli-Kadèses avait pris un tel empire sur l'esprit de la sultane mère, il sut trouver les moyens de la distraire si agréablement, qu'elle ne s'occupait plus que de lui seul. Il évita avec le plus grand soin de rien dire qui pût lui rappeler Selnéh. La Sultane mère, qui était naturellement très-égoïste, et qui rapportait tout à elle, crut réellement que la passion de notre héros était aussi sincère que les apparences semblaient le lui annoncer.

Elle allait souvent à la Cour, et Zéli-Kadèses l'accompagnait : il vit le Bacha, qui lui conservait toujours la même amitié, et qui lui parla confidentiellement de sa bonne fortune.—Mais, mon ami, ajouta-t-il en riant, cela ne suffit pas : vous avez tout ce qu'il faut pour parvenir ; soyez aussi sage qu'Ulysse, et que le chant des

Syrènes et les enchantemens de Circé ne vous fassent pas oublier ce que vous vous devez à vous-même. L'empereur m'a parlé quelquefois de vous avec un certain intérêt ; et, sans que vous vous en doutassiez, il avait les yeux sur vous. Rien ne lui échappe : il a été satisfait de votre conduite ; je suis porté à le croire, et j'en aurai dès demain la certitude : il y a une place de cadi vacante, je vais la lui demander pour vous ; s'il me l'accorde, il n'y aura plus de doute alors, et ce témoignage de sa bienveillance sera d'un heureux augure pour l'avenir. Je pense que la proposition que je vous fais doit vous convenir.—Zéli-Kadèses le remercia, et lui dit que cette faveur aurait bien plus de prix à ses yeux, puisqu'il la devrait à son amitié.—Soyez tranquille, ajouta le bacha ; j'espère que ma promesse ne sera pas vaine, et que, dans peu, vous serez un de nos cadis. Je vous quitte ; ne dites rien à la sultane mère : vous serez obligé de la quitter ; cette séparation sera peut-être un peu cruelle pour elle ; au reste, elle ne sera pas éternelle : vous pourrez vous revoir ; et si, comme je n'en doute pas, elle a de l'attachement pour vous, cet événement heureux la flattera. Au reste, mon ami, il faut songer à vous : à demain donc ; vous entendrez parler de moi.

Le bacha quitta Zéli-Kadèses; celui-ci attendit la sultane mère qui était chez l'empereur, et il retourna avec elle à son palais, sans rien lui dire de son entrevue avec le bacha. La promesse qu'il lui avait faite l'occupa tellement, que la sultane lui demanda ce qui le rendait si pensif. Il lui répondit d'une manière évasive, et la dame ne fit pas d'autres questions.

Le lendemain tant désiré arriva, et, dès le matin, un messager de l'empereur se présenta au palais de la sultane mère, apportant à notre héros sa nomination à une place de cadi dans un des tribunaux de Kaboul. La lettre qui le lui annonçait était dans les termes les plus honorables. Il en fit part sur-le-champ à la sultane mère, qui prit la chose au mieux, et le félicita sur ce témoignage de la bienveillance de son auguste fils. — Je lui sais gré, dit-elle, de s'être souvenu de vous, et je lui en parlerai la première fois que je le verrai. — Il lui était prescrit d'entrer sur-le-champ en fonctions. Il se présenta le jour même au tribunal, prêta serment, et siégea avec ses collègues. Il se fit remarquer par sa sagacité et sa pénétration, et obtint, peu de temps après, une des premières places dans la magistrature.

Nous prévenons nos lecteurs qu'il ne sera plus question de la sultane mère; que nous allons

seulement rendre compte succinctement des événemens qui changèrent en peu de temps le gouvernement de l'empire des Afghans.

L'empereur Elaskir, comme un autre Gengis-kan, avait conquis une grande partie de l'Asie ; tous les rois ses voisins étaient devenus ses vassaux ou ses alliés. Il avait changé la face de tous les gouvernemens, et sa volonté était la boussole qui réglait les intérêts des nations. Si l'on osait le contrarier, il se mettait à la tête de ses armées ; elles se répandaient comme un torrent, et, semblables à la foudre, elles anéantissaient tout ce qui osait résister à la puissance d'Elaskir.

L'ambition, la gloire, les succès, la flatterie, et peut-être de perfides conseils l'égarèrent, il crut qu'il pouvait tout se permettre impunément, et résolut de porter la guerre loin de ses vastes états, près des glaces du pôle. Il annonça de nouvelles conquêtes à ses guerriers, leur parla de gloire ; ce mot magique entraîna les Afghans sur les pas de leur chef, ils marchèrent contre un peuple dont le souverain portait ombrage à Elaskir, et qu'il voulait humilier.

L'empereur Elaskir savait vaincre, mais souvent il ne profitait pas de tous les avantages que lui donnait la victoire. Il ne possédait pas une des qualités précieuses qui constituent un bon gé-

néral, celle de se préparer à une victoire comme si l'on devait essuyer une défaite. Il s'avança dans un pays désert, inhabité, sans penser à pourvoir à la subsistance de ses nombreuses armées. Il remporta plusieurs victoires qui l'affaiblirent ; les armées qu'il avait vaincues, les peuples qu'il avait subjugués, fuyaient devant lui en dévastant leurs propriétés, en sacrifiant leurs biens, pour enlever toutes les ressources au conquérant qui voulait les asservir. Elaskir s'avançait toujours sans songer à l'avenir. Le besoin, la disette, la famine, se firent sentir dans son armée. Il songea, mais trop tard, à retourner sur ses pas : l'âpreté du climat se fit sentir ; les glaces du pôle pétrifièrent la majeure partie de ses braves soldats, qui mouraient sans pouvoir repousser les atteintes du trépas. Gloire, lauriers, trésors, tout fut enseveli sous des montagnes de neige. Elaskir n'échappa que par miracle aux malheurs qu'il avait attirés sur ses sujets par son imprévoyance ; quelques braves le suivirent ; il revint à Kaboul pour lever de nouvelles armées, et s'opposer à toutes les nations qui marchaient contre lui. Il éprouva encore de nouveaux revers : l'empire de Kaboul fut envahi ; Elaskir fit les plus grands efforts, parut se multiplier, pour tenir tête à ses innombrables ennemis. De fausses manœuvres, des plans mal con-

certés, plus mal exécutés, conduisirent les armées ennemies aux portes de Kaboul, elles y entrèrent. Elaskir renonça à l'empire afin de faire cesser les maux qui pesaient sur une nation généreuse, qui devenait victime de ses fautes et de ses erreurs. Il se retira avec quelques guerriers qui suivirent sa fortune, dans une des îles de la mer des Indes qui avoisinent le détroit de la Sonde. On lui en assura la souveraineté avec un revenu fixe.

L'empire des Afghans perdit son nom; une ancienne famille de rois qui avait régné jadis avec gloire sur ces contrées, et qui en avait été éloignée par une de ces révolutions qui changent momentanément la face des empires, vint se replacer sur le trône de ses pères. Elle fut reçue avec transport par un peuple fatigué de convulsions politiques, et qui retrouvait avec joie ses anciens maîtres. La paix se rétablit; les armées étrangères rentrèrent dans leurs foyers. L'Empire des Afghans n'exista plus, et l'ancien nom de royaume de Kaboul lui fut rendu. Un roi sage et vertueux, instruit à l'école du malheur et de l'adversité, remit tout en vigueur; il donna des lois à ses peuples, un pacte social qui assurait leur bonheur et devenait à jamais le palladium de ses Etats. Il chercha à rallier tous les esprits, à les

réunir, à éteindre les haines; mais il était très-difficile de réussir. Chacun avait ses prétentions ; elles étaient plus ou moins exagérées : les nouveaux venus voulaient obtenir des emplois qu'ils avaient occupés jadis; ceux qui en étaient titulaires prétendaient conserver leurs droits. Qu'arriva-t-il de tout cela? Des factions, des partis. Les mécontens entretinrent des intelligences avec Elaskir, qui forma le projet de rétablir l'Empire des Afghans et de remonter sur le trône. Il s'embarqua sur un vaisseau avec un petit nombre de guerriers intrépides qui lui étaient dévoués, et parut bientôt sur les côtes du royaume de Kaboul. Il descendit à terre sans obstacle, fut reconnu, accueilli par ses anciens soldats et par un peuple toujours avide de nouveauté; parvenu jusqu'aux portes de la ville de Kaboul; il y entra sans coup férir, tandis que le roi qui naguères était remonté sur le trône de ses pères, fuyait de nouveau, et dans vingt-quatre heures l'empire des Afghans fut rétabli.

Que faisait notre héros? Zéli-Kadèses, délié de ses sermens envers Elaskir, défendait avec autant de zèle que de courage la cause du roi de Kaboul qui l'avait maintenu dans son emploi.

Nos lecteurs diront peut-être que Zéli-Kadèses avait montré peu de fidélité à celui qui l'avait accueilli, et pour lequel il eût voulu, dans le principe, sacrifier même sa vie. Nous ne déciderons point s'il eut tort ou raison; cette discussion n'est pas de notre ressort, et nous laissons à chacun la liberté d'en penser ce qu'il voudra.

Notre héros s'étant opposé à ce qu'un cadi fût admis comme chef du tribunal dont il était membre, Elaskir, mécontent, l'exila. Il se retira dans une province éloignée de Kaboul.

Les rois qui avaient forcé Elaskir à abdiquer l'empire des Afghans, instruits qu'il était remonté sur le trône, prirent de nouveau les armes, afin de rétablir le royaume de Kaboul. Elaskir, de son côté, rassembla une armée et marcha contre eux. Il remporta une première victoire, mais il fut défait complètement dans une seconde bataille. Les armées rentrèrent à Kaboul, rétablirent le roi sur le trône qu'il avait quitté momentanément. Elaskir fut relégué dans une île éloignée, et la tranquillité se rétablit dans le royaume de Kaboul.

Nous n'avons pas voulu entrer dans de plus

grands détails sur ces événemens ; nous nous sommes contenté de les indiquer. Notre héros va bientôt jouer un grand rôle, et nous allons satisfaire l'impatience qui tourmente nos lecteurs, en continuant son histoire.

CHAPITRE XXII.

Notre héros paraît à la Cour. — Il est nommé bey par la protection d'un bacha. — Il le supplante et commence à jouer un grand rôle.

Lorsque le roi fut rentré dans ses états, Zéli-Kadèses revint à Kaboul; il parut à la cour; on lui sut gré de sa fidélité. Un bacha à trois queues, qui l'avait pris en amitié, et qui occupait un des principaux ministères, le présenta au roi pour une place de bey; il fut nommé sur-le-champ, et donna des preuves de talent dans des momens difficiles, lorsque les armées étrangères occupaient encore les différentes provinces du royaume de Kaboul. Il était en quelque sorte sous les ordres du bacha qui lui avait fait obtenir l'emploi qu'il occupait; quoique son patron fût très-versé dans les affaires, et maître passé en politique et en finesse, il parvint à le remplacer. On reconnut alors que Zéli-Kadèses n'aurait pas d'égal, et qu'il surpasserait tous ses devanciers. On avait besoin de plusieurs

lois repressives, pour donner à l'autorité chargée de veiller aux intérêts de la société, à la sûreté de l'état et du trône, toute la force qui lui est nécessaire. Il les présenta au conseil du roi, et combattit avec autant de force que de précision les différentes objections qu'on fit contre ces projets de lois; ils furent adoptés. Il recommanda aux administrateurs sous ses ordres d'allier la fermeté à la justice. Son crédit augmenta, et le nombre de ses ennemis devint plus grand. Le roi, satisfait de ses services, lui décerna de nouveaux honneurs, de nouvelles dignités. Il fut attaqué, inculpé à diverses reprises, et triompha toujours de ces clameurs. Il joignait à l'éloquence la force du raisonnement; une élocution facile, au goût et au tact des convenances, et repoussait les personnalités avec une noblesse qui n'avait rien de dédaigneux, mais qui prouvait que sa conscience était tranquille, et qu'il n'avait fait que remplir ses devoirs. Il lutta avec un certain avantage contre des hommes de génie. Cédant au caractère national, il fit parfois usage du sarcasme et de l'ironie; mais comme il employa cette arme avec esprit et modération, on lui pardonna facilement cet écart d'imagination.

Ces grands intérêts, si difficiles à concilier, qui auraient dû absorber tous ses momens et lui

enlever les moyens de se livrer aux plaisirs, n'étaient souvent que des accessoires qui lui procuraient des jouissances plus douces. La soif du pouvoir, les tourmens de l'ambition, et les soins qu'ils entraînent, ne fermaient point son âme à d'autres sentimens. Son cœur s'enflammait facilement. S'il sacrifiait au dieu des courtisans, à Plutus, les plaisirs avaient aussi un temple chez lui, et le pouvoir lui fournissait les moyens de les satisfaire.

Si les lambris de son palais retentirent souvent des prières et des supplications, ils répétèrent aussi les accens de l'amour, les soupirs de la volupté. La déesse de Cythère avait un autel à l'ombre du mystère, sur lequel l'encens brûlait chaque jour. Les plus douces faveurs furent le prix de la liberté d'un père, d'un époux, d'un amant. La vertu, les grâces, la beauté s'humanisaient devant le pouvoir. L'heureux Zéli-Kadèses, doué par la nature d'un physique assez intéressant, d'une rare pénétration, et d'un esprit cultivé, habile dans la science des courtisans, dont il avait fait un cours pratique à l'école des plus grands maîtres, savait profiter de tous ces avantages pour arriver au pouvoir suprême. En captant la confiance et l'amitié de son maître, il commença par se rendre nécessaire, et devint bientôt indispensable.

Il est facile de concevoir que les divers changemens qui s'étaient opérés dans le gouvernement du royaume de Kaboul, avaient donné naissance à des partis. Chacun voulait l'emporter sur ses adversaires; il était difficile de concilier des intérêts si opposés, encore plus de les diriger à son gré. Cependant notre héros y parvint, et c'est, il faut en convenir, le *nec plus ultrà* du talent. Bien avec tout le monde, guerriers, imans, cadis, derviches, tous semblaient attelés à son char et suivre sa fortune; flattant aujourd'hui du succès celui qu'il abandonnait le lendemain, pour faire triompher, au moins en apparence, ceux qu'il avait délaissés la veille, il les maîtrisait en leur laissant entrevoir l'espérance d'un triomphe. Tout était de son ressort; il devenait le marche-pied du trône, le canal de toutes les grâces, la filière par laquelle il fallait passer pour parvenir. Comment oser lutter contre une telle puissance? quel est le nouvel Encelade qui eût voulu l'entreprendre? N'était-ce pas le combat des Titans contre le maître du tonnerre?

On voit que notre héros avait fait en peu de temps des progrès rapides dans l'art de gouverner les hommes, et qu'il n'avait pas perdu l'occasion de développer ces grands talens que lui avait départis la nature. L'emploi éminent

qu'il occupait, le mettait à même de tout connaître; de tout savoir, de lire dans tous les cœurs, de pénétrer, pour ainsi dire, les plus secrètes pensées, et d'avoir les moyens de les interpréter à son gré. Quelle puissance redoutable entre les mains d'un seul! Ne semble-t-il pas à nos lecteurs voir un de ces magiciens dont la baguette commande aux élémens?

Un homme qui a su se maintenir quelque temps dans de telles fonctions, qui a bien saisi l'esprit de son rôle, qui l'a étudié, peut faire jouer tant de ressorts, qu'on est obligé de le conserver, souvent même malgré soi. Il est dépositaire de tant de secrets, qu'il serait à craindre pour ceux qui lui ont confié l'autorité, si l'on voulait l'écarter, l'éloigner, sans prendre des moyens dilatoires. Il faudrait, ou lui faire son procès, ou le séquestrer de la société; sans cela, que n'aurait-on pas à redouter de ses confidences et de ses indiscrétions?

Mais notre héros n'avait point à parer un semblable échec. Souple, adroit, insinuant, sachant, suivant l'occurrence et à son gré, prendre toutes les formes, et saisir le vent favorable pour cingler à pleines voiles, ou louvoyer, suivant le conseil qu'il en avait reçu du capitaine avant son départ de Bassora, il devait, avec de tels principes, résister à l'orage et

braver les tempêtes, comme un roc sourcilleux contre lequel vient se briser la vague écumante.

Nos lecteurs seront à même de juger si notre héros justifie pleinement la haute opinion que nous avons de lui, et que nous voulons leur faire partager.

CHAPITRE XXIII.

Nouveaux amours de notre héros. — Préliminaires. — Aveu. — Succès. — Rien n'est éternel. — Absence, oubli. — Changement. — Il abandonne l'amour pour la fortune et les dignités.

Nous avons donné à nos lecteurs un petit échantillon des talens ministériels, administratifs et politiques, de notre héros. Ce sujet un peu sérieux aura peut-être redoublé la dose d'ennui que leur aura causé cet ouvrage, si tant est qu'ils aient eu la patience de le lire. Pour varier un peu, nous allons leur offrir une nouvelle anecdote galante. Nous nous garderons bien de les entretenir d'un grand nombre d'aventures subalternes qui peuvent être considérées seulement comme des *passades*. Nous nous appesantirons seulement sur celles qui présentent une certaine importance par le rang des héroïnes, quoique ces deux qualités, dues au hasard, ne les rendent pas plus recomman-

dables à nos yeux que la simple grisette. Nous ne ferons point l'injure de ranger dans cette classe les femmes qui cédèrent à la crainte, ou, comme nous l'avons dit plus haut, pour rompre les fers d'un être chéri et respectable ; nous ne souleverons point le voile qui les couvre, nous ne chercherons point à percer le mystère dont elles se sont enveloppées, quoique nous ayons pu le pénétrer. Nous respecterons ces fautes involontaires.

Mais l'aventure dont nous allons enrichir cette histoire, doit échapper à l'obscurité, et notre héros lui-même ne nous pardonnerait pas cet oubli.

Nous avons rapporté que Zéli-Kadèses, lors de son arrivée dans l'empire des Afghans, avait été nommé conseiller d'un des rois frères de l'empereur Elaskir, et que la reine son épouse avait honoré notre héros d'un regard et d'un sourire. On en conçut dans le temps un heureux augure pour l'avenir, il se réalisa ; voici comment. Lorsque l'empereur Elaskir renonça au trône pour se rendre dans le lieu que ses vainqueurs avaient choisi pour son exil, sa famille fut obligée de quitter le royaume de Kaboul, sous les peines portées par une loi rendue à cet effet. La reine Orthènes ne fut point comprise dans cet ostracisme. Elle s'était

fait aimer par la douceur de son caractère, son aménité, sa bienfaisance, qui rappelaient les vertus de sa mère On avait voulu la forcer à quitter le royaume; mais le gouvernement avait fermé l'oreille à ces insinuations; Zéli-Kadèses, qui jouissait de la plus grande autorité, et qui pouvait seul lui donner l'ordre de s'éloigner, l'autorisa à rester, sans qu'elle pût cependant se montrer en public. Il en résulta donc des entrevues avec Zéli-Kadèses. Il risqua quelques propos galans; on traita d'abord cela très-légèrement. Notre héros que la majesté royale n'effrayait pas, croyant pouvoir prétendre à tout, continua à parler sur le même ton: on l'écoutait. Comme l'oreille est la route la plus sûre pour arriver au cœur, il risqua un aveu. Orthènes ne parut pas fâchée, elle ne le traita pas de téméraire, d'audacieux, comme font certains dragons de vertu; elle éluda la question, afin d'augmenter un amour et des feux qu'elle se réservait de partager plus tard, et dont elle sentait déjà les douces atteintes.

Zéli-Kadèses, que les obstacles irritaient, et qui voulait réussir, fit servir son autorité et son pouvoir au succès de ses amoureux projets. Orthènes parcourait l'immense ville de Kaboul et ses environs sous divers déguisemens qui ajoutaient à ses charmes. On en parlait, on blâmait

l'indulgence du gouvernement, et notre héros forçait au silence les indiscrets qui osaient élever la voix. Un agent subalterne crut faire preuve de zèle, en découvrant l'asile d'Orthènes ; il fut éloigné et réprimandé sévèrement. La belle reine voyait souvent Zéli-Kadèses ; il ne s'était encore rien passé entre eux. Elle avait éprouvé trop de chagrins en amour, pour ne pas être sur ses gardes et former une liaison un peu intime avant de connaître celui auquel elle donnerait son cœur. Mariée contre son gré et par convenance seulement, à un frère de l'empereur Elaskir, son mariage avait été une source de contrariétés et de chagrins. La chronique scandaleuse avait dit dans le temps qu'il avait existé une grande intimité entre elle et l'empereur Elaskir, dont un témoin indiscret avait ou n'avait pas trahi le mystère.

Le roi son mari avait été sensible à cette espèce d'affront ; mais en époux prudent et sage, il n'avait pas fait d'éclat, on s'était séparé à l'amiable ; il avait donné carte blanche à la belle Orthènes, et lui laissait, comme on dit, la bride sur le cou. La fertilité de son épouse avait assuré celle de son front ; et quoique cela ne sortît pas de la famille, il avait trouvé que la fraternité ne pouvait pas aller jusques là. Une couronne n'avait pu le consoler de la protubé-

rance de son chef : or, pour se distraire de ce chagrin marital, il vivait loin de celle qui le causait. Cependant Orthènes unissait à ses attraits toutes les qualités qui constituent une femme charmante, digne d'être placée en seconde ligne après sa mère : c'est, nous le croyons, son plus bel éloge. Les hommes les plus aimables briguaient un seul de ses regards. On disait bien à demi-voix que la divinité s'était humanisée pour quelques mortels ; mais comme, en pareil cas, si les acteurs sont discrets, les témoins sont muets, tout cela roulait sur de simples soupçons ou des conjectures qui tombaient d'eux-mêmes et passaient pour de faux bruits. Un des chambellans de la princesse, joli homme, enjoué, spirituel, passait pour avoir été comblé des plus douces faveurs. Orthènes le traitait avec une certaine familiarité qui cadrait mal avec [illegible] majesté. Au reste, quand on a la clé de la chambre, on peut bien avoir celle du cœur. Les rois, les reines, les princes, les princesses, seraient bien malheureux, s'il ne leur était pas permis d'avoir au moins un ami, ou une amie.

Orthènes reconnut que notre héros possédait toutes les qualités qu'elle désirait rencontrer dans l'ami qu'elle cherchait. Zéli-Kadèses, de son côté, était brûlant d'amour : il en fit l'aveu; on l'écouta : il ne fut plus question que de trou-

ver les moyens de se voir et de se dire, ou de se prouver ce qu'on pensait. Lorsque l'on est d'accord, on abrège les préliminaires : c'est ce que firent nos deux amans. On y mit d'abord un peu de mystère, parce qu'il était nécessaire, et qu'il rend plus piquans tous ces riens délicieux que l'amour mène à sa suite. Enfin l'heureux Zéli-Kadèses posséda la charmante Orthènes. Heureux mortel! tu buvais à longs traits dans la coupe des dieux ! On se rencontrait dans différens endroits; les temples se multipliaient pour recevoir les sacrifices et les offrandes de nos deux amans. Le palais de notre héros était un asyle sacré, impénétrable à tous les yeux, à toutes les recherches, et c'est là que, chaque jour, on resserrait les nœuds de la plus tendre chaîne.

Orthènes absorbait tous les momens de notre héros; l'aimable femme ne se contentait pas d'abandonner à son amant les intérêts de son cœur, sa fortune était encore à sa disposition; il l'administrait à son gré. La reine ne régnait plus que sur celui qu'elle préférait à tout l'éclat d'une couronne. Ce n'était plus un secret pour personne; cependant la divinité ne se communiquait pas à tout le monde, et, semblable aux Sylphides, elle n'était visible que pour son favori. Ils faisaient des excursions près de Kaboul, dans ses propriétés; les jours des deux amans

étaient filés d'or et de soie, et les nuits plus belles encore. Notre héros était d'une constance à toute épreuve : lui qui jadis voltigeait de belles en belles, semblait avoir oublié que l'amour avait des aîles. Orthènes, qui joignait une légère teinte de sentiment à ce même amour, trouvait moyen d'enlacer chaque jour de plus en plus l'objet de sa tendresse, et c'était en vain que bon nombre de jolies femmes visaient au cœur de notre héros; elles perdaient leur temps : et telle qui ne l'eût pas honoré d'un regard dans tout autre temps, eût voulu l'avoir et ne cachait pas ses prétentions. Il avait une place éminente; il aimait de bonne foi, ou du moins il le feignait : que de motifs pour chercher à le rendre infidèle ! Il semblait, couvert de l'égide de Minerve, impénétrable à tous les traits de l'amour.

Orthènes, cependant, n'était pas sans inquiétude : elle le témoigna. — Rendez-vous donc plus de justice, lui dit son amant, votre possession flatterait l'amour-propre et l'orgueil de l'homme le plus indifférent; songez donc ce que doit éprouver l'amant le plus passionné, celui qui sait vous apprécier, et qui est étonné chaque jour d'un bonheur qu'il n'eût jamais osé espérer ! — Il tombait à ses genoux, la pressait dans ses bras. Orthènes rendue à elle-même se livrait à la plus douce sécurité, et partageait les transports de

son bien-aimé. Les momens qu'ils étaient obligés de passer loin l'un de l'autre leur semblaient toujours trop longs, et l'instant où l'on se retrouvait était marqué par de nouveaux plaisirs qui rendaient l'amour plus vif et plus séduisant. Orthènes, qui avait su captiver pendant long-temps l'homme le moins fait pour l'être, devait nécessairement avoir beaucoup d'empire sur celui qui voyait se réaliser des espérances qu'il n'eût jamais dû concevoir Elle possédait plusieurs talens agréables; sa conversation intéressait ; elle était d'une égalité d'humeur et de caractère qui ajoutait au charme de cette liaison. Ces caprices, ces fantaisies, qui troublent parfois les unions les mieux assorties, lui étaient inconnus, et nous ne craignons pas de nous faire à nous-même cette question : méritait-il tant de félicité ? Peut-être que s'il n'eût pas été tourmenté à l'excès par l'ambition démesurée qui, depuis, a fermé son cœur à toute autre affection, il eût été un homme aimable, au lieu de devenir la pierre d'achoppement de la haine de tous les partis.

Deux ans s'écoulèrent dans cette douce intimité sans que le moindre nuage vînt obscurcir cette liaison. Mais Orthènes fut obligée de s'absenter pour des affaires particulières. Il n'y a rien de durable dans ce monde ; l'amour est un

sentiment trop vif pour trouver dans lui-même un aliment qui puisse fournir à son existence : il se détruit, se consume ; ensuite, les amans ont presque toujours tort. On se promit, en se séparant, beaucoup de choses qu'on ne tint pas ; pendant quelque temps il exista une correspondance assez active entre les deux amans ; bientôt elle se ralentit, le style n'était plus brûlant, le cœur ne guidait plus la plume, l'esprit faisait seul les frais du style. Ce n'était plus cet abandon , ce désordre du sentiment, le maniéré avait pris leur place, et l'amour avait fui. Bientôt on ne s'écrivit plus, et de part et d'autre on ne songea pas à s'en plaindre.

Nos deux amans se sont rencontrés depuis, mais comme de vieilles connaissances, sans qu'ils aient cherché à renouer, ni même qu'il ait été question de ce qui avait existé. Tel est l'effet de cette passion qu'on nomme amour. Il n'y a que celle de l'or ou la soif du pouvoir qui soient inextinguibles, ce sont des chancres dévorans qu'il faut sans cesse alimenter ; et pour terminer par une image, le tonneau des Danaïdes serait plus facile à remplir.

Zéli-Kadèses, dégagé de ses chaînes, fut donc le maître de se livrer à tous ses goûts. Un sérail nombreux et choisi était à sa disposition ; et comme la beauté, les grâces, et ce

qui séduit, ne sont pas toujours l'apanage de la richesse et du rang, il trouvait dans toutes les classes de la société de quoi satisfaire ses désirs. Dès qu'une belle les éveillait, il jetait le mouchoir et ne trouvait pas de cruelles.

Beaucoup de femmes briguaient cet honneur, quelques-unes furent assez hardies pour le refuser : ce fut, il faut le dire, le plus petit nombre; mais encore il s'en trouva.

Ces excursions amoureuses, si variées, si nombreuses, si souvent répétées, n'étaient pas tout-à-fait sans danger; mais on ne réfléchit pas toujours, comme l'a dit certain auteur en parlant d'un Roi prophète.

La Renommée, qui publie tout, le bien et le mal, a fait parvenir jusqu'à nous que quelques voyages commencés sous les auspices de Vénus avaient fini avec le dieu de l'éloquence. Au reste, nous ne garantissons pas l'authenticité de ces bruits; en tout état de cause il est bon de connaître les sciences, ne fût-ce que pour les effleurer. L'astronomie procure des jouissances, et l'on peut, sans être blâmé, parcourir les planètes. Que résultait-il de tout cela en dernière analyse? Le Dieu d'Epidaure était consulté, il répondait, par la bouche d'un des desservans de son temple, ce que M. *Mirobolan* dit à ses malades. Toutes les belles du royaume de Kaboul qui avaient

quelque chose à demander, à obtenir, payaient ainsi d'un peu de complaisance les faveurs du pouvoir et de l'autorité. Mais une bagatelle de ce genre n'était pas capable de les arrêter; ensuite cela coûte si peu à celle qui donne, et fait tant de plaisir à celui qui reçoit, qu'il y a compensation dans un moment ou dans l'autre; ainsi nous répéterons, avec le bon docteur Pangloss, tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles!

S'il falloit donner dans cet ouvrage les noms de toutes celles qui eurent un moment de faiblesse ou de complaisance, y placer seulement les lettres initiales, car il ne faut jamais nommer les masques, quel registre matricule! ensuite, à quoi bon troubler la paix des ménages et des familles, affliger de bons parens, d'excellens maris de la capitale et des provinces, qui n'y ont rien vu, et qui, d'après des rapports vrais ou mensongers, ont mis sur le compte de la bienfaisance et de la grandeur d'âme ce qui fut payé d'une autre manière? Gardons-nous donc de les désabuser.

Sainte crédulité, patrone auguste du nœud conjugal, nous n'irons point détruire tes autels, éteindre le feu sacré qui y brûle; au contraire, nous l'entretiendrons, nous le rallumerons. Qui sait si nous n'aurons pas besoin nous-même de

déposer notre offrande à tes pieds pour que tu nous accordes cette divine résignation, si utile et si nécessaire dans tous les états de la vie!

Là se bornèrent les aventures galantes de notre héros. Nous allons le suivre dans une carrière plus noble, dans un rang plus élevé, discutant les intérêts d'un grand peuple, dirigeant toutes les opérations d'un gouvernement; maîtrisant, pour ainsi dire, les événemens; surmontant les obstacles, profitant adroitement des circonstances; se relevant plus grand au moment où tout semblait présager sa chute; triomphant de ses nombreux ennemis, lorsqu'ils se croyaient certains de la victoire, et les forçant au silence. Semblable à un général aussi habile qu'expérimenté, faisant une retraite que l'on pouvait regarder comme un brillant succès, et forçant ses antagonistes les plus acharnés à rendre, avec ses amis, hommage à ses talens et à regretter son éloignement, après avoir mis tout en œuvre pour le contraindre à quitter le gouvernail d'un vaisseau qu'il eût peut-être préservé des écueils et du naufrage.

CHAPITRE XXIV.

Zéli-Kadèses devient tout-puissant. — Il parvient à être le favori du roi. — Portraits. — On l'attaque. — Il résiste. — Il obtient un emploi éminent. — Nouvelles attaques. — Calomnies. — Il triomphe.

Pour satisfaire la curiosité de nos lecteurs, montrer dans tout leur jour les talens de notre héros, et les faire briller du plus grand éclat, nous le présenterons dans les différentes circonstances où il en a fait preuve; et, certes, le moment le plus épineux pour lui, fut l'époque où le roi de Kaboul fut contraint de changer son ministère.

Ce souverain, malgré sa haute sagesse et ses connaissances dans le grand art de gouverner, n'avait pu épargner à son royaume beaucoup de maux qui avaient vivement affligé son cœur. Quoique les résultats eussent été plus heureux que le peuple Kaboulais n'eût osé l'espérer, puisqu'ils lui avaient rendu un roi dont les

vertus devaient assurer son bonheur en lui donnant la paix, cependant l'hésitation des ministres dans leurs opérations, la certitude qu'ils avaient agi d'après une influence étrangère, tant dans les relations diplomatiques, que dans tout ce qui avait rapport à l'administration générale du royaume de Kaboul, avait jeté une grande défaveur sur eux, ils n'inspiraient aucune confiance.

Zéli-Kadèses devenait chaque jour plus puissant; son crédit, sa faveur auprès du monarque, le rendaient l'objet de la jalousie de tous les courtisans. Les princes même de la famille royale ne le voyaient pas avec plaisir; mais soutenu par le roi, qui le regardait, pour ainsi dire, comme son propre fils, il pouvait braver tous les efforts, toutes les intrigues de ses ennemis, et se moquer de leurs projets.

Il avait d'ailleurs un grand nombre de partisans et de créatures, qui restaient attachés à son char, par l'espoir d'obtenir un de ces nombreux emplois qui étaient à sa disposition. Ensuite, il avait eu soin d'intéresser tous ses collègues à son sort, en leur faisant sentir que si on portait atteinte à son autorité, ils seraient entraînés dans sa chute. Ils se réunirent donc à lui, devinrent, sans s'en douter, les artisans

de son élévation, et les échelons qui le conduisirent au faîte du pouvoir et des grandeurs.

Notre héros avait été assez adroit pour ménager tous les partis qui existaient alors dans le royaume de Kaboul, en les flattant alternativement d'obtenir la prééminence sur leurs adversaires. Il avait habilement louvoyé pour assurer en sa faveur un changement devenu nécessaire, et qu'il avait préparé.

Afin de répandre plus de clarté dans cet ouvrage, et lui donner, s'il est possible, un plus grand degré d'intérêt, nous allons tracer, autant qu'il est en nous, le portrait moral et politique de chacun des hommes qui composaient le ministère du royaume de Kaboul.

Le Reys-Effendi, après avoir long-temps gouverné une province de l'empire des Manchoux, quoiqu'il fût né dans le royaume de Kaboul, était revenu dans sa patrie. Il n'avait ni les qualités, ni les connaissances nécessaires pour remplir convenablement le poste qui lui était confié; il s'était passé tant de choses pendant son absence, qu'il eût été obligé de faire, pour ainsi dire, une étude des hommes et des événemens. On consentit donc à l'éloigner, en le chatouillant par des éloges, pour lui faire oublier l'amertume du

calice qu'il devait avaler, et dont on eut soin d'emmieller les bords.

Le grand Sérasquier, après avoir servi Elaskir avec un dévoûment sans bornes, n'en avait pas moins montré pour le roi de Kaboul; il s'était fait haïr, en remplissant les intentions de son maître; et beaucoup de guerriers l'accusaient d'être la cause des changemens qui s'étaient opérés dans l'armée.

Le Tersane-Emini ignorait quels moyens il fallait employer pour rétablir la marine jadis si florissante, et le trident de Neptune avait passé en d'autres mains.

Le Tefderdar n'avait pas su mettre de l'ordre dans les finances, ce ressort si puissant des états; il ne pouvait sortir du dédale dans lequel il s'était égaré.

Benync-Leskireri était bien le plus souple et le plus délié des hommes, Zéli-Kadèses le ménageait: il avait su résister à toutes les tempêtes, à toutes les bourasques. Il était du petit nombre de ceux dont on peut dire: *gaudeant benè nati.*

Le Ketouda-Bey n'était pas aimé de tous. On avait cru d'abord que celui qui avait servi si chaudement le parti dominant, ferait beaucoup pour lui dans son nouveau poste: ses prôneurs s'y attendaient. Dès qu'ils virent que leurs es-

pérances étaient déçues, alors cet homme, qui d'abord était un aigle, un dieu, ne fut plus rien. On le qualifia même de traître. Il fallait l'éloigner; mais l'affaire était épineuse; on lui avait de grandes obligations, on ne pouvait donc, sans ingratitude, le renvoyer *ex abrupto*: que faire?

Il était difficile de contenter tout le monde, chacun voulait être quelque chose. Celui dont nous venons de parler, outre les services éminens qu'il avait rendus, avait été persécuté par Elaskir. Aucun de ses compétiteurs ne pouvait faire valoir de pareils titres. On voulait supprimer, quant au nom, la charge de notre héros; mais comment cesser d'employer un homme aussi important, aussi essentiel, aussi utile! Ses attributions rentraient dans celles du Kétouda-Bey; il fallait donc, quoi qu'on pût dire et penser, que *le favori* l'emportât sur tous les autres concurrens: ils pouvaient se plaindre, murmurer, et qu'importe encore? On promettait des honneurs aux exclus, ils refusèrent. La conscience du maître était alarmée, on trouva le moyen de dissiper les scrupules. Il ne fut pas difficile de prouver que ceux qu'on renvoyait, n'avaient pas été entièrement dévoués dans leurs fonctions. Les regrets devaient donc s'alléger; et celui qui donnait ces renseignemens, de-

venu le bras droit du souverain, était seul digne de réunir les pouvoirs les plus étendus. Il l'emporta sur tous ses rivaux.

On avait cru un moment qu'il succomberait; mais grâce à l'active amitié de ses nombreux partisans, il fut présenté comme le sauveur de l'état, le redresseur de tous les torts; et les différens partis, devenus aussi gobe-mouches les uns que les autres, furent également dupes de l'adroite politique et de la finesse de notre héros.

Ce succès momentané dut le flatter. On ne connut pas sur-le-champ ses véritables intentions. Il caressa tout le monde pour prendre de l'aplomb et s'affermir dans son nouvel emploi. Lorsque la victoire fut assurée, alors notre héros marcha à pas de géant, avec la plus grande assurance, dans la route qu'il s'était tracée. Certain de l'amitié de son maître, il semblait se rire de cette pensée d'un poète, devenue proverbe :

Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.

Cependant, un homme qui, comme lui, avait été tout-puissant, qui avait partagé un exil et de longs malheurs, avait été obligé de quitter la partie et de s'éloigner; il est vrai qu'on l'avait chargé d'une mission très-délicate, qui lui donnait un grand nombre de partisans. Arrivé dans la ville qui renfermait le tombeau du

père des croyans, pour consulter le grand derviche sur quelques points de l'alcoran, qu'il fallait expliquer, tous les derviches, les imans, les fakirs, les santons, faisaient des vœux pour le succès du grand œuvre dont il était chargé. Les dévots musulmans se joignaient à eux. Que d'amis il pouvait compter! On se disait à l'oreille, de quel œil l'émir Kazalabluspa verra-t-il qu'on a usurpé sa place, et cette faveur qui était tout pour lui? Comment le roi pourra-t-il concilier de si grands intérêts, et tenir un juste milieu de manière à ce que la balance ne penche ni d'un côté, ni de l'autre.

Chez le premier, c'est une ancienne amitié; chez le second, elle est plus récente, peut-être plus vive. Au reste, l'événement décidera cette grande question.

On ajoutait: Zéli-Kadèses aura à lutter contre un fin courtisan. Il est calme, froid, réfléchi, il aura encore acquis près du grand derviche: et du séjour des houris, le prophète peut avoir laissé tomber sur lui un regard de bonté. Si le nouveau favori l'emporte: si même ils occupent conjointement cette place si précieuse et si enviée, ce ne sera pas une petite gloire pour Zéli-Kadèses, et le moindre fleuron de la couronne qui ceint déjà son front.

S'il agit d'après sa propre impulsion, il faut

qu'il soit bien certain que rien ne pourra éclairer son maître, et qu'il ferme avec soin toutes les avenues pour empêcher d'arriver jusqu'à lui. Si, au contraire, il agit d'après les intentions et la volonté du souverain, s'il n'est que l'instrument du pouvoir suprême, il bravera toutes les tempêtes, tous les orages, et pourra rire à son aise des efforts impuissans de ses ennemis, de ses antagonistes et des envieux. Il est permis de penser, de soupçonner même que tel est l'état des choses.

Au reste, il faudrait à la cour avoir plus que des yeux pour pénétrer certains mystères : c'est un dédale dans lequel il est très-difficile d'entrer, et bien plus encore d'en sortir. Tant de gens sont intéressés à rompre le fil qui pourrait guider celui qui en cherche les détours, qu'un miracle seul peut sauver l'audacieux qui veut en courir les hasards. Comment notre héros s'en tirera-t-il ?

Si l'ambition le tourmentait, s'il voulait commander, dominer, il ne faut pas croire qu'il manquât des qualités nécessaires pour briller, pour jouer avec éclat le rôle qu'il avait choisi. Il parlait avec facilité, avec dignité, il avait même souvent des momens d'inspiration qui étonnaient; il aimait les arts, les encourageait, honorait ceux qui les cultivaient; il n'ignorait

pas que ce sont les artistes, les écrivains, qui classent les hommes dans la postérité. Que seraient les héros de l'Iliade, sans Homère; les Romains, sans Horace, Virgile, Tite-Live, Tacite, et tant d'autres grands hommes? Il relevait des monumens, en édifiait de nouveaux, faisait fleurir le commerce, l'industrie; offrait aux regards des peuples leurs riches produits; ouvrait des asiles à l'indigence, mettait en vigueur le culte de Mahomet, et les préceptes du koran qui étaient pour ainsi dire tombés en désuétude. Le zèle de quelques santons, de quelques fakirs, était un peu outré; quelques dévots musulmans désireux de posséder le paradis du prophète, et de presser dans leurs bras ces délicieuses houris qu'il promet aux vrais croyans, auraient voulu que tout le monde se macérât. Le muphti était assez de cet avis, mais le zèle de tous n'était pas aussi ardent.

Notre héros, nommé Ketouda-Bey, développa de grands talens: il se montra pour ainsi dire universel; et s'il ne parvint pas à étouffer entièrement l'envie, au moins il la força à se taire. Tout ce qui tenait à l'administration du royaume de Kaboul était de son ressort. Les bachas étaient à sa nomination; quelle influence n'exerçait-il pas; ayant, outre cela, l'oreille du souverain dont il approchait à toute heure! Il

se montrait le défenseur de tous ses collègues, et son nom était pour ainsi dire un palladium contre lequel venaient se briser tous les efforts de ses ennemis ; il provoquait leurs accusations dans le conseil du roi. Sa fermeté, son assurance en imposèrent tellement, que toutes les propositions qu'il avait faites, furent accueillies, et qu'il sortit triomphant de cette lutte dans laquelle il devait succomber. Maniant avec art le ridicule et l'ironie, le sarcasme même, il porta des coups à ses adversaires, dont les atteintes furent cruelles. En un mot sa conduite prouva qu'il était certain d'être soutenu, et qu'il pouvait tout braver impunément.

Quelques troubles s'élevèrent dans diverses contrées du royaume, il sut les apaiser. On murmura, on cria, on porta même des plaintes au pied du trône, contre les moyens répressifs qui avaient été employés. On prit des informations : tout le monde parut avoir des torts ; il fut trouvé plus convenable, plus prudent, de tirer un voile sur le passé : dès-lors on n'en parla plus.

Il défendit avec beaucoup d'énergie et de succès l'autorité du roi, à laquelle il crut qu'on voulait porter atteinte. Il prouva que le souverain avait le droit incontestable de faire la paix ou la guerre, de prendre toutes les mesures

de défense pour la sûreté de l'Etat, et de disposer de toutes les forces de terre et de mer, comme il le jugerait convenable.

On voulut de nouveau diriger des accusations contre la manière dont il exécutait les lois. Il interpella les censeurs de son administration. Il provoqua leurs révélations, et déclara que leur silence devenait une calomnie qui retombait sur ses auteurs.

On désirait, on demandait le rappel de quelques bannis : l'indulgence pouvait le permettre, mais la politique le défendait. On sait que cette dernière est le grand ressort des gouvernemens. Cette demande fut rejetée. Des murmures se firent entendre, mais ils expirèrent par leur faiblesse même. Il est d'ailleurs des considérations auxquelles un gouvernement ne peut s'arrêter, tout en gémissant sur les actes d'autorité qu'il est obligé d'exercer, parce que souvent l'indulgence pourrait être regardée comme une faiblesse, dont les suites peuvent avoir des résultats, qu'un souverain juste et éclairé doit prévoir pour l'intérêt de tous.

Notre héros, comme on le voit, maîtrisait à son gré la fortune. Il était le régulateur de tout. Chacun voulait obtenir un regard de celui qui approchait à chaque instant le souverain, le dispensateur de toutes les grâces, de toutes

les faveurs, dont tous les hommes, et principalement les courtisans, sont si avides.

Zéli-Kadèses jouissait tranquillement de ces précieux avantages; son bonheur était aussi pur que peut l'être celui d'un homme devenu le point de mire de tous les désirs; c'était à qui lui rendrait hommage : on peut juger de leur sincérité. Tout-à-coup un homme obscur, dont le seul talent, le seul mérite, étaient une imagination exaltée, publie une longue et virulente diatribe contre lui. Il accuse notre héros d'une série de crimes dont un seul suffirait pour perdre l'homme le plus puissant. On lut ce pamphlet, et la passion qui l'avait dicté, détruisit tout l'effet que son auteur pouvait en attendre. Zéli-Kadèses dédaigna d'y répondre, d'en paraître même offensé. Quelques individus clabaudèrent, crièrent : tout cela se perdit dans le vague de l'air. Les gens sensés, les impartiaux, sourirent de pitié. Il ne suffit pas d'accuser, il faut prouver; ce fut tout justement la montagne en mal d'enfant. Le crédit de notre héros n'en reçut aucune atteinte. Sa faveur augmenta, et sa puissance reçut un nouveau degré d'accroissement.

CHAPITRE XXV.

Notre héros est nommé grand-visir. — On l'accuse. — Il triomphe de toutes les clameurs. — Il développe les plus grands talens. — Evénemens funestes. — Crime horrible. — On veut faire soupçonner qu'il en est complice. — La calomnie est reconnue. — Il quitte le visirat. — Se marie, et vit dans la retraite au sein de l'amitié.

L'HISTOIRE rapporte que dans un certain pays on fit le procès à un homme qui était parvenu à s'emparer de l'esprit d'un souverain; on crut qu'il avait eu recours à la magie : un de ses juges lui demanda de quel sortilége il s'était servi pour gouverner ainsi son maître? il répondit : de cet *ascendant qu'un esprit fort a sur un esprit faible*.

Cette recette ne s'est point perdue. Les favoris des rois, les courtisans, les ministres, en ont toujours fait usage suivant qu'ils ont trouvé des princes plus ou moins faciles à circonvenir.

Notre héros connaissait-il ce moyen? le mit-il en usage? nous l'ignorons; mais enfin, ce qui eût peut-être causé la chute d'un autre pro-

duisit son élévation. Le roi le nomma Zya-Pacha, ou grand Visir. Il serait difficile de peindre la surprise, l'étonnement de tous les grands du royaume, sur tout lorsqu'ils faisaient attention qu'il remplaçait un homme qui avait plus d'un titre à la confiance du monarque, par l'espèce de considération dont il jouissait auprès de quelques souverains dont les états avoisinaient le royaume de Kaboul. Rien n'avait pu balancer, dans l'esprit du monarque, le désir de s'attacher de plus près son favori, et tous les ministres devinrent pour ainsi dire ses subordonnés. C'était lui qui leur annonçait les volontés du roi. Zéli-Kadèses devint donc un autre lui-même.

Les princes de la famille royale ne furent pas les derniers à faire des observations; ils surent bientôt que cela déplaisait, et se turent.

Quelques membres des conseils suivirent cet exemple; des Bachas, des Cadis, firent entendre des murmures, des plaintes. L'un d'eux renouvela des accusations contre le Visir: cette sortie fit d'abord une vive sensation, on crut qu'elle aurait des suites: le nombre des ennemis de Zéli-Kadèses s'était accru, en raison de son autorité et de ceux dont il avait blessé l'amour-propre, excité la haine ou la jalousie.

Soit que son accusateur manquât de preuves, ou qu'il fût arrêté par quelques motifs particuliers qui ne furent pas connus, il ne donna pas de suite à ce qu'il avait avancé. L'avantage resta donc à notre héros, qui, comme un colosse, résistait à tout et ne perdait rien de l'ascendant qu'il avait pris sur l'esprit de son maître; on le pensait ainsi, et nous qui n'avons aucun intérêt particulier qui nous domine, nous croyons que le roi de Kaboul, satisfait d'avoir trouvé un homme qui exécutait ses volontés avec autant de zèle que d'exactitude, était pour lui une égide qui le mettait à couvert de toutes les atteintes qu'on voulait lui porter.

On ne peut se dissimuler, dit l'historien que nous avons traduit, que le roi ne fût en état de gouverner par lui-même sans avoir recours à ses conseils. Il avait étudié, médité les lois des peuples anciens et modernes; il savait ce qui convenait au caractère, à l'esprit de ses sujets; il avait corrigé, modifié le code qu'il leur avait donné. Comme il n'est pas accordé aux hommes de rien faire de parfait, et que le temps, l'usage et l'expérience consacrent seuls les institutions sociales, il se réservait de corriger les vices qui pourraient s'y trouver, ou de remplir les lacunes qu'il aurait laissées.

Il proposa quelques changemens au pacte social, il en chargea un Bacha qui jouissait d'une grande considération par sa sagesse et sa prudence ; s'il réussissait, quels heureux résultats en étaient la suite, il entraînerait beaucoup de gens. S'il éprouvait un échec, on désavouerait sa conduite, on le blâmerait même; et qu'importe qu'un individu fût honni, lorsque le gouvernement était à l'abri de toute atteinte ?

C'est ce qui arriva : le souverain chargea son Visir d'annoncer qu'il désapprouvait cette proposition intempestive attentatoire aux droits du souverain et de ses peuples. Zéli-Kadèses parla avec une éloquence dont il n'avait point encore donné de preuves aussi éclatantes ; on fit un éloge pompeux de sa manière de voir et de penser : il partagea avec le souverain dont il était l'organe, le tribut d'hommage, d'amour et de respect, que le peuple Kaboulais s'empressait de lui rendre ; il honorait dans son prince des lois qui assuraient son bonheur, et qui lui étaient d'autant plus chères qu'il les lui devait.

Ce que nous offrons à nos lecteurs n'aura peut-être pas autant d'attrait pour eux. Nous traitons une matière plus sérieuse, notre héros ne s'occupe plus de ses plaisirs ; tout entier

à ses devoirs, aux soins que réclament ses grandes fonctions, ce n'est plus cet homme léger, superficiel, qui voltigeait de belles en belles, suivons-le donc dans sa marche.

Notre héros ne s'occupa plus, au moins en apparence, de l'objet contre lequel on avait manifesté un esprit d'opposition. Il y avait dans les conseils quelques individus qui censuraient par fois avec une certaine amertume les opérations du gouvernement, la conduite du Visir, des différens ministres et des Bachas; ils trouvaient des abus de pouvoir, ils se plaignaient de l'emploi des revenus de l'état, les comptes n'étaient pas présentés avec assez de clarté; c'était chaque jour de nouveaux griefs, il allait se justifier, donner des motifs dont on discutrait la valeur et la bonté; il y avait une fermentation dans les esprits qui annonçait le choc de diverses pensées, des prétentions qui s'élevaient, des ambitions qui n'étaient pas satisfaites. Il était très-difficile de suivre une marche certaine dans une telle fluctuation, surtout lorsque les partis voulaient également dominer et ne faire aucune concession. Zéli-Kadèses, entièrement dévoué à son maître, ne voulut rien entendre; il ne chercha point à favoriser l'un pour s'en faire un appui contre l'autre. Dès-lors tous se liguèrent contre lui. Aux

maux réels qui affligeaient le royaume, on en joignit d'imaginaires enfantés par la malveillance et la calomnie, on le rendit responsable de tout: ce fut un concert unanime de délations, et cet homme qui naguère était un dieu, un grand homme, fut assimilé à ces êtres qui sont regardés comme les fléaux de l'humanité. Les écrivains, car il en existe à Kaboul, trempèrent leur plume dans le fiel, et le distillèrent avec profusion en son honneur. Son supplice, sa mort, au moins son exil, étaient regardés comme un bienfait. Notre héros faisait tête à l'orage : fort de sa conscience et de l'attachement du souverain, il n'opposait aux criailleries, aux vociférations, aux diatribes, aux pamphlets, qu'un silence dédaigneux qui augmentait encore la rage et la fureur de ses ennemis.

Zéli-Kadèses, devenu grand-visir, se livrait sans relâche, avec autant de succès que d'activité, à ses importantes fonctions; il en surveillait toutes les parties : rien n'était négligé. Il proposait au conseil des lois, qui devaient assurer la stabilité de toutes les institutions et la tranquillité du royaume.

Pendant les jours qui précèdent le ramadan, les Kaboulais s'abandonnaient au plaisir. Un des princes de la famille royale voulut y prendre part avec son épouse, et se rendit dans un de

ces lieux où les grands du royaume s'étaient réunis pour assister à une fête extraordinaire et qui devait être très-brillante. Il y vint, la joie publique en augmenta. Ce prince était doué, ainsi que son épouse, des plus aimables qualités. Généreux, brave, bienfaisant, éloigné des affaires publiques, car le roi gouvernait, il partageait son temps entre son épouse, les agrémens de la chasse, et les jouissances si douces de secourir les infortunés. Telles étaient ses occupations. Il était donc venu à cette fête. La princesse voulant se retirer avant qu'elle fût terminée, il la conduisit à son palanquin. Elle venait de s'y placer; il lui faisait ses adieux pour rentrer dans la fête dont il voulait voir la fin, en lui annonçant que bientôt il serait de retour à son palais, lorsqu'un homme, que l'obscurité de la nuit favorisait, s'approcha du prince, le frappa d'un coup de poignard, et s'enfuit. Le prince jette un cri, tombe dans les bras d'un de ses officiers: son épouse s'élance de son palanquin, s'approche de lui; et le sang qui s'échappe de la plaie inonde ses vêtemens. Le poignard était resté dans la blessure. On donna promptement les premiers secours au prince. Pendant ce temps des gardes coururent après l'assassin, et l'on fut assez heureux pour l'arrêter.

Le prince sentit dès le premier moment que

sa blessure était mortelle, et se résignant à son sort, il consolait son épouse et tous ceux qui l'entouraient, dont les larmes et les sanglots ajoutaient encore à l'intérêt de cette scène touchante et douloureuse.

Bientôt cette affreuse nouvelle se répandit dans Kaboul, y répandit l'horreur et la consternation. Le prince, inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui de la grandeur d'âme et de la générosité, demandait la grâce de son assassin, et pressait tous ses serviteurs d'engager le roi à venir près de lui, avant qu'il eût rendu le dernier soupir.

Les princes de la famille royale arrivèrent. Tous les secours de l'art furent prodigués au blessé. Mais hélas! ils devenaient impuissans, et rien ne pouvait ravir sa proie à l'inexorable mort.

Enfin, le roi arriva, et le prince sembla recueillir ses forces, pour demander la grâce de son assassin. Quel héroïsme! O vertu! que tu es belle! Mais que dans ce moment tu parus avoir bien plus d'attraits!

Le prince s'affaiblissait de plus en plus. Les signes précurseurs du trépas annoncèrent sa dernière heure. Le roi lui donna un baiser. Sa grande âme s'envola dans les cieux; et lorsque cet auguste et vénérable souverain eut

fermé les yeux de son fils, il se retira en pleurant.

Nous n'essaierons point de tracer le tableau déchirant du désespoir de la princesse, de la famille royale, et de tous ceux qui entouraient le lit de mort du prince. Couvrons-les tous d'un voile funèbre. Gémissons avec eux, et déplorons la perte d'un prince ravi trop tôt à un bon peuple, dont il eût fait plus tard la gloire et le bonheur.

Revenons à l'assassin. Ce monstre avait été arrêté. On l'interrogea pour savoir qui avait pu le porter à commettre ce crime horrible. Il répondit que c'était la haine que lui inspirait la famille royale, et se félicitait du succès de son forfait.

On sut bientôt que c'était un tartare que tourmentait une sorte de frénésie, dont il était atteint depuis long-temps. Il avoua son crime, assura qu'il n'avait point de complices; et le roi ordonna que toutes les mesures fussent prises pour s'assurer de la vérité.

Les passions s'agitèrent, les haines se réveillèrent, et les jugemens lss plus absurdes, les soupçons les plus inconcevables se répandirent sans qu'on se donnât la peine de réfléchir. Le lendemain de ce funeste accident, Zéli-Kadèses,

qui lui-même avait interrogé l'assassin, en donna connaissance aux différens corps de l'état. Il l'annonça lui-même au grand conseil du royaume. Sa voix entrecoupée, ses yeux humides de larmes, annonçaient le trouble de son cœur, et la profonde douleur dont son âme était oppressée.

Des hommes aussi insensés qu'irréfléchis, osèrent élever la voix pour l'accuser d'être le fauteur et le complice de cet assassinat. Le silence du mépris et de l'indignation fut sa réponse, et la seule qu'il devait faire. Ces deux sentimens furent partagés par tous les gens honnêtes, qui savaient apprécier, connaître le visir, et lui rendre justice. Quelques misérables folliculaires, de ces infâmes libellistes qui habitent dans la fange et s'abreuvent de fiel, répétèrent ces calomnies; et bien loin de leur donner de la consistance, leur assentiment en démontra l'absurde fausseté, il n'en fut plus question. Zéli-Kadèses commettre un crime! jamais; il est trop grand, trop noble, trop généreux. On peut lui reprocher des écarts de jeunesse, des erreurs légères, nous en conviendrons en les excusant par un sourire, en les censurant même avec un peu de malignité; mais lorsqu'on viendra porter atteinte à son honneur, attaquer sa délicatesse, nous le défendrons envers et

contre tous, et notre plume sera pour ses adversaires la lance *d'Argail.*

Si nous nous rendons ici ses apologistes, c'est sans passion, sans intérêt personnel, mais seulement par amour pour la vérité, et pour lui rendre hommage.

On rendit les plus grands honneurs au prince que l'on venait de perdre. De toutes les parties du royaume on témoigna au roi que l'on partageait sa douleur, et ces témoignages d'attachement adoucirent les chagrins de ce bon prince.

L'assassin, toujours sans remords, regrettait de n'avoir pas percé le sein de tous les princes de la famille royale. On fit des recherches, des enquêtes scrupuleuses, exactes. Le roi chargea les grands de l'état de juger ce criminel. On reconnut qu'il n'avait pas de complices. Ce procès fut suivi avec soin, on lui donna la plus grande publicité : toutes les formes judiciaires furent observées. L'assassin osa élever la voix devant le tribunal pour justifier son crime. Ces derniers accens de la rage firent connaître à quel point la dépravation et l'oubli des principes sont portés chez quelques individus indignes du nom d'homme.

Le coupable fut condamné à mourir par le supplice du pal. Il le subit avec une sorte de

fermeté, et vit, à ses derniers momens, combien il inspirait d'horreur.

Cet événement funeste qui privait le royaume de Kaboul d'un prince dont on concevait de grandes espérances pour l'avenir, produisit dans toutes les classes de la société une sensation qui eut une influence marquée sur le peuple Kaboulais. Zéli-Kadèses, quoique sans reproche, rassuré par sa conscience, et certain d'avoir rempli tous les devoirs et de visir et de sujet fidèle, n'en éprouvait pas moins le chagrin d'être frappé par la calomnie. Il savait qu'elle ne ménage personne, et que rien n'est plus actif que son venin; mais de telle force d'âme qu'on soit pourvu, quoique la philosophie vienne à notre secours, on ne peut pas être entièrement insensible à l'injustice des hommes. Le roi lui conservait toujours la même amitié, le même attachement. Il le vengeait ainsi de ses ennemis et de leurs cris insensés. Mais Zéli-Kadèses avait vu s'évanouir cette espèce de prestige qui lui fascinait les yeux, et dont il est très-difficile de se défendre au sein des grandeurs.

L'inquiétude, la méchanceté de quelques individus qu'il avait cru s'attacher par la reconnaissance, l'abandon de quelques amis, en existe-t-il à la cour? avaient détruit le charme qui l'entourait d'abord. Le dégoût, l'ennui

vinrent l'assaillir, s'emparèrent de son âme. Il résolut de quitter ce théâtre sur lequel il venait de jouer un si grand rôle avec tant de succès. Maîtrisant toujours les circonstances, il voulut que ce changement fût l'effet de sa volonté; dès-lors il dressa son plan pour le mettre à exécution, lorsque cela lui conviendrait; et sans faire part de ses intentions à personne, il continua à remplir ses fonctions avec toute cette activité, cette sage et prévoyante fermeté qui le caractérisaient.

Enfin, il crut devoir prendre son parti, et sans qu'on pût dire qu'il avait encouru la disgrâce de son souverain, il renonça au vizirat. Le roi, pour prouver à ses détracteurs qu'il n'avait rien perdu de son amitié, le décora du titre d'émir, le combla de nouveaux bienfaits et lui permit d'aller passer quelque temps dans un palais non loin de Samarcande : cette séparation leur fut pénible.

L'ancien Visir reprit ses fonctions, un autre bacha fut nommé ketouda-bey, un troisième fut encore chargé d'un ministère dont Zéli-Kadèses dirigeait les opérations. Et tel est le caractère léger et versatile des hommes, que dès qu'il fut éloigné des affaires on le regretta; ses successeurs ne changèrent rien aux opérations commencées, ce qui prouva que la vo-

lonté du roi était la boussole qui dirigeait tout, et que rien ne se faisait que par son ordre.

Notre héros avait donc réalisé les pressentimens de son père et ce que lui avait prédit le capitaine. Éloigné du tumulte des affaires, des intrigues de la cour, et des embarras qu'entraînent après eux la puissance et les dignités, il dut songer à lui; il se rappela qu'il avait un cœur, il jeta les yeux sur la fille d'un bacha qui jouissait d'une fortune immense, et c'était la moindre des qualités de l'aimable Zélima : il témoigna le désir de s'unir avec elle, le bacha y consentit. Il obtint également l'agrément du roi, avec lequel il correspondait fréquemment, et dont l'éloignement ni l'absence n'avaient ni altéré l'amitié ni l'attachement. Entouré de quelques amis qui lui étaient restés fidèles, il épousa celle qu'il aimait. Bientôt la naissance d'un fils vint resserrer des nœuds formés sous les plus heureux auspices, et Zeli-Kadèses reconnut que le vrai bonheur n'était pas dans les dignités, encore moins au sein des cours, où chacun s'étudie à masquer ses véritables sentimens. Ses ennemis, car ils avaient survécu à sa puissance, parlèrent encore de lui de temps en temps; ils cherchèrent à réveiller des bruits éteints, à faire renaître des haînes que le temps avait amorties; ils

l'accusèrent encore, ses successeurs le justifièrent beaucoup mieux qu'il n'aurait pu le faire lui-même. Mais, dit l'historien, il ne nous appartient pas de discuter les intérêts des puissances, de juger les opérations d'un gouvernement, nous imiterons sa réserve et sa prudence.

Cependant cette manie a gagné tout le monde, elle a fait des progrès étonnans, dit encore l'historien, car on doit se rappeler que nous ne sommes que des traducteurs. A Kaboul il existait des feuilles périodiques que l'on nommait journaux ou gazettes : dans les maisons particulières, dans les cafés, sur les places publiques, dans les échopes comme dans les palais, vous entendiez parler politique, on se passionnait pour tel ou tel écrivain; ils se déchiraient tous et prétendaient avoir raison : il eût fallu que le souverain gouvernât son royaume d'après leur système, sans cela tout était perdu : de ce conflit, de ce choc d'opinions, il en naissait des discussions, des querelles, qui amusaient le lecteur impartial, car dans tout cela c'est ainsi qu'on doit être. Un journaliste fait ce qu'il peut pour achalander sa feuille. Il est beaucoup de gens qui n'ont d'autre esprit, d'autres connaissances que ce qu'ils puisent dans ces écrits journaliers et périodiques, et qui ne jugent que d'après le rédacteur : c'est alors

que les lois sont bonnes ou mauvaises, que le peuple est heureux, que tel ouvrage de littérature est bon ou mauvais. Car c'est aussi un établissement de censure par fois très-amère. Et comme le dit l'historien Kaboulais, la plupart de ces journaux sont faits pour gagner de l'argent ; et par la raison qu'on n'en gagne pas à louer les auteurs, la satire fait d'ordinaire le fond de ces écrits, on y mêle souvent des personnalités odieuses, la malignité en procure le débit ; mais la raison et le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les font tomber dans l'oubli.

Ce furent ces journaux qui se portèrent les accusateurs les plus violens de notre héros ; c'est là qu'on le présenta sous les formes les plus odieuses, que l'on critiqua sa conduite privée et publique, son administration, ses mœurs ; qu'on lui supposa les intentions les plus perverses. On se ferait difficilement une idée de tous les sarcasmes auxquels il fut en butte. Il eut le bon esprit de ne pas y répondre, et ils tombèrent d'eux-mêmes.

Nos lecteurs pourront le juger, sans cependant le faire d'une manière trop positive, nous leur laissons la volonté de revenir sur leurs décisions. Qui pourrait répondre que l'historien ne s'est pas laissé aller un peu à ce penchant qui nous porte ordinairement à ne pas avoir

pour les gens en place toute l'indulgence que nous réclamons pour nous-mêmes, et que nous exigeons souvent des autres? Au reste, chacun fera, comme il le jugera à propos, la part de la vérité et celle de la malignité. Si nous avons parfois altéré le texte, c'est la faute de la langue kaboulaise, très-difficile à traduire littéralement; ensuite notre héros ne viendra pas de deux ou trois mille lieues nous gourmander, parce que nous nous sommes écartés du sens de l'auteur. Peu lui importe, au reste, ce qu'on pensera à Paris de ce qui s'est passé à Kaboul.

Voici comme l'historien kaboulais termine son ouvrage : Zeli-Kadèses doué d'une certaine dose de philosophie, au milieu d'une société choisie et des plaisirs qu'une grande aisance ou plutôt la richesse lui procuraient, oubliait dans sa retraite les injustices des hommes et leurs vaines et importunes clameurs. Devenu étranger à toutes les affaires, il ne s'occupait plus de sa patrie adoptive que pour faire des vœux pour son bonheur, et que le prophète veillât sur les jours du roi qui l'avait comblé de tant de bienfaits. Ses amis et ses ennemis ne pouvaient s'empêcher de convenir que Zéli-Kadèses était bon, sensible, reconnaissant, généreux même; il en avait

donné des preuves dans plusieurs circonstances: on pouvait donc sans crainte lui rendre cette justice.

Il n'était pas aussi facile de porter un jugement sur son administration, sans commettre des erreurs très-graves. Comme on ne pouvait connaître les motifs qui l'avaient fait agir, ni la volonté qui l'avait dirigé et donné une impulsion à la sienne, ceux qui avaient prononcé, l'avaient peut-être fait avec trop de précipitation; la suite le prouvera.

L'historien termine en disant qu'il donnera peut-être la suite de cette histoire; quant à nous, qui n'avons pas le génie créateur, nous attendrons que quelque Chinois nous l'apporte avec une cargaison de Nankin; et si le hasard nous sert aussi bien que la première fois, et qu'elle tombe entre nos mains, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER.





